

9ème Année - No. 6

Juin 1945

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



DANS CE NUMÉRO

Conférences de

**Yves Régnier, Habib El-Masri Pacha,
A. de Marignac, Mme. Bloch-Maillard.**

Articles de

**Jean-Edouard Goby, René Bertelé,
René Jean.**

et "La vie spirituelle en France."



COSTUMES DE BAIN

CHEMLA

11, rue bouad 1er

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

3, Rue Soliman Pasha, Le Caire (Egypte). Téléphone 50852 - B.P. 284

Directeur : **MARC NAHMAN** — Administrateur : **ERNEST DELORO**

Abonnements : un an (12 numéros) : Egypte P.T. 120; Etranger P.T. 130

9ème ANNÉE — No. 6

JUIN 1945

“Fontaine” et ses amis

Conférence de

M. Yves Régnier

De l'Ambassade de France en Turquie

Faite à l'Union Française à Istanbul, en 1944.

Mesdames,
Messieurs,

La revue “Fontaine” a été fondée à Paris, à la veille de la guerre, en 1939, par un jeune poète, de 26 ans alors, Max Pol Fouchet.

Cette revue, dans des temps plus heureux, aurait peut-être apparu, puis disparu, connue seulement par des curieux, des initiés et par ses collaborateurs. Mais la guerre vint, et Max Pol Fouchet dut rejoindre l'Algérie qui avait été, quelques années auparavant, son pays d'adoption.

La rédaction de “Fontaine” fut installée, où elle est toujours, dans une rue montante d'Alger, au rez-de-chaussée d'une maison sans étage. L'appartement a trois pièces et une cuisine. L'une de ces pièces est le bureau directorial. On y trouve, pendus aux murs, des dessins de Derain et de Picasso, et une grande photographie de Jean Cocteau dont on ne sait ce qu'elle fait là. Sur la bibliothèque, une tête de Christ, en bois sculpté, aux traits torturés, comme sont les christs catalans. Généralement, une chatte noire dort sur le divan. De la fenêtre, on voit, entre les toits rouges des maisons, la mer, au fond de la baie.

Une autre pièce est réservée à l'administration. Elle sert de vestiaire les jours de réception, et elle est décorée de pages autographiées : pages d'André Gide, de Pierre Emmanuel, d'Edmond Jaloux, de Lanza del Vasto, d'Aragon, de Claude Roy, de François Mauriac, d'Apollinaire,

de Max Jacob, et, bien sûr, de Max Pol Fouchet.

Mais, des trois pièces de “Fontaine”, pour nous, la dernière était peut-être la plus importante. Cette pièce était la salle à manger, et on s'y réunissait autour du lapin aux pruneaux et aux raisins de Corinthe, pour parler et pour nous efforcer de tacitement recréer cette atmosphère de Paris que nous désespérions parfois de jamais retrouver. Nous étions, dans cette salle à manger de “Fontaine”, tous, comme à la recherche de nous-mêmes.

Au début de la guerre, le personnel masculin de la revue fut mobilisé, sauf son directeur, qui, ne pouvant combattre en soldat, combattit en clerc.

“Max Pol”, comme l'appellent ses amis, vécut une existence curieusement passionnée. Il vint en Algérie à l'âge de quinze ans, avec un père malade qui pensait s'y rétablir et y mourut. Sa mère se remaria, et Max Pol Fouchet, n'ayant point les mêmes opinions politiques que son beau-père, quitta un jour le domicile familial avec 35 centimes en poche. Parce qu'il connaissait passablement les quatre opérations, il fut engagé comme comptable, à bord d'un petit navire au cabotage qui transportait jusqu'à Rouen du vin d'Algérie.

Lorsque le directeur de “Fontaine” conte ses souvenirs, il dit parfois qu'il a été mousse sur un voilier au long cours. Mais, il ne dit cela qu'à des étrangers, la nuit, lorsqu'il est tard, et que,

chez lui, la poésie a noyé la sincérité.

Au cours du voyage, le poète s'entendit avec l'Océan, qui est toujours demeuré dans son oeuvre tristement et lourdement présent; l'homme s'entendit avec l'équipage, mais le comptable eut quelques difficultés avec le commandant du navire, et Max Pol Fouchet quitta bientôt la marine pour l'Université.

Il fut violemment chrétien, il fut violemment socialiste, il aima beaucoup une étudiante dont il fit un certain nombre de poèmes et sa femme. Max Pol Fouchet vécut à Paris, critique et journaliste, heureux et pauvre, trop amoureux, trop intelligent, trop poète, trop aimé; déjà, tel qu'il est, se livrant aux foules, la cape sur le dos, et une cravate rouge, dont il ne veut se séparer, nouée autour du cou.

Il fut malade. Il guérit difficilement. Il voyait des attelages de quadriges apollinien pénétrer au galop dans sa chambre. Durant sa convalescence, il allait avec sa femme se promener dans l'île St. Louis, le matin, alors que les brumes qui viennent du fleuve ne sont pas encore dissipées.

Max Pol Fouchet fut ensuite nommé professeur d'histoire en Afrique du Nord. Puis, ce fut la fondation de la Revue, et la guerre.

Après l'armistice de Juin 1940, il continua de mener le combat des lettres. Il s'entoura d'un comité de rédaction qui comprenait le jeune romancier de "Quadrille sur la tour" Clancier, René Daumal, Pierre Emmanuel, André de Richaud et Jean Denoël. Mais, il demeura l'âme de ce comité. Il était, en effet, assez pur et passionné pour comprendre le sens de l'époque qu'il vivait, assez impur pour se mêler à l'action.

On ne l'inquiéta qu'à demi. Les censeurs goûtaient peu la poésie, et, sans doute, pensaient-ils que les visions d'Emmanuel n'étaient dangereuses que pour lui-même. Aragon trouva grâce à leurs yeux. Peut-être aussi craignaient-ils que, touchant à la littérature, on ne les accusât d'être des béotiens, ou pire encore des ignorants, ce dont les esprits insensibles ont toujours peur.

Au début de 1942, un drame personnel rejeta plus encore dans l'action le directeur de "Fontaine". Depuis six mois son amour pour sa femme se mêlait à la pensée de la mort. La mort, lui semblait-il, était entre elle et lui. Et puis, à chaque instant, revenaient des visions océaniques. La mort, sa femme, l'océan trop lourd et trop vert, l'obsédaient. Ce fut l'occasion d'un livre intitulé "A la limite de l'amour", et d'un poème qui demeura l'un des plus expressifs, des plus exacts, des plus malarméens de Max Pol Fouchet. En Janvier 1942, sa femme partait pour un court voyage en France, et mourait noyée au cours du naufrage du paquebot "Lamoricière".

Telle est la prémonition des poètes.

Les deux collaborateurs les plus immédiats de "Fontaine" sont Mlle. Fenech et Henri Hell.

Mlle. Fenech fait la cuisine, écarte les importuns, corrige les épreuves, préside les repas, repasse les cravates rouges du poète, surveille son régime et sa consommation de cigarettes. Mlle Fenech a peut-être cinquante ans, mais, d'apparence, ne vieillira plus. A vrai dire, elle ressemble à l'actrice Pauline Carton. Elle a le nez pointu, les cheveux gris tirés en arrière. Elle chausse, toujours sur le front, des lunettes à monture de fer. Elle est la première levée, la dernière couchée; elle est à la fois indispensable, autoritaire et maternelle. S'étant blessée dans une chute d'escalier, elle porta, durant de nombreuses semaines, un taffetas sur la tempe.

Henri Hell, assis à la table de la salle à manger, écrit, avec conscience, ses articles de critique littéraire. Henri Hell est né à Caracas. Il voit le monde tel, si l'on peut dire, qu'en lui-même la littérature le change. Il possède une grande discipline de pensée, des admirations passionnées. Mais il ne renie rien, pas même Gide après l'avoir aimé. Max Pol Fouchet martyrise parfois Henri Hell, et l'accuse de latine indolence.

Telle est l'atmosphère de "Fontaine". Mais ceux qui firent l'existence de cette revue n'ont sans doute connu ni Mlle Fenech ni Henri Hell, ni les trois pièces, ni la cuisine, ni la chatte qui dort sur le divan directorial. Ceux qui firent l'existence de "Fontaine" furent les poètes et leurs lecteurs.

Après Juin 1940, la France connut une merveilleuse éclosion de poètes nouveaux: Pierre Emmanuel, Lanza del Vasto, Luc Estang, Claude Roy, Loys Masson, Guillevic, Alain Borne, Robert Ganzo, René Jean Clot, d'autres encore, auxquels il faut joindre des aînés, renouvelés, comme Aragon, ou arrivés à la maîtrise comme Pierre Jean Jouve.

Jules Supervielle abandonne ses tendres animaux, ses arbres humains et ses rivières souterraines pour écrire ses "Poèmes de la France malheureuse" qu'il envoie de Montévidéo. Paul Eluard ne dit plus la beauté du monde, des femmes et de l'amour. Ses mots si purs revêtent la couleur du temps. Ils éclatent d'espérance dans le merveilleux poème "Liberté", dont nous avons pu voir récemment ici une traduction, dans une excellente revue de langue turque.

Trois grands livres de poésie, le "Crève-Coeur" d'Aragon, "Gloire" de Pierre Jean Jouve, et "Jour de Colère" de Pierre Emmanuel, apportaient aux Français les chants de leurs misères, de leurs souffrances, aussi de leur espoir et de leur fidélité au destin de la France.

Des revues innombrables surgissent: *Poésie 42*, *Confluences*, *Messages*, *Fusées*, *Pyrénées*, *Méridien*, *Toutes aurores*. Ces revues ont ce trait commun de faire une place essentielle à la poésie.

FONTAINE

REVUE MENSUELLE DE LA POÉSIE ET DES LETTRES FRANÇAISES

36

PIERRE JEAN JOUVE Tapissiers des Premiers
 EMMAUËL D'ARTIGES Sept Jours en Biver
 RAYMOND QUÉNEAU Poèmes (1940)
 ANDRÉ ROUSSEAU Ngué Socialiste et Chrétien
 RENÉ CHAB L'Avant-Monde
 MANONNITE YOUNGEMAN Présentation de Kavafis
 CONSTANTIN KAVAFIS Poèmes

WILLIAM FAULKNER Elly
 PIERRE REVERDY Poèmes
 POUR LE 100^e ANNIVERSAIRE DE « DELLE »
 AGAST BEGUIN Sur la « Mystique » de Maurice Scève

CHRONIQUES

ROBERT *** À Grotus
 MAYLA C. GHYKA Le Magie des Mots

LES LIVRES — LES REVUES

COULEUR DU TEMPS

PAR
 GEORGE BLIN, KATU DEMENGOEM, I. VAN LAWICK,
 KAMA BORSIKKO, E. DUCKERANGOL, H. JOERANOWSKI,
 JACQUES HELL, MA-PIN, POCQUET

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

BULLETIN

Couverture de "Fontaine"

Mais, de toutes ces revues, "Fontaine" est peut-être la première, la plus représentative de cette époque. Tout d'abord parce que sa direction, sa rédaction, son imprimerie se trouvaient loin de l'événement, parce qu'on était, à Alger, plus à l'abri des inquisitions de l'étranger. Mais aussi grâce à la volonté, à l'intransigeance, au goût de son directeur, qui, durant trois ans, sut résister à toutes les offres, à toutes les compromissions, qui ne se laissa point amollir, fut-ce par des sentiments d'amitié, et qui sut garder "Fontaine" dans une ligne qu'elle a jusqu'à ce jour conservée.

La devise de "Fontaine" est une citation de Coleridge: "Partant de l'extérieur, atteindre la passion et la vie dont les fontaines sont à l'intérieur de l'âme..."

Partant de l'extérieur...! Car, en Juin 1940, il fallait partir de l'extérieur. En est-il un autre qui ait pu l'exprimer mieux qu'Aragon dans un poème "Les lilas et les roses" ? :

*Mais je ne sais pourquoi ce tourbillon
 d'images
 me ramène toujours au même point
 d'arrêt.
 A Sainte Marthe, un général, de noirs
 ramages,
 une ville normande au bord de la
 forêt
 Tout se tait, l'ennemi dans l'ombre se
 repose.
 On nous a dit ce soir que Paris s'est
 rendu.*

On a accusé les jeunes poètes français de trahir la mission de la poésie. On a suggéré que la poésie présente serait, en France, le véhicule de ce que la censure interdit à la prose: on y pourrait lire en filigrane des allusions politiques précises: si cela est vrai de certains poèmes, se sont les plus mauvais: la poésie concurrente de la presse n'est plus la poésie. Non! La vérité est que la poésie est

devenue le refuge le plus libre de la conscience française.

Partant de l'extérieur, les poètes ont pu atteindre la passion et la vie dont les fontaines sont à l'intérieur de l'âme...

Qu'ils se nomment Aragon, Jouve ou Emmanuel, ils ne demeurent pas insensibles au cataclysme qui dévaste leur pays et le monde. Leur poésie en porte le reflet tragique. Ils n'ont plus, disent-ils, le coeur de chanter comme avant: égoïstement, pour le plaisir de chanter. Le poète réagit devant l'événement, avec son âme, son esprit, son tempérament. Devant le choc de l'événement, il prend conscience de sa tâche d'homme. Il est un homme comme les autres: il ne peut demeurer indifférent au drame des nations, il ne peut s'en tenir à l'écart, au nom de la poésie, de son art; il doit y participer comme les autres.

On peut lire sous la plume de Pierre Emmanuel: "Il ne faut pas cesser de proclamer que le salut n'est pas dans la poésie mais dans l'homme. Que celui-ci s'interroge dans sa condition présente, sans en éluder aucune détermination; rien de plus total que la catastrophe où il est pris, rien de plus monstrueusement au-delà de l'imagination que le futur où il s'avance... Etre poète, c'est d'abord être un homme".

Voici donc les poètes français qui redeviennent, comme les "échos sonores de leur temps".

Ce qu'il faut dire maintenant c'est l'accord profond qui s'établit aussitôt entre les poètes et leurs lecteurs.

Nous ne voulons point ici parler du premier choc et de Juin 1940. Mais nous voulons dire, le mieux possible, ce qui commença, par la suite, de manquer aux Français: ce qui était leur joie, leur raison d'être, ce qui était eux-mêmes. Ayant perdu la France, il leur semblait avoir tout perdu. Ils ne reconnaissent plus leurs amis, ni la musique, ni la peinture qu'ils aimaient. Les lois elles-mêmes n'étaient pas si immuables puisqu'on les pouvait changer. Leur douleur était de celles qu'une heure de lecture ne pouvait consoler.

Certains, depuis longtemps, accomplissaient une tâche ou poursuivaient un but, et, ce but ils n'y croyaient plus: la tâche quotidienne, si belle autrefois, qu'on avait hâte, chaque matin, de la retrouver, n'était plus qu'un gagne-pain, qu'un pauvre moyen d'existence. Les Français paraissent comme désincarnés de toute une histoire, la leur, qui tenait à la chaîne même. Ils vivaient dans l'irréel et, soudain, sans vivante mémoire, dans l'inconnu d'un pays nouveau.

Ce fut la neurasthénie de la France.

On peut voir dans les premiers poèmes d'Aragon cette douleur énoncée, et, qu'on l'énonçât, c'était peut-être l'extrême début de la guérison. Le "Crève-Coeur" releva comme les signes diagnostiques du mal de ce peuple désenchanté.

D'autres poètes firent plus.

Les collaborateurs de "Fontaine", n'imaginant point que les démarches de la pensée fussent si diverses, estimèrent que la poésie n'est qu'un exercice spirituel comme un autre. Le poète doit définir l'événement, puis trouver en lui-même l'hypothèse.

En 1940, ils eurent le sentiment de la vanité des jeux auxquels ils s'étaient souvent livrés eux-mêmes. Ils renièrent la poésie du coq à l'âne. Ils pensèrent que l'habileté ne suffisait plus, l'image curieuse qui n'est qu'image. Ils eurent, mieux encore, de ces jeux, l'horreur, le dégoût, le remords.

Alors, ils firent comme l'inventaire de ce qu'ils possédaient. Ils déclarèrent que l'amour était l'essentiel. la cause et la joie de toute création. Ils dirent: "J'aime, donc je suis". Ils enseignèrent la modestie de cet amour et le grand éblouissement de l'espoir. Ils dirent qu'il fallait croire en l'oeuvre à faire, puis, avec une belle et lente patience, les premiers, ils bâtirent à nouveau.

Ils furent à l'unisson d'un peuple.

D'autre part, on peut rappeler les termes essentiels de l'éditorial qui ouvrait le numéro de Septembre 1940 de la revue "Fontaine":

"La France vaincue, écrivait alors Max Pol Fouchet, n'a d'yeux que pour sa défaite, et cette défaite, fortifiée par un certain goût du fatal, en vient à tout oblitérer, et, particulièrement, à voiler, enténébrer une victoire intellectuelle qui, non seulement demeure, mais encore se poursuit. Nous ne sommes vaincus qu'au militaire. Mais, au spirituel, nous sommes toujours victorieux.

"Conquérir des terres plaît à certains. Mais les terres sont de sable, où s'effacent les pas. Les plus heureux des conquérants, que sont-ils, en définitive, sinon des anecdotes? Ce qui demeure, plus qu'Alexandre, César ou Napoléon même, c'est Platon, c'est Virgile, c'est Racine. Notre époque, sachons-le, sera celle de Bergson, de Valéry, de Claudel, de Gide, de nombreux autres. La permanence, la voilà. Et le reste est histoire.

"A l'heure où la confusion des plans atteint une abusive nuisance: la France, pour être digne de sa mission, se doit de rétablir la vraie hiérarchie. Ce qui fait sa pure grandeur n'est pas vaincu, et ne saurait l'être que si, par méconnaissance de soi, par les méfaits d'un repentir non sans pharisaïsme, elle en venait à se renier à rejeter ce "diadème éblouissant et clair" de son front blessé, à se méconnaître encore et à méconnaître la relativité des faits historiques.

"Ici, qu'on le sache, nous travaillerons, de tout notre amour, à la permanence de son intouchable triomphe, avec la conviction que les victoires ou les défaites des peuples se mesurent à la seule échelle des civilisations."

Il faut, sans doute, rendre hommage au directeur de "Fontaine" d'avoir écrit

ces lignes, d'une fierté singulière, en Septembre 1940, trois mois seulement après l'armistice, alors qu'aucun signe n'annonçait la floraison poétique qui allait éclore soudain. Car, un tel éditorial n'eut à rien correspondu, si des oeuvres nouvelles n'avaient justifié ses affirmations, si, en l'absence d'esprit créateur, il avait fallu n'éditer et ne méditer que des gloires anciennes, et se mirer seulement au miroir des maîtres.

"Fontaine" devait dire, par la suite, qu'on n'avait point perdu l'essentiel.



Max Pol Fouchet publia les poètes et les romanciers de l'époque. On ne saurait parler ici d'Aragon, de Pierre Jean Jouve ou de Paul Eluard, mais peut-être doit-on citer les jeunes, ceux qui se découvrirent et qu'on découvrit dans cette génération que l'Armistice fit soudainement apparaître.

Nous voudrions les citer sans analyse, et dire ce qu'ils sont: poètes divers, qu'une même foi extérieure, peut-être, anime, mais qui, tous, ont des tempéraments ou des résonances différentes. Car, on croirait, à les méconnaître, qu'ils n'ont voulu exprimer que l'événement, la misère de leur temps, leur souffrance, le combat extérieur. L'événement, pour eux, n'a pas été l'accident. Ils n'ont pas connu la réaction des foules, mais ils ont réagi comme chacun dans la foule.

Ils ont aussi continué de vivre, avec les printemps qui reviennent, l'amour des femmes, l'amour de Dieu, l'amour de l'oeuvre qu'on imagine, les démons de la nuit, l'angoisse dans la gorge, la grande joie même dans la poitrine. Ils ont travaillé pour eux et contre eux. Ils ont senti cette vanité du jeu et que la mort est prochaine.

Ayant cité Max Pol Fouchet, qui fut à la pointe du mouvement, et s'en est peut-être séparé par trop d'action, c'est-à-dire — et il ne voudrait nous entendre — par une certaine trahison à l'égard des devoirs que son talent, sinon la cléricature en soi, lui imposaient, nous ne pouvons ici nommer que quelques-uns des collaborateurs de "Fontaine".

Nous pensons surtout à Claude Roy, à Lanza del Vasto, à Loys Masson, à Pierre Emmanuel, car jamais poètes n'eurent de tempéraments plus opposés. La poésie de l'un, celle d'Emmanuel, semble parfois n'être que verbe et images, la poésie de l'autre, celle de Claude Roy, dit le bonheur des matins ou les nuits d'étoiles présentes, et Loys Masson prie Dieu comme un enfant.



Claude Roy est le poète du bonheur et de l'amour. Il voit les rayons du soleil dans l'arbre déjà vert, il bondit,



Lanza del Vasto, poète trinitaire et noble Sicilien, ne peut à rien se rattacher, sinon, affirmerait-il, au Bien, au Vrai, au Beau et à lui-même. Son apparition fut, si l'on peut dire, météorique. Il est sorti de l'époque, tout armé de ses poèmes, longtemps mûris et facilement écrits. Car, Lanza n'est plus jeune et il est philosophe. Il a trouvé que la relation n'était qu'une, ou que l'unité n'était qu'une relation, ce qui lui a fait découvrir la trinité. Puis, sa vérité dans sa besace, il a quitté les villes pour les chemins du monde. Il a parcouru l'Europe, les îles de la Méditerranée Orientale, il est allé à Jérusalem, aux Indes. Il a vu l'Himalaya, des maharadjahs somptueux et le mahatma Gandhi.

"Un jour, écrit-il, qu'on m'avait mal reçu dans un palais hindou, je me préparais à ramasser mon ballot quand un serviteur courut me l'arracher des mains et me pria de le suivre. Je trouvais la chambre prête, le bain, le lit. Peu après on me servit à dîner. Je demandais : "Au fait, chez qui suis-je?" J'étais chez le divan du Royaume de Tcheri-Garhawal, homme haï par certains, craint par tous, et accoutumé de vivre au milieu des sourires adulateurs et des regards terrorisés. J'aurais pu rester là toute ma vie, car en cet homme se cachait l'ami".

La revue "Fontaine" fut, nous le croyons, la première qui publiât, en 1941, le monologue d'Uccello. Quelques semaines plus tard, Max Pol Fouchet se rendait à une réunion poétique au château de Lourmarin, en Provence. Alors qu'il se trouvait à la gare d'autobus, boulevard Dugommier, à Marseille, il fut interpellé par un homme étrange, d'altière puissance, de peau tannée, bronzée dont les pieds étaient chaussés de sandales et qui avait une guitare à la main : c'était Lanza del Vasto.

Lanza allait également à Lourmarin. Là, il fut rugissant ou méditatif, et chanta, s'accompagnant de sa guitare, de lentes mélodies durant des soirées entières. Il enthousiasma les poètes, et sans gêne accepta l'encens qu'on lui prodiguait.

Il partit à pied, par la route, car il n'use de moyens de transport que lorsqu'il ne peut faire autrement.

Les poèmes de Lanza del Vasto sont souvent d'une extrême habileté, d'un parfait agencement. Nous pensons surtout à "Vitrail". Les mots se succèdent et s'imbriquent, riment entre eux et s'allitèrent. L'abstrait au concret se joint, les syllabes en appellent d'autres, sans qu'importe le sens. Lanza ne rature jamais, car il conçoit dans le sommeil de la pensée, ce qui ne veut point dire qu'il ait recours à l'inconscient. L'oeuvre, dans le repos du corps, se forme d'elle-même. Cette oeuvre, chez Lanza, n'est que l'expression d'une sagesse ou d'une philosophie, mais, à for-

ce de chercher la synthèse des choses et de l'humain, il risque de perdre l'homme de vue, et ce serait, sans doute, pour ses poèmes un affreux malheur si l'on s'apercevait que sa philosophie trinitaire n'est que vaniteuse dialectique. Mais il faut être juste, il existe, dans les vers ou les préceptes du poète, souvent sous le fatras des idées ou des mots, un grand et pur amour que l'on ne saurait condamner ou rejeter.

Lanza del Vasto a publié un recueil intitulé : "Le chiffre des choses", et des "Principes et préceptes du retour à l'évidence".

Des disciples passionnés attendent la parution de son livre de philosophie essentielle : "La Trinité Spirituelle". Mais Lanza, sans doute, ne la fera jamais éditer.



Telle est cette génération de poètes français de l'armistice. Il faudrait encore citer René Clot, Alain Borne, Emmanuel Clancier, Marcel Grout, et bien d'autres. Ces poètes, d'inspirations et de talents divers, la revue "Fontaine" a su les grouper et les faire connaître. Si l'on peut, bien sûr, trouver des faiblesses en chacun d'eux, on doit reconnaître qu'ils ont, sans exception, d'authentiques tempéraments poétiques. Leur soudain épanouissement nous a paru miraculeux. Certains sont déjà parvenus à la maîtrise, d'autres cherchent encore leur voie, d'autres encore sont près de disparaître; mais tous ont apporté la preuve que la guerre n'a point tué l'esprit de libre création, et c'est, pour nous, l'essentiel.

Que l'amour, même souterrainement, subsiste, le monde des hommes ne sera pas perdu.



Le 7 Novembre 1942, on vint annoncer à Max Pol Fouchet qu'une flotte innombrable, qui transportait des troupes américaines, allait, à minuit, le soir même, aborder les rivages de l'Afrique du Nord.

Parce que tel est parfois le manque de prémonition des poètes, le directeur de "Fontaine" ne voulut y croire.

Quelques jours après, il écrivait, dans un éditorial intitulé "Une seule Patrie" : *"Il fut permis à des hommes, dans la nuit du 7 au 8 Novembre, de lire dans le ciel les signes d'un nouveau destin pour la France, et, à certains d'entre eux, du balcon de "Fontaine", d'espérer un nouveau mariage de l'homme avec l'Histoire. Sauf de la trahison, ils croyaient, rebelles de l'honneur, que toute une part de l'homme, la meilleure des parts, allait enfin pouvoir se déployer, se libérer, cesser les jeux décevants de la prémonition, de l'allusion et du sous-entendu".*

Dès lors, la revue "Fontaine" est plus

avant, plus ouvertement encore, entrée dans l'action. Ses trois pièces de la Rue Lys du Pac, à Alger, n'ont plus été seulement un refuge pour l'ascèse et la méditation poétique, elles sont devenues presque essentiellement un lieu de confrontation. Car, si la poésie française s'était, depuis trois ans, développée presque seule et sans secours extérieur, tous les hommes de France avaient le désir de savoir ce que, durant cette période, d'autres avaient pensé. D'autres Français d'abord, exilés par l'événement à Londres, à Washington, au Brésil ou à Montévidéo, et tous les autres hommes de toutes les nations libres ensuite. La revue de Max Pol Fouchet publia des poèmes ou des textes de Supervielle, de Bernanos, de Maritain et même d'André Maurois. Elle fit connaître, à ceux qui ne pouvaient que l'ignorer, le magnifique effort de la jeune littérature américaine. Elle fit connaître les réactions des autres peuples.

A partir de Novembre 1942, les repas "Fontaine", comme on les appelait, furent brillants et divers. Ils avaient lieu approximativement une fois par semaine, bien qu'il n'y ait jamais eu de soir consacré. Mlle Fenech corrigeait toujours les épreuves de son directeur, mais plus distraitemment, car elle pensait surtout à ses menus dont la composition, avec les restrictions alimentaires, devenait plus difficile.

Le bureau directorial fut envahi par des hommes venus de toutes les frontières, et la chatte noire, dérangée dans ses méditations ensommeillées, dut s'enfuir, vaguement miaulante, par la porte entr'ouverte. Personne, d'ailleurs, ne fit attention à elle.

Il y eut des calots de soldats, des képis d'officiers perdus aux pateres, et l'on vit s'entasser sur les chaises ou sur les piles de livres des manteaux de cavalerie kakis, à insignes américains, britanniques ou français. On apportait son couvert enveloppé dans du papier journal, et, généralement, il n'y avait point deux verres de même grandeur, ou deux assiettes semblables. On était serré autour de la table ovale, et le vin rosé d'Algérie, qu'on boit si aisément, était versé à ras bord.

Un Colonel anglais barrait tous les chemins de ses longues jambes. Il se taisait, chauffait son verre dans sa paume, et, soudain, récitait un poème d'Éluard, qui prenait, avec l'accent britannique, une allure inusitée. A cette époque, venait également aux repas "Fontaine" un sociologue américain très gras, très jovial, et qui avait sur le monde des idées a priori si bien classées que, par crainte d'en modifier l'ordonnance, on n'osait faire appel à la moindre réalité.

On avait à sa gauche un diplomate, à sa droite un journaliste, en face de

soi un critique d'art ou un homme de lettres.

Les uns, voulant prouver qu'ils avaient traversé l'Atlantique en avion, sortaient de leurs portefeuilles des dollars couverts de signatures, les autres, donnaient des nouvelles de Rio, du Caire ou d'un petit village de la campagne anglaise. Chacun s'exprimait, parlait pour tous et pour soi. Parfois, Agnès Capri, qui disait des vers d'Aragon aux conférences de Max Pol Fouchet, présidait les repas.

A une heure du matin, on décidait de partir. Mais, alors, le son des sirènes interrompait les adieux, et l'on reposait les manteaux sur les chaises et les piles de livres. En gerbes rouges et blanches, montaient assez lentement dans le ciel les balles traçantes de la D.C.A. Les premiers aboiements de canons faisaient trembler les vitres des fenêtres. Il fallait attendre la fin de l'alerte, car les automobiles ne pouvaient alors circuler. La conversation reprenait plus générale qu'auparavant. Dans le silence qui suivait la fin d'une phrase, il arrivait qu'on entendît le sifflement en decrescendo des avions en piqué.

L'alerte passée, la discussion était si vive que personne ne pensait l'interrompre. Il fallait que Mlle Fenech se levât, mît de l'ordre et sortît, pour que les convives de "Fontaine" comprissent enfin que c'était l'heure et qu'ils devaient partir.

Au mois de Janvier 1943, Pierre Bourdan, qui, depuis trois ans, parlait au microphone du poste de radiodiffusion de Londres, arriva d'Angleterre. André Labarthe, le directeur de la "France Libre", vint un peu plus tard. On allait le voir à "Fontaine". Il était toujours vêtu de noir, et on avait l'impression qu'il dansait en marchant. Il s'accoudait à la bibliothèque ou se collait au mur, une cigarette à demi consumée aux lèvres. Il avait un visage extraordinaire, à la fois triste, amer et passionné, fait de chairs un peu molles, creusé de rides profondes. Lorsqu'il parlait, il regardait parfois le sol, et son regard semblait s'éteindre, puis, soudain, il relevait la tête et ses yeux s'allumaient à nouveau. Il faisait face à ses interlocuteurs comme à des adversaires. Ses mains tremblaient toujours.

Après la libération de la Tunisie, André Gide vint également rendre visite à "Fontaine". Il avait peu changé, bien que des années, qui nous avaient paru très longues, se fussent écoulées depuis le début de la guerre. Il suivait d'ailleurs un régime scrupuleux, et les restrictions alimentaires ne l'avaient point affecté. Il conta comment il avait pu échapper aux recherches de la police, quelques jours avant l'entrée des troupes alliées à Tunis. Mais, à vrai dire, il était surtout occupé par l'introduction

qu'il écrivait au théâtre de Goethe, et par une nouvelle traduction de l'"Hamlet" de Shakespeare. Ayant agi comme il l'entendait, il tenait à assumer en conscience et, jusqu'à la fin, sa tâche de clerc. Le dernier numéro de la revue "Fontaine" vient de publier quelques pages inédites du journal d'André Gide. On peut lire dans ces pages de journal que "Cinna" est la pièce de Corneille que Gide aime le mieux, et qu'il préfère dans l'œuvre de Molière la comédie du "Malade Imaginaire".

A partir de 1943, les cercles officiels eux-mêmes s'occupèrent de "Fontaine". L'imprimeur de la revue reçut des fournitures de papier en quantité suffisante, ce qui n'était pas arrivé depuis plusieurs mois. Il y eut, chaque semaine, une demi-heure "Fontaine" au poste de Radio-France. L'émission débutait par les premières mesures de l'hymne à la joie de la 8ème Symphonie de Beethoven, ensuite Max Pol Fouchet, de sa belle voix grave, annonçait: "Vous allez entendre la demi-heure de la revue "Fontaine"... "Fontaine" défend la liberté d'esprit". Cet indicatif était enregistré sur disque, et, un jour que le poète était absent, on dut, pour l'excuser, indiquer qu'après la première annonce une brusque indisposition l'avait contraint de quitter le studio. Ses amis crurent au pire et vinrent toute la matinée du lendemain s'enquérir de son état de santé.

Au mois de Juin, la revue "Fontaine" publia un numéro spécial sur la littérature américaine. Ce numéro était en préparation depuis le mois de Septembre 1942, mais il n'avait pu être encore édité faute de papier, d'appareils criti-

ques et de documents. Sa parution fut l'occasion d'une cérémonie officielle où l'on put voir le Commissaire à l'Information, ainsi que tous les représentants des autorités françaises et alliées d'Afrique du Nord. Derrière une table, étaient assises les dames de la revue, dont la mère du poète, Mme Max Pol Fouchet, qui semblait assez fière de son fils, et Mlle Fenech, très belle, avec un curieux petit chapeau, un peu de guinguois, sur la tête. Il y eut des discours. Le directeur de "Fontaine" parla très bien, et André Gide l'écouta avec beaucoup d'attention, en fumant par petites bouffées, comme il est accoutumé de le faire, une cigarette de tabac blond.

Nous pourrions dire, trahissant notre pensée et la pensée elle-même, que cette cérémonie fut le triomphe et la consécration de la revue "Fontaine". Mais la pensée, si elle triomphe peut-être avec le siècle, ne triomphe point dans le siècle. L'œuvre de la revue "Fontaine" n'est pas une œuvre faite. Une œuvre, dans le domaine spirituel, est toujours à faire et "Fontaine" se doit de continuer son action, dans la joie de l'action, et de soutenir encore, et mieux encore qu'avant, une certaine continuité créatrice. Le triomphe véritable et continu de la revue "Fontaine" sera de ne point confondre l'événement avec l'accident, et peut-être pourra-t-on dire quelque jour, paraphrasant Max Pol Fouchet: "En cette époque de guerre et d'inhumaines victoires vécurent Pierre Emmanuel, Claude Roy, Paul Eluard et quelques autres, qui assurèrent la permanence de l'esprit".

Yves Régnier

Christianisme et Nationalisme

Conférence de

Habib El-Masri Pacha

Avocat à la Cour de Cassation, ancien Conseiller Royal.

Faite au Caire le 9 Février 1945, à l'Oriental Hall de l'Université Américaine.

Mesdames,
Messieurs,

Le groupe des personnalités éminentes qui organise ces conférences, et à la tête duquel se trouvent M. le Dr. Watson et les RR. PP. Margot et Kéramé, a bien voulu me demander de faire une conférence sur "Le Christianisme et le Nationalisme". Je suis bien aise de répondre à cet appel et d'apporter ma modeste contribution à cette oeuvre de haut intellectualisme.

Pourtant, une mise au point me paraît indispensable. Le nationalisme libéral, conforme à l'esprit vrai du christianisme et auquel nous aspirons si ardemment, se trouve également conforme à l'esprit d'autres religions, et rencontre l'approbation d'autres idéologies religieuses ou philosophiques avec, bien entendu, plus ou moins de différences, plus ou moins de nuances. En traçant la forme de nationalisme qui me paraît s'adapter le moins aux enseignements chrétiens, je n'ai pas entendu en exclure la conformité avec d'autres doctrines. Mais ma conférence étant bornée à l'étude du nationalisme sous l'angle du christianisme, je n'avais donc pas à en faire le parallèle avec d'autres enseignements.

Sous le bénéfice de cette mise au point, je passe à mon sujet.

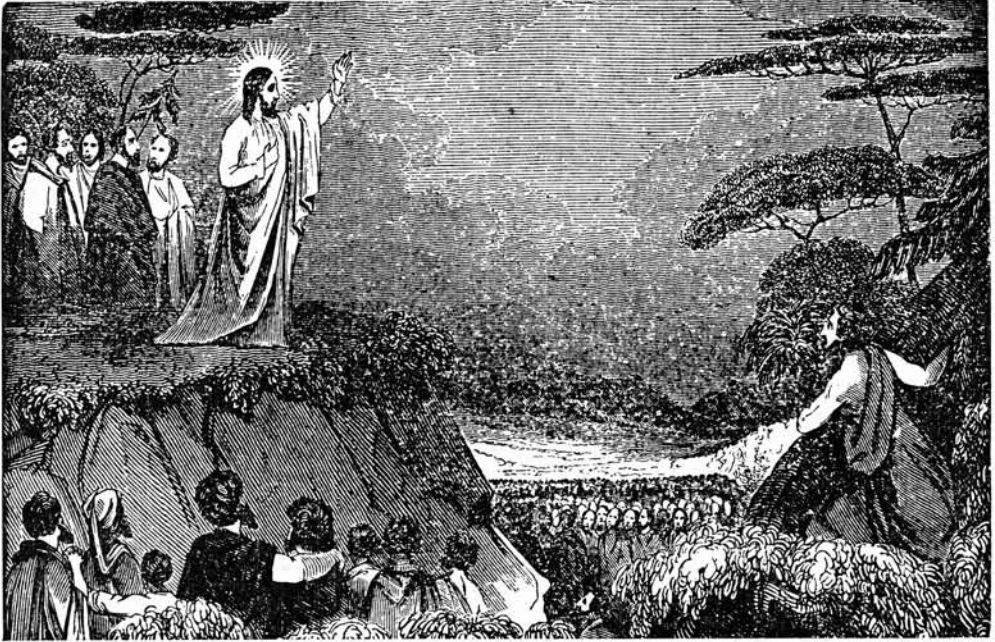
Le Christianisme, du moins dans sa



S.E. HABIB EL-MASRI PACHA

forme pure du temps de Jésus et du temps des Apôtres, n'a pas prétendu réglementer d'une façon détaillée, ni même d'une façon plus ou moins générale, les rapports civils entre les hommes; il ne s'est pas préoccupé non plus d'organiser pratiquement la Société. Il s'est borné à tracer au genre humain un idéal qu'il devrait toujours chercher à atteindre; il a fait poindre au firmament cette étoile d'Orient que les Rois Mages ont suivie pour arriver jusqu'au berceau de Jésus.

Le Judaïsme, qui a précédé le Christianisme et dont celui-ci se considère comme l'aboutissement et le couronnement, a essayé de concrétiser un certain nombre de règles de droit, pour ainsi dire positif, devant régir le statut de famille, ou le statut civil. De son côté, l'islamisme, survenu postérieurement au christianisme, ne s'est pas borné à édifier et à guider la vie spirituelle et morale des musulmans; il a organisé et établi une structure complète de la vie publique et prescrit par le menu les règles de droit régissant, aussi bien le régime familial et l'état des personnes, que le régime des biens et de tous contrats et obligations civiles; il a même prescrit les pénalités et sanctions pour les infractions commises soit contre l'ordre social, soit contre la vie ou les biens des particuliers.



LE SERMON SUR LA MONTAGNE

A la différence des deux religions, dont l'une lui est antérieure et l'autre postérieure, le Christianisme a confiné son action et ses enseignements dans le domaine spirituel et moral: il enseigne surtout et avant tout l'amour de Dieu et de nos semblables; il pose des règles générales souvent abstraites, des théories sublimes, une philosophie très haute, qu'il considère indispensables au bonheur présent et futur — et surtout futur — de l'homme; il tourne toujours les yeux et essaie de les faire tourner à ses adeptes vers le ciel, vers le Royaume de Dieu; il trace aux hommes la voie du Salut éternel, c'est-à-dire qu'il trace d'abord les règles de haute morale et de culte d'absorption dans le Créateur Céleste, ainsi que les directives qui doivent nous guider dans nos rapports avec nos semblables: charité, amour, confraternité, absence de toute haine, oubli et pardon des offenses, etc.

Quant à l'organisation et à la forme de la Société; quant au régime de la propriété; quant au statut économique, le Christianisme, en dehors des préceptes généraux et de l'idéal de haute morale qu'il a tracés, n'a pas prétendu élaborer des dispositions pratiques et concrètes: il a ouvert devant les hommes des horizons très vastes d'idéal et de contemplation; il a mis, à la base de tout, cette solidarité et cette confraternité universelles si touchantes et si réconfortantes que le Christianisme a toujours prêchées, et sur lesquelles il a tellement insisté; il a adressé à l'humanité souffrante des enseignements divers dont le sens

se révèle de jour en jour plus profondément; mais il a laissé aux hommes le soin de profiter de ces enseignements et d'organiser par eux-mêmes leur Société et leurs rapports à la lumière des normes qu'il a établies. C'est à chaque nation qu'il incombe de réglementer sa vie publique, son régime politique, sa structure sociale et économique, suivant son tempérament propre et ses besoins particuliers, mais dans le cadre de la confraternité universelle du genre humain et de la charité chrétienne.

Les enseignements du Christianisme ne sont pas longs; mais ils sont substantiels et profonds. Le Sermon sur la Montagne contient peut-être toute la morale et toute la philosophie chrétienne: il contient plus qu'une simple philosophie morale; c'est la vérité sublime de tous les temps, l'aspect le plus élevé de l'abnégation, de l'altruisme et de l'Amour.

"Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux."

"Vous avez appris qu'il a été dit: Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Mais moi je vous dis: Aimez vos ennemis; bénissez ceux qui vous maudissent; faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous outragent et qui vous persécutent, afin que vous soyez enfants de votre Père qui est dans les cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et il fait pleuvoir sur les justes et les injustes."

"Dieu est Amour."

Ces enseignements très succints résumant exactement l'esprit du Christianisme; ils reflètent son âme. Tous les enseignements qu'on trouve d'un bout à l'autre des Evangiles, toutes les théories, contenues notamment dans les Epîtres de Saint Paul, sur la confraternité des hommes, sur la disparition de toute infériorité découlant de la race, de la situation des personnes, ou de la classe à laquelle elles appartiennent, ne sont que le développement et l'illustration des principes ci-dessus reproduits.

Pourtant, il serait inexact de penser que, du moment que le christianisme n'a pas organisé par lui-même la Société modèle, n'a pas établi les règles de droit précises régissant les rapports civils entre les hommes; que, du moment que son souci était uniquement dirigé vers les choses divines et vers le salut de l'âme, il faut en conclure que le christianisme est indifférent à l'organisation politique et sociale des Nations. Oui, dit-on, puisque le salut de l'âme est la chose essentielle, puisque le bon et l'humble trouveront leurs récompenses là-haut dans le Royaume des Cieux, qu'importe au Christianisme qu'un Etat soit libéral ou fanatique, qu'il y ait des races supérieures et dominantes et des races inférieures, haïes, méprisées et persécutées; que lui importe que la propriété individuelle soit reconnue ou supprimée; que la différence de classes soit maintenue ou abolie. Qu'importent toutes ces misères du monde, ces agitations humaines, au Christianisme qui enseigne la résignation et l'attente d'un autre monde bienheureux où il n'y a ni haine, ni violence, ni passion?

Mais, là on se trompe. Le Christianisme, comme nous l'avons dit, a laissé aux hommes le soin d'organiser leur Société. Cela est vrai; mais il a posé des règles fondamentales que les hommes ne sauraient méconnaître, sans violer les principes essentiels du Christianisme. Ces règles fondamentales constituent l'apanage sacré, éternel, immuable et inviolable de l'humanité; elles forment pour ainsi dire le premier chapitre des enseignements chrétiens, tout comme le chapitre consacré aux droits des citoyens constitue la partie essentielle et sacrée, de toutes les constitutions. Celles-ci ont décrété l'égalité des citoyens dans les droits et les devoirs; le Christianisme a enseigné l'égalité universelle de tous les hommes, de toutes les races, de toutes les conditions; il a prêché la solidarité et l'amour de tout le genre humain; il a flétri la haine et la vengeance.

Certes, il faut reconnaître que les Nations, même chrétiennes, et surtout chrétiennes ou plutôt dénommées chrétiennes, ont méconnu et violé ces règles fondamentales inviolables. A la confraternité, elles ont malheureusement substitué le fratricide; à l'amour et à l'oubli des offenses, elles ont substitué la haine,

la vengeance et la persécution. Il ne s'agit pas ici de rechercher quels sont les moyens d'action à la disposition du Christianisme pour mettre un terme à cet état de choses destructeur et pour faire respecter ses principes; de rechercher si le Christianisme est ou non en mesure de combattre les violations de ses enseignements. Non, il n'en est pas question. Si, d'ailleurs, le redressement de la situation exige l'emploi de la force, ce n'est pas au Christianisme à intervenir, puisque les moyens violents ne font pas partie de la doctrine du vrai christianisme basé sur la persuasion et sur l'appel à la justice immanente et à la conscience humaine, cette conscience qui pourrait parfois, ou même le plus souvent, sommeiller, mais qui ne pourrait jamais mourir.

En réalité, il s'agit de savoir jusqu'où le christianisme est compatible avec les différents régimes politiques, économiques et sociaux qui se partagent actuellement notre malheureuse planète; ou plutôt, quel est, parmi ces régimes, celui qui paraîtrait le plus conforme au christianisme ou à l'esprit du christianisme?

En ce qui concerne surtout le nationalisme, le christianisme l'approuve-t-il ou ne l'approuve-t-il pas? et dans quelle mesure?

Ainsi que nous l'avons dit, le christianisme, tout en ne prenant pas une part directe à l'organisation politique ou sociale, a prescrit des enseignements à la lumière desquels il serait facile de se prononcer. De ces enseignements se dégage, en effet, une âme vivante et agissante, un esprit nettement et clairement compréhensible. Nous devons dégager cette âme, cet esprit.

Cet esprit est évident, éblouissant même.

Le Christianisme enseigne l'égalité absolue des hommes; il n'attribue aucun avantage, ni n'attache aucune infériorité à la race, à la naissance ou à la condition sociale des individus. A ses yeux tous sont égaux devant Dieu; tous ont la même origine et les mêmes facultés; tous sont les membres d'un seul et même corps.

Mais lisons plutôt:

"Il (Dieu) a fait naître d'un seul sang tout le genre humain pour habiter toute l'étendue de la terre."

"Il n'y a ni Juif ni Grec, ni conscris ni circonscri, ni barbare ni scythe, ni esclave ni libre, il n'y a ni homme ni femme, car vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ."

Voilà le droit public chrétien; voilà, au point de vue du Christianisme, la proclamation des droits de l'homme. C'est la vision suprême et éblouissante d'une communauté humaine, indivisible et universelle. L'homme, en tant que personnalité humaine, est égal à tout autre

homme; il a une valeur infinie et uniforme, indépendamment des considérations de race, de naissance ou de couleur. Par là, le racisme est condamné; l'hégémonie d'une race ou d'une nation se prétendant supérieure est condamnée.

Stanley Jones, le grand écrivain et évangéliste américain, qui avait fait, deux ou trois ans avant la guerre actuelle, une visite d'études en Russie, a fait, dans son œuvre intitulée "Christ and Present World Issues", un parallèle saisissant entre le communisme, le fascisme, le nazisme et le christianisme, dans les divers aspects des conceptions d'ordre public, et qu'il serait très intéressant d'en résumer certaines parties.

Les parties qui nous intéressent dans ce parallèle sont en effet celles qui ont trait au nationalisme ou internationalisme, à l'existence ou à l'inexistence des classes, à la liberté et à l'égalité. Malgré le cadre limité de notre présente étude, nous ne pouvons nous empêcher d'en résumer également, mais très succinctement, le côté économique, parce qu'aujourd'hui toute étude serait incomplète si la partie économique ou sociale en était écartée.

a) Ainsi, dit Stanley Jones, le communisme croit dans une confraternité mondiale et dans l'internationalisme. C'est une confraternité des travailleurs. Son mot d'ordre, son "motto" est: "Prolétaires de tout le monde, unissez-vous". La base de la confraternité est la résistance à l'exploitation. En fait, la Russie tourne au nationalisme.

Le fascisme est intensément nationaliste et chauviniste. Pas de confraternité mondiale. La nation italienne et la culture italienne doivent avoir l'hégémonie dans le monde. Les fascistes de partout tournent les yeux vers Rome, pour en recevoir l'inspiration. Le nazisme, lui, est aussi intensément nationaliste et racial. Pas de confraternité mondiale. Le peuple germanique et la culture germanique doivent avoir l'hégémonie dans le monde.

Quant au christianisme, il croit dans la confraternité universelle et dans l'internationalisme. La base de la confraternité chrétienne c'est la paternité de Dieu et la fraternité des hommes; elle ne tend pas à annihiler nos ennemis, mais à les aimer et à nous les assimiler. La base c'est donc l'Amour; l'idéal c'est le Royaume de Dieu.

b) A un autre point de vue et en ce qui concerne l'existence des classes sociales, le communisme n'admet pas les classes, et en vue d'organiser un ordre social sans classes, il emploie les moyens de force pour liquider toutes les classes, à l'exception d'une seule, le prolétariat.

Le fascisme, lui, admet les classes; aucune tentative n'est faite par l'Etat pour unir les patrons et les travailleurs. Dans

le nazisme, les classes subsistent également.

Mais le christianisme, tout en n'étant pas favorable à l'existence des classes, n'admet pas l'emploi de la force pour leur liquidation. Ses seuls procédés sont la persuasion et l'amour. L'humble est exalté et ceux qui servent doivent avoir la première place.

Ouvrons ici une parenthèse et disons que, d'après un grand chrétien, le plus beau mot du christianisme est le mot "servir".

c) Au point de vue liberté:

Dans le communisme, la liberté individuelle est sacrifiée au profit du bien social.

Dans les régimes fasciste et national-socialiste, la liberté individuelle est sacrifiée soit à la gloire et au bien-être de la Nation, soit à la gloire et au bien-être de la race. Les libertés de la pensée, de la parole, de la plume et de la réunion sont suspendues.

Le christianisme appuie le développement de la personnalité comme étant le bien suprême.

d) Au point de vue égalité:

Dans le communisme, égalité absolue des hommes et des femmes; à travail égal, salaires égaux. Droits égaux en matière de mariage et de divorce. Au début, la vie de famille était dénigrée et découragée; mais elle a actuellement repris sa place par sa seule force.

Dans les pays totalitaires, les femmes se trouvent en état de subordination aux hommes; leur rôle principal est de procréer des enfants et de fournir des soldats, pour la grandeur de la Nation et de la Race.

Dans le christianisme, femmes et hommes sont égaux. Le lien du mariage et l'institution du foyer sont sacrés. Effectivement le mariage constitue un sacrement de l'Eglise. La famille est préservée surtout pour l'éducation morale des enfants.

e) Dans le domaine économique, le communisme recommande une interprétation économique et matérielle de l'histoire. Le facteur déterminant c'est la matière; l'unique fin à poursuivre c'est le bien-être matériel. La propriété individuelle est bannie, sauf lorsqu'elle ne concède pas un pouvoir sur les autres. Le but final est la devise: "De chacun suivant ses capacités et à chacun suivant ses besoins". Pourtant, à l'heure actuelle, les salaires accordés diffèrent dans une grande proportion.

Le fascisme tient à une interprétation nationaliste et chauviniste de l'histoire; les considérations nationalistes doivent primer toutes autres considérations. Aussi bien le fascisme que le nazisme admettent la propriété individuelle. Mus-

solini proclame: "La propriété individuelle complète la personnalité humaine". Le capitalisme est gardé intact sous certaines restrictions.

D'après le Christianisme, l'histoire doit recevoir une interprétation morale, spirituelle et économique. Ce sont les valeurs morales et spirituelles qui doivent prévaloir et passer au premier plan. La propriété privée est justifiée comme étant une nécessité pour le développement de la personnalité et de la responsabilité individuelles.

Le Christianisme considère la richesse comme un dépôt. Nul n'est propriétaire de sa richesse; il en est simplement le dépositaire, et il doit en rendre compte. On peut dire que le Christianisme concorde avec le communisme sur le point de vue de celui-ci au sujet de la propriété, mais avec cette double différence très essentielle: 1) l'accord ne porte que sur la consommation à l'exclusion de la production; 2) la dépossession et la pauvreté ont un caractère spontané et ne peuvent être imposés par la force.

f) Enfin, dans les régimes communiste, fasciste et nazi, la fin justifie les moyens. Dans le Christianisme, la fin ne justifie jamais les moyens.



Telles sont en substance les caractéristiques des différentes idéologies qui se disputent le monde. Si l'on veut se résumer, on peut dire qu'au point de vue économique, le Christianisme opterait, dans une très large mesure, pour une forme de communisme. Le Christianisme exalte en effet la pauvreté, le désintéressement des biens de ce monde et l'altruisme. Nous lisons dans les "Actes des Apôtres": "*La multitude de ceux qui avaient cru n'était qu'un cœur et qu'une âme; et personne ne disait que ce qu'il possédait fût à lui en particulier, mais toutes choses étaient communes entre eux*". Mais, ces enseignements sur le désintéressement et sur la mise en commun des biens particuliers doivent être acceptés volontairement, spontanément, et le Christianisme n'admet nullement qu'ils soient imposés par la violence: ils ne viennent que comme un idéal suprême, résultat d'un développement infini de la conception de la solidarité humaine universelle. Si donc il plaît à une nation de maintenir la propriété individuelle, le Christianisme ne la condamne pas. Que les hommes organisent à leur gré les bases économiques et sociales de leur vie, mais à la lumière d'une solidarité toujours croissante, d'une confraternité réellement et profondément sentie et tout en ayant le sentiment réel que le possesseur n'est qu'un dépositaire de la fortune, ce qui condamnerait catégoriquement toute di-

lapidation, tout abus de droit et toute disposition qui ne serait pas compatible avec l'intérêt général.

Au point de vue politique, l'esprit et les enseignements du Christianisme pencheraient plutôt vers l'internationalisme. La société idéale serait celle d'une communauté universelle du genre humain, d'une confraternité humaine générale, d'où seront exclues les haines et les basses passions et où la règle de droit qui préside à nos rapports et le mobile de nos actes publics et privés sera l'amour et la solidarité. Mais, là aussi, ce n'est qu'un idéal lointain à atteindre, un rêve sublime à réaliser. Le stade définitif vers lequel tendrait l'humanité dans sa marche infinie vers sa destinée finale.

Mais, en attendant qu'un pareil idéal pût se réaliser, si jamais il était donné aux mortels d'y parvenir, le Christianisme serait-il hostile au nationalisme? La réponse à cette question c'est que le Christianisme n'a jamais réprouvé, ne peut jamais réprouver un nationalisme sain et juste; le Christianisme donne à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César; il laisse aux hommes libres et réfléchis le soin d'organiser la Société et l'Etat suivant leur conception et à donner à celui-ci la forme qui conviendrait le mieux à leur tempérament et à leur maturité. La vie — surtout, la vie publique — n'est qu'une suite d'étapes, et aucune de ces étapes ne peut prétendre qu'elle est définitive et immuable; aucune ne peut prétendre qu'elle est le dernier mot du progrès et de la sagesse humaine. Tout ce que le Christianisme exige c'est que, quelque soit le statut national d'un peuple, il y ait des principes éternels d'équité et d'égalité et de haute morale; que ces principes, pour lesquels l'Humanité dans sa soif de perfection a versé tant de sang et de larmes, et pour lesquels le Grand Crucifié a également versé son sang, ne soient ni méconnus ni oubliés. Le Christ a suivi la voie du Calvaire; les hommes livrés à la misère, aux souffrances et à la tyrannie, ont aussi porté leur croix. Mais malgré les larmes, le sang et la sueur, ils n'ont pas désespéré, ils croient toujours en la justice immanente, ils gardent toujours dans leur for intérieur la flamme adorée de l'espoir et de la foi. Le Christianisme veille et lutte; il lutte pour que cette flamme divine ne s'éteigne pas, pour que la charité, l'indulgence et l'amour dominent les rapports des hommes.

Et puis, qu'entend-on par nationalisme? C'est un terme très vague et très large. Chaque idéologie lui donne un sens, de sorte qu'il y a un nationalisme très pur et très libéral, tandis qu'il y a un nationalisme exalté et haineux. Le Christianisme est favorable au premier, et nettement hostile au second.

Si le nationalisme signifie exclusivisme, oppression de races, persécution des minorités religieuses ou ethniques, asservissement de la personne humaine, tyrannie, suppression des libertés, enfin méconnaissance de toutes ces nobles conquêtes morales pour lesquelles le monde a tant lutté et souffert; si le nationalisme signifie haine des autres nations, meurtres, tortures physiques et morales — et surtout tortures morales — infligées à la conscience et à la dignité humaine, sous prétexte que tout doit être subordonné au soi-disant bien national et que la fin justifie les moyens; s'il en est ainsi, eh bien non! le Christianisme ne peut tolérer pareil nationalisme.

Mais si, par nationalisme, on entend un état politique où toutes les libertés sont respectées, où l'égalité est un dogme, où la guerre des races est bannie, le Christianisme ne saurait qu'accueillir avec faveur — disons avec ferveur — un tel nationalisme, du moins en attendant l'ère du paradis terrestre où l'agneau vivra en paix avec le loup.

Où, nous, et le Christianisme avec nous, aspirons à ce nationalisme pondéré, juste et réfléchi, excluant tout chauvinisme et toute xénophobie, ce nationalisme où les valeurs humaines sont placées au-dessus des valeurs nationales, où les Etats comprendront enfin que les principes de morale, de bonne foi et de solidarité qui doivent régir les rapports de particulier à particulier, d'individu à individu, doivent également présider aux rapports d'Etat à Etat.

Nous aspirons à ce nationalisme à large horizon et à large perspective qui, loin de s'isoler dans un égoïsme intransigeant et prétendu sacré, doit finir par comprendre et admettre qu'à côté et même au-dessus de ses intérêts propres il y a l'intérêt supérieur des sociétés humaines qui mérite d'être respecté et assuré; qui doit comprendre et admettre que de même que les particuliers ne sauraient vivre qu'en société, en développant tous les jours le sentiment de solidarité et en respectant chacun les droits légitimes des autres, de même les Nations ne sauraient dorénavant vivre et sauvegarder leur existence que comme membres de la Société universelle des Nations tout en développant la solidarité internationale et dans le respect absolu des droits de toutes autres Nations.

Le nationalisme exclusif, tant chanté et exalté, n'est plus qu'un leurre; l'indépendance complète et absolue n'est plus qu'une chimère, tout aussi bien que la vie de l'homme dans la nature en dehors de la société, telle que l'a imaginée l'ingénieur — ou le fou — Jean-Jacques Rousseau. Désormais, que les Nations le veuillent ou non, le statut politique sera l'interdépendance, le souci des droits réciproques de chacun, l'organisation mondiale de la production et des échanges,

une solidarité plus forte et une coopération plus étroite entre les Nations, la formation des Nations en groupements beaucoup plus étroitement liés que par le passé, l'extension progressive de ces groupements, prélude possible, sinon à une sorte de confédération universelle, du moins à une étape d'une plus forte confraternité humaine, d'une plus saine conception des devoirs et obligations de chaque nation envers les autres Nations.

Chimère, dira-t-on, rêve ou hallucination! Peut-être. Mais, le rêve d'aujourd'hui est la réalité de demain. C'est le rêve, le rêve généreux qui ouvre toujours la voie aux réalisations. Les préceptes du Christianisme sur l'Amour, sur le pardon des offenses, sur la bénédiction de ceux qui nous haïssent et nous persécutent sont aussi des rêves, mais ce sont les plus nobles et les plus sublimes des rêves, et, plus la société monte dans l'échelle morale, plus ces rêves sont compris, plus ils se réalisent et accomplissent ces prodiges de charité et de confraternité. Comme simple symbole, je cite la Croix-Rouge.

Nous aspirons à un nationalisme qui érige en dogme fondamental de la Société, en credo inviolable et intangible, l'égalité absolue des citoyens sans aucune différence ni en fait ni en droit, soit à cause de la religion, de l'origine ou de la couleur. Le Christianisme a crié: "Mais vous, ne vous faites pas appeler maître, ...et, pour vous tous, vous êtes des frères". Ce cri est une vérité éternelle, méconnue par les forts, méconnue par certaines nations ou par certains régimes: il doit être gravé sur le frontispice de tous les statuts politiques de l'avenir, et gravés davantage dans le cœur des hommes et dans leur conscience!

Où, répétons encore une fois, répétons mille fois, répétons à l'infini ce credo sublime qui doit se répercuter sur les ondes, de conscience en conscience, de génération en génération, de siècle en siècle jusqu'à la fin des siècles: Ni Juif ni Grec, ni barbare ni scythe, ni esclave ni libre, ni homme ni femme!

Nous aspirons au nationalisme qui érige en dogme fondamental, en credo immuable, intangible et inviolable le respect de la vie humaine — qui considère que le droit à la vie est le premier des droits constitutionnels, préconstitutionnels et subconstitutionnels, inhérent à l'existence même et attaché à la qualité d'être humain; que c'est un crime social de laisser un être humain mourir de faim; que c'est un crime social qu'un être humain souffre et succombe parce qu'il n'a pas les moyens matériels pour se faire donner les soins médicaux; que c'est un crime social qu'un être humain, devant avoir les mêmes possibilités et les mêmes opportunités que tout autre être humain et qui aspire par sa nature

humaine à savoir, ne trouve pas les moyens de se donner l'enseignement et le savoir, alors que ce savoir, partie intégrante et inséparable de la vie et de la dignité humaine, n'est pas un moyen mais une fin. Tout aussi bien que l'air qu'on respire et que l'eau qu'on boit, la nourriture, les soins médicaux et l'enseignement doivent être considérés comme un bien commun, à assurer à toute personne comme un article de première nécessité, et à moins que cet article ne soit à la portée de quiconque, il serait vain de parler du droit à la vie et de liberté.

Nous aspirons au nationalisme qui considère l'institution de la famille comme la base de l'institution nationale, qui protège la femme et l'enfant contre l'exploitation, et qui considère la maternité comme une fonction sacrée.

Enfin, nous aspirons au nationalisme qui consacre et protège les libertés, toutes les libertés sans exception aucune; qui met au premier rang des crimes, la violation de l'une quelconque de ces libertés.



Mais, ici, un petit commentaire s'impose. Qu'est-ce qu'on entend par liberté, et quelles sont ses limites? On a tellement parlé de liberté; on s'en est tellement servi pour couvrir des actes odieux, ou comme instrument de chantage politique, national et international; on en a tellement dénaturé le sens, que des esprits bien réfléchis en ont douté, ou bien se sont montrés sceptiques à son endroit; ils ont fini par la trouver laide et odieuse, faisant plus de bruit que de bien. Le cri, si vrai et si profond, jeté par Mme Roland, depuis plus d'un siècle et demi, me revient à la mémoire et hante mon esprit: "Liberté, que de crimes n'a-t-on pas commis en ton nom!"

C'est que pour certains — surtout, malheureusement, dans les pays démocratiques — liberté est devenue synonyme de désordre, d'anarchie, d'indiscipline, de débauche physique et morale. Non, ce n'est pas cela la vraie liberté. Toute faculté humaine, toute force — et la liberté en est une et des plus puissantes — doit être réglementée, doit être disciplinée, doit être éduquée. En dehors de la discipline, il n'y a que chaos et désorganisation.

La Révolution française a défini la liberté: c'est faire tout ce qui nous passe par la tête et qui ne nuit pas à autrui. La définition est incomplète: elle est négative; il faut qu'elle soit positive; et puis elle doit être sagement et moralement et, pour ainsi dire, scientifiquement interprétée.

Ne pas nuire à autrui est bien. Mais, faire du bien à autrui est mieux, parce

que, avec le développement de l'esprit de solidarité, avec une saine notion de notre devoir social, il ne suffit pas que nous ne fassions pas le mal à nos semblables. C'est une bien mesquine notion de la liberté que de la confiner dans la défense de faire du mal à nos frères!

Et même si l'on s'en tient à cette défense de nuire, considérée comme seule limite à la liberté, il faut absolument étendre la notion du préjudice et l'interpréter dans un sens très large.

Jadis cette notion s'entendait du préjudice direct et immédiat, et dans un sens très restreint.

Aujourd'hui, non!

Nul n'a le droit de détruire sa propriété sous prétexte qu'il en a la libre disposition. En la détruisant, il nuit à la Nation, en diminuant sa richesse.

Nul ne doit se permettre, par pur caprice, de laisser son domaine inculte sous prétexte qu'il est libre de le cultiver ou de ne pas le cultiver, et sous prétexte qu'il ne nuit pas à autrui. En fait, il nuit à la société en la privant d'une récolte sur laquelle elle est en droit de compter pour l'alimentation de la population. Je vais même plus loin et je dis qu'il n'a pas le droit de négliger sa culture parce qu'en ce faisant il prive la société d'une partie de récolte, et nuit ainsi à autrui.

Nul n'a le droit de gaspiller les vivres ou de les dilapider sous prétexte que c'est son bien et qu'il est libre de disposer de ses biens à son gré; en ce faisant, il nuit à la masse qui a sur tous les biens un droit de propriété, immanement mais très réel.

Et ce ne sont là que des exemples qui peuvent être multipliés à l'infini.

Dans une société saine et bien organisée, dans une société où le sentiment de solidarité est développé et où le sens des responsabilités s'accroît, il faut que la liberté soit organisée et disciplinée, mais nous entendons par là, presque uniquement, la liberté économique. La production doit être régentée, de sorte que les richesses naturelles et industrielles de chaque pays produisent leur maximum de rendement, en coordonnant les différents facteurs en vue de maintenir l'équilibre économique; et même cette réglementation, de nationale qu'elle est, passera très probablement au domaine international; la consommation doit également être régentée, si besoin est, en vue d'assurer le pain à chacun et à tous. Un Etat a certainement; le droit et même le devoir d'imposer des restrictions sans que l'on puisse crier à un abus de droit, à une restriction de liberté. Nul ne devra, sous prétexte d'exercice légal de sa liberté, être autorisé à jeter la nourriture par les fenêtres, alors que des êtres humains, ayant le même droit à la vie, meurent de faim.

La liberté ne signifie pas, ne peut pas signifier qu'on a le droit de faire périr directement ou indirectement les autres. Au droit à la liberté correspondent des obligations multiples et notamment celles découlant de la solidarité nationale et même de la solidarité humaine, et d'une conception élevée du sens d'une vraie liberté et d'un vrai nationalisme.

Dans ce domaine, et dans ce domaine limité, une réglementation de la vie économique est indispensable au bien-être national; elle devient aujourd'hui une nécessité sociale même dans les pays les plus démocratiques. Dans ceux même qui adoptent la théorie de l'individualisme à outrance. Mais, là doit s'arrêter ou presque la réglementation de la liberté. Que les Etats se gardent de toucher au sanctuaire de la liberté et au temple, aussi sacré, de l'égalité; il faut que les individualités puissent avoir leur plein épanouissement intellectuel, moral et dogmatique, sans entraves; il faut que la pensée humaine, reflet divin, puisse voler à sa guise sans que les ailes en soient brisées; il faut enfin que chaque citoyen, qu'il appartienne à une majorité ou à une minorité, ait la conscience nette et absolue qu'il est dans un état d'égalité absolue avec tout autre citoyen. Il faut en effet se rappeler que si un avantage est accordé à la majorité et refusé à la minorité, cela signifie tout simplement que cet avantage n'est pas issu du droit mais de la force, puisque la majorité ne se distingue de la minorité que par l'écrasement du nombre.

En somme, les Sociétés d'après-guerre, sans adopter nettement l'internationalisme, doivent avoir pour base un nationalisme très large et très libéral, ayant pour fondement: respect absolu de la liberté et de l'égalité; réglementation économique et sociale assurant à tous un minimum de subsistance; soins médicaux transformés en service social: enseignement gratuit; possibilité de réglementation économique mondiale ou quasi-mondiale; renforcement de la solidarité dans tous ses aspects et avec toutes ses conséquences, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Telle me paraît l'organisation d'après-guerre qui devrait avoir l'appui et le patronage du Christianisme; qui reçoit l'appui et le patronage d'autres doctrines religieuses et philosophiques.

Les idéologies différentes qui se partagent le monde se ramènent toutes à deux doctrines:

Ou bien la force primant le droit; sans place ni pour les personnes faibles, ni pour les nations faibles; la vie de la jungle avec les apparences de la civilisation;

Ou bien le droit au-dessus de la force: égalité des droits et de possibilités pour

toutes personnes et pour toutes nations, grandes et petites, la base de la société étant la solidarité.

Le Christianisme opte pour la seconde. Nous allons voir si, après la guerre, la société future va être organisée sur ces bases, ou bien si, une fois de plus, l'humanité a été trompée, leurrée?



Un mot sur notre situation particulière en Egypte.

Nous, les chrétiens et les non-musulmans en général, nous formons ici une minorité, mais une simple minorité religieuse et non une minorité ethnique.

Les Coptes, en particulier, sont presque entièrement autochtones, malgré certains cousinages à travers les âges avec, surtout, les Grecs et les Arméniens. Les musulmans sont pour la majorité d'origine autochtone également, avec plus de mélange avec les Arabes, les Turcs, les Tcherkess, etc. Mais, l'admirable Egypte, avec sa puissance d'assimilation extraordinaire, ne tarde pas à se les assimiler complètement; dans une ou deux générations, toutes les caractéristiques de l'ancienne race disparaissent et il ne reste que des Egyptiens, foncièrement égyptiens de corps, de sang et de caractéristiques. Le problème raciste ne se pose donc pas.

Nous devons reconnaître que, dans l'ensemble, l'Etat égyptien est très libéral. La Constitution égyptienne prescrit l'égalité absolue de tous les Egyptiens, et lorsqu'une voix s'est élevée pour assurer la représentation des minorités, ce sont surtout les Coptes qui ont combattu la proposition, se fiant complètement à la Constitution et se sentant forts uniquement de leurs droits.

Pourtant, je manquerais de sincérité et de franchise — et cela ne me ressemble guère — si je disais que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. De temps en temps, il y a certains incidents; il y a aussi quelquefois certaines inégalités de fait. Ces incidents et ces inégalités de fait ne nous inquiètent pas. L'éducation nationale et la conscience de nos concitoyens finiront par en avoir raison.

Mais, ce qui nous inquiète réellement, et je tiens à le dire à mes compatriotes, c'est notre statut de famille. Jusqu'ici, on n'a pas donné une solution juste et satisfaisante à cette grave question dont la non-solution est une épine dans le nationalisme égyptien qu'il faudrait arracher. Aujourd'hui s'il plaît à un mari, ayant contracté le mariage sous une loi religieuse déterminée, s'il lui plaît de rompre le lien conjugal et de se soustraire à ses obligations morales, religieuses et légales envers sa femme et

ses enfants, il lui suffit de changer de religion ou simplement de rite, et il trouvera un appui juridique à sa félonie. Tout homme sans foi ni loi, peut impunément briser le foyer.

Or, nous soutenons et nous soutiendrons toujours que si le législateur, dans sa souveraineté omnipotente, s'avisait de soumettre une matière quelconque à une législation civile élaborée en dehors de toute considération religieuse pour la forme et pour le fond, nul ne serait admis à résister à la volonté du législateur. Mais si, de par la volonté même du législateur, une matière est régie par la loi religieuse — et tel est le cas pour les matières de statut personnel en Egypte — eh bien, l'égalité commande d'appliquer, dans toute hypothèse, aux non-musulmans, leur loi religieuse, comme on applique aux musulmans leur loi religieuse et, en cas de conflit, c'est la loi du contrat qui doit être appliquée et qui même détermine la Juridiction compétente.

Ce principe d'équité élémentaire nous est refusé jusqu'ici, semant le désarroi dans notre statut familial et nous causant des soucis très légitimes. Pourtant, un décret-loi promulgué en 1936, sous Aly Maher Pacha, a consacré ce principe. Mais le dit décret-loi, n'ayant pas été déposé au Parlement, a perdu sa force de Loi. Et depuis lors, malgré nos lamentations, nos démarches, malgré les souffrances morales qu'endurent beaucoup de femmes chrétiennes, on nous conteste ce droit, reconnu par Aly Maher, musul-

man, reconnu par Ahmed Aly Pacha, musulman, préconisé et recommandé par tant d'esprits musulmans avisés et équitables.

Le principe de la loi du contrat est un principe international universel; il a été consacré par la Convention de Montreux, et il est triste de constater que la protection familiale que la femme chrétienne étrangère obtient de par la loi internationale et de par la Convention de Montreux, la femme chrétienne égyptienne ne peut pas l'obtenir de par sa loi nationale.

Mais, nous continuerons à formuler nos revendications; nous continuerons à les réclamer non pas comme concession, non pas comme faveur, non pas comme une exception au droit commun, mais comme un droit légitime intangible, découlant et du principe de la personnalité des lois et du principe de l'égalité absolue des citoyens. Notre moyen: c'est notre bon droit; notre recours suprême: Eh bien c'est notre Roi, notre Constitution et la conscience de nos compatriotes. Nous n'aurons jamais d'autres moyens ou d'autres recours.

Notre Roi bien-aimé Farouk Ier a proclamé solennellement que tous ses sujets sont égaux. Nous invoquerons cette proclamation souveraine et nous finirons par gagner notre cause juste et sacrée.

Et, une fois ce problème réglé, l'épine aura été arrachée. Le nationalisme égyptien sera un nationalisme modèle.

H. MASRI.

Quelques aspects du génie de la France

Le génie littéraire de la France

Conférence de
M. A. de Marignac

Lecteur à l'Université Farouk Ier

Faite au Caire, aux "Amis de la Culture Française en Egypte" le 21 Février 1945;
répétée à Alexandrie, à l'"Atelier", le 20 Mars 1945,

Mesdames,
Messieurs,

Lorsqu'on m'a demandé, à moi, Suisse et helléniste, de faire au Caire, sous les auspices des "Amis de la culture française", une conférence sur le génie littéraire de la France, j'ai, je ne vous le cacherai pas, tout d'abord été tenté de refuser une offre trop flatteuse pour moi. Je me sentais écrasé par la grandeur du sujet.

Voici ce qu'en 1892, Brunetière disait d'une pareille tentative: "C'est une entreprise assurément téméraire, imprudente, et qui semble condamnée d'abord à l'inutilité, que de se proposer d'exprimer ou de résumer... le caractère essentiel d'une littérature aussi vaste, aussi riche, aussi diverse surtout, que la littérature française."

Cependant, j'ai fini par accepter la gageure consistant à dégager en une heure les traits essentiels du génie français en littérature. C'est cette audacieuse tentative que j'ai, sur l'invitation du Comité de l'"Atelier," l'intention de renouveler aujourd'hui devant vous.

Je ne me fais aucune illusion: beaucoup d'entre vous seront déçus, car je



M. A. de MARIGNAC

n'ai l'intention ni de faire un panégyrique de la littérature française, ni de dire tout ce l'on pourrait dire sur un pareil sujet, ni enfin de parler de tous les auteurs français, pas même de tous les plus grands.

J'aurais pu me borner à quelques généralités faciles ou chercher à isoler quelques auteurs dont j'aurais fait des types représentatifs du génie français, ou encore comparer la littérature française à la grecque, la latine, l'allemande ou l'anglaise, — ce qui n'eût pas manqué d'être très instructif.

J'aurais pu délimiter le génie français par l'extérieur, en montrant tout ce qu'il n'a pas, et que possèdent d'autres littératures, comme la littérature hellénique par exemple, ou commenter ce mot d'un de mes étudiants à qui je demandai ce qu'était le génie littéraire de la France: "Il n'a créé, ni ne peut créer de personnages comme Prométhée ou comme Don Quichotte". Mais tel n'est pas mon propos.

Voici comment j'ai cru devoir m'y prendre pour répondre à cette question

si simple en apparence: Quel est le génie français en littérature?

Tout d'abord je chercherai à définir les qualités de forme de cette littérature, puis à en caractériser les qualités de fond, après quoi je m'attacherai à grouper les auteurs sous certains chefs particuliers, tout en montrant, bien entendu, ce qui les rapproche, ce qu'ils ont entre eux de commun.

Tout d'abord commençons par un truisme:

Les auteurs français écrivent en français. Il nous faut donc nous demander ce qu'est le français.

C'est une langue qui, sortie d'un bas latin complètement dégénéré, devient, après de nombreux siècles d'un lent et difficile travail, après une adolescence tumultueuse au XVI^e siècle, la langue de Racine, cette langue dans laquelle



JEAN RACINE

ont fini par triompher le règne du bon usage et cette "probité" dont parlait Rivarol, la langue où l'on s'attache à "parler Vaugelas". Cette langue est encore, à peu de différences près, celle que nous parlons, et surtout que nous écrivons aujourd'hui.

Il ne faudrait pas croire qu'il s'agit d'une évolution qui s'est faite toute seule, mais bien d'un long et difficile travail. Pensez à d'autres langues qui sont sorties, comme le français, du bas latin, et qui ne sont pas devenues ce qu'est le français, le roumain par exemple, et vous saisirez facilement quel effort conscient et volontaire il a fallu pour faire du français du "Serment de Strasbourg" la langue de Racine.

Les qualités du français me parais-

sent être en tout premier lieu la netteté de l'expression, une certaine politesse dans la manière de dire les choses, et également la propriété des termes. Au point de vue de la syntaxe, le français est souple et précis à la fois. Il a, en particulier, un heureux emploi des infinitifs qui n'est pas sans rappeler celui qu'en fait le grec ancien.

Rivarol, cet écrivain de père français mais de mère italienne, et qui, sur la demande de l'Académie de Berlin, a écrit un mémoire ayant pour titre: "*Discours sur l'Universalité de la langue française*" a dit: "Étudiez les traductions qu'on a données des auteurs anciens dans les langues modernes. Grâce à la facilité que presque toutes les autres langues ont de se modeler ou de se mouler sur le latin ou le grec, elles rendent fidèlement jusqu'aux obscurités de leur original, et la traduction finit bien par se retrouver, mais elle a commencé par se perdre avec lui. Au contraire, une traduction française est toujours une explication."

Ce mot d'"explication", me paraît très juste pour définir une des qualités de cette langue qui se veut claire et qui se veut logique. Mais une langue ne se fait pas comprendre seulement, elle se fait aussi entendre, et il est bon de donner en passant une caractéristique du français au point de vue auditif. Le français est une langue dont la musicalité est douce, les voyelles étant pures et simples et les consonnes à peine frappées.

Tel est l'instrument que les auteurs français avaient à leur disposition.

Mais il ne suffit pas de disposer d'une langue pour écrire: il faut encore connaître l'art d'écrire, et cela est un fait reconnu par tous, même par ceux dont les sympathies ne sont pas acquises au génie littéraire français: La littérature française est bien écrite. Il y a à cela deux raisons: Tout d'abord, en France on a le goût du beau, d'où le souci de bien écrire. Mais, pourrait-on objecter, en Hellade par exemple, en Italie, on a aussi le goût du beau. Certes! Aussi nous faut-il chercher ailleurs une raison française à ce goût français du bien écrire et demander à Bossuet de nous donner la clé de ce problème. Bossuet affirme que l'auteur français a une très grande "civilité" à l'égard de ses lecteurs. A tel point que Brunetière, dans l'étude dont je vous citai tout à l'heure un passage, prétendait que le caractère essentiel du génie de la littérature française était avant tout sa sociabilité.

Il est indéniable que tous les Français attachent une importance considérable au bien dire et au bien écrire. Et ce bien dire est, à mon avis, tout d'abord "ordre" et "clarté". Songez à Versail-

les, songez à Voltaire ou encore à Flaubert. Le bien dire est aussi "logique" et "précision". Descartes, Pascal, Stendhal illustreront bien ce que je dis. Enfin, — et voilà une des caractéristiques les plus particulières de la manière dont les auteurs français écrivent et qui est un héritage de cette période très heu-



BOSSUET

reuse qui a précédé le Grand Siècle classique: la préciosité, qui, bien entendue, — c'est-à-dire, lorsqu'elle n'est pas ridicule —, est une qualité rare et délicate: Il y a dans l'art d'écrire des Français beaucoup d'élégance, beaucoup de politesse. Trois ou quatre noms prouveront ce que j'avance ici: Mme de la Fayette, Racine, Renan, et, de nos jours, Giraudoux. En dernier lieu, il y a dans l'art d'écrire que l'on pratique en France, beaucoup de mesure et de discrétion. La Bruyère, Marivaux, Flaubert, le Gide de "*La Porte étroite*", en sont la preuve.

Vous me permettrez ici de céder la parole un instant à Henri Peyre, qui définit bien ce caractère de mesure et de discrétion:

"C'est la traduction, dans la pensée comme dans la forme, d'un idéal qui dépasse infiniment les simples recettes de l'art d'écrire: un idéal de sobriété, de contrainte réservée. Si nous voulions rechercher derrière l'esthétique les préoccupations chères au peuple de France, nous pourrions nous risquer à voir, transfigurées en beauté, ces qualités (d'aucuns diraient: ces affreux défauts) du peuple français: l'économie, la tem-

pérance, la peur de l'excès et la peur du risque. Cette sobriété qui consiste à produire, avec les moyens les plus simples, les effets les plus puissants, est, à partir de Pascal et de La Rochefoucauld, le mérite le plus incomparable de la meilleure prose française. L'Allemagne, l'Italie, l'Espagne prodigueront longtemps encore les excès, la tension inutile, les ornements vains et les sonorités "palabres". L'Angleterre souffrira chez ses prosateurs d'un excès d'art et d'une luxuriance harmonieuse trop étalée. Le XVII^e siècle a appris définitivement à l'écrivain français à dissimuler son art, à fuir les effets de surprise, les redondances, les images fastueuses. En prose comme en vers, il élimine, ordonne, condense, et dissimule derrière les mots une puissance domptée, mais dont les suggestions et les résonances font vibrer plus longuement l'imagination du lecteur."

La Fontaine résume cela dans deux vers:

*Je tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque
chose à penser!*

Dans le livre qu'Albert Thibaudet a écrit sur Flaubert, il raconte une anecdote dont voici, à peu près, la teneur, anecdote qui est très significative: Tourguénief et un Scandinave se trouvaient un jour à Paris en compagnie de Flaubert, de Maxime du Camp et de Zola. Flaubert et Maxime du Camp discutaient à propos d'une phrase que Flaubert avait écrite et qui était parfaitement compréhensible. Mais Flaubert n'en était pas content, et demandait à Du Camp et à Zola ce qu'il fallait faire pour l'écrire autrement; car Du Camp lui assurait que cela ne se dit pas ainsi en français."

Le Russe Tourguénief intervint: "Mais enfin, vous comprend-on ou non? — "Sans doute!" ont répondu les deux écrivains français. — "Alors pourquoi vous torturer l'esprit pour une phrase dont le sens est compréhensible? Pourquoi se demander si "cela est français" quand le lecteur vous comprend."

Et l'écrivain français de lui expliquer qu'il voulait non seulement se faire comprendre, mais atteindre un certain degré de perfection dans la forme, souci qui parut fort étrange au Russe et au Scandinave.

Il convient ici de faire appel à La Bruyère pour expliquer qu'il y a une raison profonde justifiant ce souci de bien écrire.

"Il y a dans l'art, dit La Bruyère dans une maxime qui est fort discutée par beaucoup de modernes et que, pour ma part, je fais mienne entièrement, il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans la na-

ture: celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait, celui qui ne le sent pas et qui aime en deçà ou au-delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût; et l'on dispute des goûts avec fondement."

Aujourd'hui, bien des gens contestent qu'il y ait un goût parfait. C'est là la raison qui fait que de pseudo-artistes, pompeusement recouverts d'étiquettes tonitruantes et ridicules, nous servent, hélas! les plus abracadabrantes élucubrations sous le nom de surréalisme, de



adaïsme, d'impressionnisme, de naturalisme. Ce qui est la négation même de l'art véritable et de toute vraie littérature, la manifestation la plus certaine d'une désolante décadence contre laquelle de bons esprits, heureusement, ont commencé de lutter énergiquement au nom de la raison et du beau outrageusement bafoués depuis une cinquantaine d'années.

Il convient de chercher encore une autre explication à ce goût du bien dire, à cet art de bien écrire que j'ai noté chez les écrivains français. En France on attribue une grande importance à la rédaction française, à la composition et à l'art de dissertar. Et il faut aussi rappeler que la plupart des grands écrivains sont ceux qui sur les bancs de l'école se sont longtemps acharnés sur des versions et des thèmes latins, ainsi que sur des versions grecques. Or le latin et le grec sont évidemment des écoles de bien dire. En voici une preuve: Les auteurs latins, — ceux qui sont bons, — savaient tous le grec. Ce à quoi on pourrait m'objecter: "D'accord! Mais les auteurs grecs, eux, ne savaient pas de langue ancienne; ils ne s'étaient mis de l'école d'aucuns Anciens!" Je répondrai qu'ils savaient tous Homère par

cœur. Resterait à expliquer le cas d'Homère? C'est ici qu'il faut faire appel au "miracle grec". Mais un miracle ne se renouvelle pas à volonté.

Dans la langue des écrivains français, dans leur manière d'écrire, je crois pouvoir noter deux genres de style, deux courants, assez différents, et caractéristiques, l'un et l'autre, d'une certaine manière de comprendre le beau et l'art de bien écrire.

Le premier de ces styles, je l'appelle le "style oratoire". Je pense ici par exemple à Ronsard écrivant "*Les Discours*", à Corneille ou à Bossuet, à Pascal parfois, lorsqu'il écrit ses pages sur les deux infinis. Au XVIII^e siècle, à Rousseau; au XIX^e siècle, — où l'on assiste à la débauche du style oratoire, — à Chateaubriand, à Hugo, au Musset qui écrivit les "*Nuits*", et encore et toujours à Flaubert, mais à Flaubert auteur de "*Salammbô*".

De l'autre côté il y a le courant analyste, celui des auteurs qui font de petites phrases, précises, rapides, analytiques, comme par exemple Mme de la Fayette, La Bruyère, au XVII^e siècle; et, au XVIII^e, s'opposant à Rousseau,



RONSARD

Marivaux et Voltaire; au XIX^e siècle, Benjamin Constant, Fromentin et le même Flaubert, mais celui de "*L'Éducation sentimentale*" et de "*Bouvard et Pécuchet*". Et enfin, exemple le plus parfait du style analyste: Stendhal.

Voici ce que disait Thibaudet à ce propos : "Stendhal est peut-être le seul exemple qui existe dans notre littérature d'une disproportion aussi abrupte, aussi radicale entre les deux versants de la vie littéraire, celui qui est exposé au soleil des vivants et celui qui reçoit le soleil des morts. Géographie précieuse ? Ces pentes et ces expositions sont intelligibles, pleines d'enseignement, propres éminemment à faire saisir le relief et le climat du pays littéraire français, cette coexistence et cette alternance de la phrase synthétique et intuitive d'une part, du mot analytique et critique d'autre part, de Bossuet et de Voltaire :



STENDHAL

tout cela aussi lié au génie français que l'existence en France d'un Nord et d'un Midi."

Et Flaubert dans une lettre écrite en janvier 1852, disait ceci : (Il est vrai que dans le passage que je vais vous citer, il est question non seulement du style, mais également de l'objet de la littérature. Cependant nous pouvons très bien l'appliquer à notre objet actuel.)

"Il y a en moi deux bonshommes distincts, un qui est épris de gueulades, de lyrisme, de grands vols d'aigles, de toutes les sonorités de la phrase et des sommets de l'idée; un autre qui creuse et qui fouille le vrai tant qu'il peut, qui aime à accuser le petit fait aussi puissamment que le grand, qui voudrait vous faire sentir presque matériellement les choses qu'il reproduit."

Et comme nous sommes à la recherche des raisons qui expliquent le goût que l'on a en France pour le bien écrire,

rappelons brièvement cette remarque très judicieuse de Thierry Maulnier dans son *"Introduction à la poésie française"*: Les Français prennent aux Grecs, aux Latins, aux Italiens et aux Espagnols une matière littéraire déjà dégrossie et en font une élaboration au deuxième degré, très savante, comme le sont par exemple, par rapport à Euripide et à Pindare, la *"Phèdre"* de Racine, les *"Odes"* de Ronsard.

Comme je parlais, il y a de nombreuses années, avec un étudiant étranger de ce dont nous venons de parler maintenant, et que je discutais spécialement de littérature française, il me dit son peu d'amour pour cette littérature. Et voici comment, dans une lettre qu'il m'envoya, il résumait son point de vue:

"Les auteurs français sont d'admirables artistes, je veux dire des écrivains dont la langue, le style sont parfaits. En ce qui concerne l'art de la composition, ils dépassent même les Grecs: Racine, Voltaire lui-même composent mieux qu'Euripide et, peut-être, que Sophocle. Sans nul doute, de ce point de vue, ils sont de beaucoup supérieurs à Shakespeare et aux dramaturges allemands et espagnols. Donc, pour tout ce qui a trait à la forme, ils sont incomparables. C'est là leur plus haut titre de gloire. Hélas! C'est le seul auquel ils puissent prétendre. Car ce qu'ils disent, leurs pensées, leurs idées, les émotions qu'ils expriment, tout ce qui constitue le fond de leurs œuvres est d'une grande banalité, voire inexistant."

C'est là, on le voit, une amplification de la trop sommaire formule avec laquelle on a prétendu écraser le classicisme du XVII^eme: "les idées de tout le monde dans le langage de quelques-uns." Mais comme j'aime la littérature française, je l'ai invité chez moi et je lui ai lu quelques pages de Pascal. Et depuis, il a changé quelque peu d'avis.

C'est ce même Pascal qui a dit: "L'homme est visiblement fait pour penser; c'est toute sa dignité et tout son métier; et tout son devoir est de penser comme il faut. Or, l'ordre de la pensée est de commencer par soi, et par son auteur et par sa fin."

Serait-ce à dire, — puisque je mets cette seconde partie de mon exposé, celle où je chercherai à déterminer quelles sont les qualités de fond de la littérature française, sous l'invocation de la phrase de Pascal —, que, comme la littérature grecque, la littérature française serait philosophique et s'inscrirait sous le signe du "connais-toi toi-même"?

Au sens où l'entendait Socrate, le Γνωθι σεαυτόν comporte une signification hautement philosophique: se connaître soi-même, du point de vue psychologique, certes, mais surtout par rapport

à la position que l'on occupe en face de Dieu, de sa destinée, de l'univers, par rapport à sa fin dernière, en un mot déterminer son être métaphysiquement, voilà tout ce que comporte le commandement inscrit au fronton du temple de Delphes.

S'il en est ainsi, il est certain que Pascal, certaines pages de Voltaire, parfois Hugo, Vigny, le Flaubert de "*La Tentation*" et de "*Bouvard*" mis à part, nous serons obligés de répondre: non, à la question que j'ai posée. La littérature française, en effet, n'est pas philosophique. Dans l'étude déjà citée de Brunetière, ce critique lui fait même gloire de ne l'être point. Quel est donc son caractère véritable?

Pour répondre à cette question, paraphrasant la phrase de Pascal, je dirai que "l'ordre de la pensée des écrivains français est de commencer, de continuer et de finir par soi," c'est-à-dire un ordre tout psychologique. Ce qui revient à dire qu'en grec on définirait la littérature française ainsi: Γνωθι τὸν ἄνθρωπον. Non point: "Connais-toi toi-même," mais: "Connais l'homme tel qu'il est dans le monde."

Edmond Jaloux définissait la littérature française de la façon suivante: "Un miroir tendu à l'homme pour qu'il apprenne à s'y connaître lui et les autres hommes." Sylvia, cette délicieuse héroïne du "*Jeu de l'amour et du hasard*", lorsqu'elle s'aperçoit enfin que l'homme qu'elle aimait, bien qu'elle s'en défendit, n'était pas Bourguignon, mais bien Dorante, celui auquel elle était destinée, s'écrie: "Ah! je vois clair dans mon cœur." Tous les personnages de la littérature française cherchent, plus ou moins heureusement, à "voir clair dans leurs cœurs." C'est-à-dire qu'à leur propos, l'auteur fait de la psychologie.

C'est ainsi que Montaigne, s'adressant à son lecteur, lui dit: "C'est ici un livre de bonne foy, lecteur... Je l'ay voué à la commodité particulière de mes parents et amis: à ce que m'ayant perdu... ils y puissent retrouver aucuns traits de mes conditions et humeurs et que par ce moyen ils nourrissent, plus entière et plus vive, la connaissance qu'ils ont eue de moi... Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans contention et artifice: car c'est moy que je peins. Mes défauts s'y liront au vif et ma forme naïve... Ainsi, lecteur, je suis moy-mesmes la matière de mon livre."

La Rochefoucauld, dans un portrait qu'il faisait de lui-même, disait: "Je me suis assez étudié pour me bien connaître, et je ne manquerai ni d'assurance pour dire librement ce que je puis avoir de bonnes qualités, ni de sincérité pour avouer franchement ce que j'ai de défauts."

Quant au Cardinal de Retz, il proclamait: "Je trouve une satisfaction sensible à vous rendre compte de tous les replis de mon âme."

Et Rousseau, dans la deuxième phrase de ses "*Confessions*", dit: "Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature."

J'avais donc raison de dire que la littérature française est avant tout et surtout psychologique.

Pascal, l'auteur du "*Discours sur les passions de l'amour*", a dit: "Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas". Oui, certes; mais l'on pourrait ajouter: "la raison a des raisons que le cœur ne connaît pas, ou connaît mal". Il y a donc un dialogue entre le cœur



MONTAIGNE

et la raison. Et c'est à ce dialogue intérieur que les écrivains français, profonds et subtils psychologues, nous font assister.

Parmi les personnages de la littérature française en qui l'on voit dialoguer, avec des alternatives diverses de succès et d'insuccès, de victoires ou de défaites, le cœur et la raison, je vous rappellerai Emilie, cette héroïne de "*Cinna*", qui est entraînée tour à tour par ce que lui dicte sa raison et par ce que son cœur lui commande:

"Impatients desirs d'une illustre vengeance..."

Enfants impétueux de mon ressentiment...

Je m'abandonne toute à vos ardents transports."

(Acte I, sc.1)

Notons, en passant, qu'il ne s'agit pas ici de la froide raison cartésienne, mais d'une raison chaleureuse, véhémentement même, qui oppose aux désirs du cœur des impératifs passionnés.

A d'autres moments, c'est son cœur qui parle plus haut; voici ce qu'elle dit elle-même:

"Mon esprit en désordre à soi-même s'oppose,

Je veux et ne veux pas, je m'emporte et je n'ose;

Et mon devoir confus, languissant, étonné,

Cède aux rébellions de mon cœur mutin." (Acte I, sc. 2).

Puisque nous sommes à Corneille, rappelons Horace, personnage en qui le dialogue du cœur et de la raison s'est assez vite terminé par la victoire absolue, totale, de la raison. Rappelons sa sœur, Camille, chez qui au contraire le cœur n'acquiesce pas à ce que veut lui dicter la raison. Souvenons-nous aussi de Curiaque qui, lui, écoute aussi bien la voix de sa raison que celle de son cœur et qui en souffre, car il n'arrive pas à se décider. Dans l'action, il sera moins énergique qu'Horace, lequel a su faire taire l'appel de son cœur.

Beaucoup d'autres personnages connaissent aussi ce dialogue entre le cœur et la raison; j'en nommerai trois: Mme de Clèves, et deux personnages balzaciens: Béatrix de Rochegude et Mme de Mortsauf.

Ces trois personnages écoutent davantage la voix de la raison et finissent par faire taire celle du cœur. C'est ainsi que les deux premières, Mme de Clèves et Béatrix de Rochegude, sacrifient l'amour, l'une à la gloire et au devoir, l'autre aux lois du monde, aux convenances. En effet, souvent chez les auteurs français, la raison, ennemie du cœur, lui oppose des obstacles sociaux, des obligations sociales. Les lois de la société, voilà ce qui est raisonnable et qui contrecarre la passion dans la plupart des personnages de la littérature française. Quant à Mme de Mortsauf, elle sacrifie l'amour à d'autres raisons. Ce sont celles du devoir et de la religion.

Voici comment Balzac raconte ce moment douloureux entre tous où la raison l'emporte sur le cœur: "Les ténèbres permirent à Mme de Rochegude de regarder Guérande, dont les tours, blanchies par le jour, brillaient au milieu du crépuscule, et de se livrer à sa profonde tristesse (Guérande est une petite ville de basse Bretagne, où vit Calyste, le jeu-

ne homme qu'aime Béatrix) : elle laissait là l'une des plus belles fleurs de la vie, un amour comme le rêvent les plus pures jeunes filles. Le respect humain brisait le seul amour véritable que cette femme pouvait et devait concevoir dans



Honoré de Balzac

toute sa vie. La femme du monde obéissait aux lois du monde, elle immolait l'amour aux convenances, comme certaines femmes l'immolent à la religion ou au devoir. Souvent l'orgueil s'élève jusqu'à la vertu. Vue ainsi, cette horrible histoire est celle de bien des femmes."

Citons encore quelques personnages illustres, comme Titus, qui est tiraillé entre ce que lui conseille son cœur et ce que lui dicte sa raison, et Mme de Warens, dont Rousseau, avec qui elle entretenait des relations plus ou moins équivoques, essayant d'expliquer, ou d'excuser les erreurs, les fautes qu'avait faites celle qu'il appelle "sa maman", dira :

"Je le répète, toutes ses fautes lui vinrent de ses erreurs, jamais de ses passions. Elle était bien née, son cœur était pur, elle aimait les choses honnêtes, ses penchants étaient droits et vertueux, son goût était délicat; elle était faite pour une élégance de mœurs qu'elle a toujours aimée et qu'elle n'a jamais suivie, parce qu'au lieu d'écouter son cœur, qui la menait bien, elle écouta sa raison, qui la menait mal. Quand des principes faux l'ont égarée, ses vrais sentiments les ont toujours démentis; mais malheureusement elle se piquait de philosophie et la morale qu'elle s'était faite gâta celle que son cœur lui dictait." Remarquons que nous sommes ici en plein XVIIIe siècle, où l'on prétend (et c'est une erreur) que le cœur parle plus intelligemment que la raison.

Alceste est aussi un de ces personnages qui, semblerait-il, devraient écouter la voix de sa raison uniquement et qui cependant cèdent à l'appel des passions.

Mais il est un autre groupe de personnages: ceux en qui la raison prend conscience de la victoire du cœur. Ce sont: Phèdre, Adolphe (de Benjamin Constant), Julien Sorel, — non pas celui qui part pour Paris et conquiert Mathilde de la Môle, mais celui qui revient à Verrières afin d'assassiner Mme de Rênal. C'est enfin Dominique de Bray qui lui aussi reconnaît, dans une confession pleine de mélancolie et de charme, combien longtemps son cœur a dominé sa raison. Tous ces personnages, comme Phèdre, pourraient s'écrier avec une conscience assez lucide, mais inutile:

"Que fais-je? où ma raison se va-t-elle égarer?"

Mais lorsqu'on fait de la psychologie, il ne s'agit pas toujours d'illustrer ce dualisme entre le cœur et la raison. On peut également se borner à étudier le cœur et montrer ce qui se passe dans ce siège des passions de l'amour et de l'ambition. C'est ce que font nombre d'auteurs français comme La Rochefoucauld qui déclare avec amertume: "L'esprit est toujours la dupe du cœur".

Pensez à tous les personnages de Racine, à Hermione en particulier, laquelle s'écrie:

"Ah! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais?"

Vous voyez qu'ici la question n'est plus: faut-il aimer ou ne pas aimer? Hermione se borne à chercher à savoir si elle hait ou si elle aime. Comme faisait la jeune Sylvia du "*Jeu de l'Amour et du Hasard*", elle ne veut que savoir ce qui se passe dans son cœur.

Pensons également à tous ces hommes et à toutes ces femmes que décrit La Bruyère dans son chapitre: "*Du cœur*", dans son petit roman "*Emire*", dans le chapitre consacré aux femmes. Rappelons aussi ces deux études du même La Bruyère, si fines, si délicates, sur les rapports qu'il peut y avoir entre l'amour et l'amitié. Pensons à Rousseau lui-même et à ses propres personnages: St-Preux, Julie d'Etanges, le héros des "*Réveries d'un promeneur solitaire*". Tous ne font qu'étudier leur cœur. Ils veulent savoir ce qu'ils ressentent. Il semble que chez eux l'intelligence n'est plus qu'au service du cœur.

Enfin, avançant dans l'histoire de la littérature française et arrivant plus près d'aujourd'hui, nous rencontrerons Frédéric Moreau, dont l'histoire est contée par Flaubert sous le titre significatif de "*L'Education sentimentale*".

Les auteurs français ont étudié également l'ambition. Il suffit de citer ces

trois personnages que sont Mithridate, Julien Sorel et Tartuffe. Mais Julien Sorel, tout intelligent, lucide et calculateur qu'il fût, a été la dupe de son cœur.

Est-il des personnages ou des œuvres en qui la raison est étudiée pour elle-même, indépendante et totalement maîtresse du cœur?

On pourrait évidemment songer au "*Discours de la Méthode pour bien conduire son esprit*". Mais il ne s'agit pas là à proprement parler d'une œuvre littéraire. Les personnages, en qui est étudié ce qui se passe dans la raison, sont moins nombreux que ceux qui sont montrés agissant sous l'empire de leurs passions. Cependant il en est un dont le nom est significatif: c'est Panurge, qui est plus raisonnable que passionné et à qui Rabelais fait exprimer des idées; idées qui sont incarnées de manière très vivante, de telle sorte que ce héros rabelaisien représente le type d'homme que sa raison, et non son cœur, fait agir. A côté de Panurge, il faut citer ces deux personnages voltairiens qui, dans "*Candide*", sont animés de pensées bien plus que de sentiments: Martin d'une part, et Pangloss d'autre part.

Enfin, je ne rappellerai que pour mémoire les autres études psychologiques, par exemple l'étude de la mémoire, dans le roman de Proust, l'étude de la sensualité: pensez aux descriptions que Balzac fait du baron Hulot dans "*La Cousine Bette*", et rappelez-vous aussi, — ce qui enchante les psychanalystes modernes —, la descente dans le subconscient qu'ont prétendu faire un Baudelaire et un Rimbaud.

Mais l'homme n'est pas un être qui vit seul, comme le font les héros de la tragédie, et spécialement de la tragédie racinienne. Il est appelé à vivre en commun, et si l'on veut connaître bien l'homme, qui est l'objet de la littérature française, il faut étudier aussi les mœurs sociales. Autrement dit, il faut ajouter à la psychologie un nouveau chapitre, celui de la sociologie.

Balzac déclare dans sa préface: "La société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie?... Il a donc existé, il existera de tout temps des espèces sociales comme il y a des espèces zoologiques."

Ce sont ces "espèces" sociales qu'il étudie dans l'ensemble de ses romans portant le titre de "*La Comédie humaine*", dont on se rappelle les titres des scènes: "*Scènes de la vie de province*", "*Scènes de la vie parisienne*", "*Scènes de la vie politique*", "*Scènes de la vie de campagne*". Ce sont aussi ces espèces sociales, et les rapports qu'elles ont entre

elles, qu'étudie un La Bruyère dans les chapitres qui ont pour titre: "Des grands", "De la ville", "De la cour", "De la société et de la conversation".

Il est remarquable de voir, dans une anthologie de la littérature française, que siècle après siècle est citée une page d'un bon auteur qui étudie l'art de la conversation. C'est un fait avéré que les Français l'ont amené à un degré très élevé et que pour pouvoir vivre en société d'une façon véritablement civilisée, il faut connaître cet art de la conversation qui n'est pas un art facile et surtout qui n'est pas à la portée de tout le monde. Dans ce souci qu'ont apporté à déterminer les règles de cet art un La Rochefoucauld, un La Bruyère et tant d'autres, souci qui est un héritage heureux de la préciosité, je trouve un des caractères déterminants de la littérature française, le caractère social.

Dans cette littérature que nous étudions à grands traits aujourd'hui, il y a



GUSTAVE FLAUBERT

de vastes peintures de la vie sociale. C'est ainsi qu'un Molière, dans "Georges Dandin", étudie les rapports qu'il y a entre les espèces zoologiques de classes différentes, entre le simple bourgeois et le noble. Ce problème, est étudié également dans "Le Bourgeois gentilhomme"; et dans "Les Femmes savantes", Molière met en scène une espèce sociale particulière de la faune humaine. C'est ce que fait également Le Sage, dont le "Turcaret" et le "Gil Blas" sont des œuvres qui, au point de vue psychologique, ont peu d'intérêt. Turcaret est un caractère très faible. Gil Blas n'a aucune espèce de caractère. Mais ce qui est extrêmement intéressant dans ces deux œuvres, c'est l'étude de tous les milieux dans lesquels les héros sont appelés à

vivre. Enfin, pensez à Stendhal qui étudie la province et Paris dans "Le Rouge et le Noir", et à Flaubert qui étudie avec minutie la province dans "Madame Bovary", et Paris, dans "L'Éducation sentimentale". St. Preux lui-même, le héros chargé de défendre les thèses philosophiques de l'auteur, St. Preux écrit des lettres à Julie, lorsqu'il est à Paris, pour lui décrire longuement la manière dont les Français vivent socialement les uns avec les autres. Et rappelez-vous un chapitre significatif d'un roman "philosophique": lorsque Candide arrive à Paris, il n'est plus question, de philosophie et d'histoire, mais bien de la vie sociale et littéraire telle qu'elle se déroule à Paris.

Qui donc a lu beaucoup d'auteurs français est averti de ce qu'il est et de ce que sont les autres. Il sait comment les hommes vivent et conversent entre eux. Il ne reste plus au lecteur qu'à entendre une leçon de vie sociale, à recevoir des conseils pour sa conduite dans la société. Et ce sont ces conseils justement que Mme de Chartres donne à sa fille, la Princesse de Clèves, peu avant qu'elle se marie. Ce sont ces conseils que donne Philinte à Alceste. Ce sont enfin ces mêmes conseils que donnent Mme de Mortsau à son soupirant éconduit, et Camille Maupin à Callyste. C'est du même souci d'éducation sociale, souci d'apprendre les règles du savoir-vivre à une personne aimée, qu'est animée Mme de Rénéal lorsqu'elle éduque et dégrossit Julien Sorel.

Il y a aussi de mauvais conseils, et je n'en rappelle qu'un exemple: ce sont ceux que donne l'abbé Gaudet d'Arras à Edmond et Ursule, les deux personnages du "Paysan et de la paysanne pervers" de Restif de la Bretonne.

Le Bruyère dit ceci: "Le philosophe, (il faut entendre l'écrivain, l'homme de lettres), le philosophe consume sa vie à observer les hommes et il use ses esprits à en démêler les vices et le ridicule. S'il donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité d'auteur que pour mettre une vérité qu'il a trouvée dans tout le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein. Quelques lecteurs croient néanmoins le payer avec usure, s'ils disent magistralement qu'ils ont lu son livre, et qu'il y a de l'esprit: mais il leur renvoie tous leurs éloges, qu'il n'a pas cherché par son travail et ses veilles. Il porte plus haut ses projets, et agit pour une fin plus relevée: il demande des hommes un plus grand et plus rare succès que les louanges et même que les récompenses, qui est de les rendre meilleurs."

Rendre les hommes meilleurs, oui; mais comment la littérature française le fait-elle? Cette connaissance de

l'homme, à quoi vise-t-elle ? Elle peut, à mon avis, se résumer ainsi : ne jamais se tromper sur soi-même, ni sur autrui. Et il est évident, étant donné que les hommes sont ce qu'ils sont, que cette volonté de ne pas se tromper, que cette connaissance qu'ils ont de leurs semblables, conduit les auteurs français, impitoyables observateurs de l'homme, au pessimisme.

Par "pessimisme", je n'entends pas une attitude qui, comme le mot pourrait le faire penser, consisterait dans la constatation que tout est perdu et qu'il n'y a plus rien à faire, et que par conséquent il vaut mieux renoncer à toute action. Non ! Par pessimisme j'entends plutôt une dure et impitoyable clairvoyance.

Voici quelques exemples de cette dureté, de cette impitoyable clairvoyance : Pascal assoit sa démonstration du christianisme, religion d'amour, religion d'espoir, sur une vue grandiose, certes, mais sombre de l'homme. Chez Corneille nous voyons des héros obéir aux commandements de leur raison. Esclaves de leur devoir, ils assassinent leur sœur, font assassiner leur père adoptif. Chez Racine, d'un bout à l'autre, on est en présence d'une sombre vision de l'homme totalement esclave de ses passions. Et Alceste de s'écrier :

"Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,

"Je vais sortir d'un gouffre ou triomphent les vices,

"Et chercher sur la terre un endroit écarté

"Où d'être homme d'honneur on ait la liberté."

Reconnaître que les choses vont mal, mais chercher cependant sur la terre un endroit écarté où d'être homme d'honneur on ait la liberté : voilà ce que j'appelle du pessimisme constructif ; car cette impitoyable clairvoyance, loin d'amener à une attitude négative, invite au contraire à l'action.

De cette lucidité cruelle on pourrait multiplier les exemples. Il suffit ici de rappeler quelques noms bien connus qui seront autant de preuves à l'appui de ma thèse. La Rochefoucauld, qui, certes, n'est pas joyeux, La Bruyère plutôt sombre. Pensez également à Candide qui, parti à la chasse de la vérification de l'idée que voici : "tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles", assiste à une série de catastrophes toutes plus épouvantables les unes que les autres, et conclut : "Il faut cultiver notre jardin. . ."

Pensez à Balzac et à sa sinistre "Comédie humaine", à Henri de Régnier qui proclame que "vivre avilit", à La Bruyère qui fait cette remarque infiniment triste, mais combien sage : "Il faut rire

avant que d'être heureux, de peur de mourir avant d'avoir ri". Et Beaumarchais d'ajouter : "Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer".

C'est ce point de vue qui a conduit un poète, Baudelaire, à s'écrier :

"La sottise, l'erreur, le péché, la lésine,
Occupent nos esprits et travaillent
nos corps,
Et nous alimentons nos aimables
remords,
Comme les mendians nourrissent leur
vermine.

Nos péchés sont têtus, nos repentirs
sont lâches,
Nous nous faisons payer grassement
nos aveux,
Et nous rentrons gaîment dans le che-
min bourbeux
Croyant par de vils pleurs laver toutes
nos taches.

Sur l'oreiller du mal c'est Satan Tris-
mégiste
Qui berce longuement notre esprit
enchanté,
Et le riche métal de notre volonté
Est tout vaporisé par ce savant chi-
miste.

C'est le diable qui tient les fils qui
nous remuent,
Aux objets répugnants nous trouvons
des appas ;
Chaque jour, vers l'Enfer nous des-
cendons d'un pas,
Sans horreur, à travers des ténèbres
qui puent.

Ainsi qu'un débauché pauvre qui baise
et mange
Le sein martyrisé d'une antique catin,
Nous volons au passage un plaisir
clandestin,
Que nous pressons bien fort comme
une vieille orange.

Serré, fourmillant comme un million
d'Helminthes,
Dans nos cerveaux ribote un peuple
de Démons.
Et quand nous respirons, la Mort
dans nos poumons,
Descend, fleur invisible, avec de sour-
des plaintes."

Je ne voudrais pas que ce texte, qui représente l'excès de cette tendance que je viens de marquer, soit comme une affirmation de ce que je pense, moi, ni même de ce que je vois avant tout dans la littérature française. Non, au contraire. Ce que j'ai appelé "pessimisme", et qu'on nommerait plus justement une "dure et impitoyable clairvoyance", va beaucoup plus loin et bien au-delà d'un

romantisme désolé ou revendicateur. Il atteint à une certaine sérénité qui est conquête et victoire. C'est par l'analyse des défauts de l'homme, que la littérature française prétend le rendre meilleur.

Voici quelques exemples de cette sérénité à laquelle la littérature française finit par atteindre: la pureté de Mme de Clèves; le dernier chapitre de "*Candide*" (pas très élevé comme morale, mais c'est du Voltaire; et cela représente bien une certaine tendance); l'épisode charmant du bouquet dans "*Le Lys dans la Vallée*"; la dernière rencontre de Frédéric Moreau et de Mme Arnoux, dans "*L'éducation sentimentale*"; les confidences de Dominique qui a réussi à établir, après tant de souffrances, un équilibre, une mesure et une certaine résignation dans sa vie; la page de Proust sur les aubépines en fleur; et enfin le contraste que présentent le premier et le troisième actes de "*L'annonce faite à Marie*" de Claudel.

Au printemps, Violaine et Jacques sont dans le verger en fleurs de Mon-sanviège. A ce moment, il semble que tous les espoirs leur sont permis; au contraire la destinée, le malheur s'abatent sur eux d'une façon effroyable. Lorsque dans ce même verger, bien des années après, l'automne est venu, les feuilles tombées, dans la désolation de la mort prochaine de Violaine, il semble que quelque chose d'extrêmement sombre va s'abattre sur les personnages. Or, c'est à ce moment-là qu'est donnée, par Violaine, la clé de la leçon de vie. Comme Jacques apprend que Violaine l'aimait et qu'elle va mourir, il s'écrie: "Le bonheur est fini pour moi". A quoi Violaine répond: "Il est fini, qu'est-ce que ça fait? on ne t'a point promis le bonheur. Travaille, c'est tout ce qu'on te demande."

Dans cette anatomie à laquelle nous nous sommes livrés jusqu'à présent, dans cette analyse spectrale, nous n'avons vu, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que l'ossature de la littérature française. Je voudrais, pour terminer, (si vous voulez bien m'accorder quelques instants encore), rechercher quelques veines et artères principales, quelques lignes dominantes de musculature pour donner un corps de chair et de sang à cet être vivant que constitue l'œuvre des écrivains de France.

Je pense que l'on peut déterminer dans toute la littérature française cinq grands courants, cinq grands filons.

Le premier de ces filons, c'est celui que j'appellerai le filon brillant, élégant, poli, civilisé. Lorsque vous demandez à un Français ce qu'il pense d'un homme particulièrement intelligent, il vous dira tout de suite: "Cet homme est brillant". Il ne veut pas dire par là seulement qu'il

a une intelligence brillante et qu'il raisonne solidement, mais également qu'il sait s'exprimer, qu'il a poussé à certain degré l'art d'exposer ses idées élégamment, avec politesse, sans pour cela que l'effort se sente.

Voici quels sont les auteurs qui pourraient se rattacher à ce filon: C'est Ronsard, à qui j'appliquerais volontiers le mot que Montaigne disait de l'auteur latin, Térence: "La mignardise et les grâces du langage français". C'est Racine surtout qui, lui, est la suprême élégance, élégance qui réside avant tout dans la force contenue, dans une expression mesurée. Racine représente à mon avis dans ce filon, qui me semble le plus caractéristique, l'art le plus français à son plus haut degré de perfection. C'est enfin Mme de la Fayette. La beauté parfaite de son œuvre me fait penser à celle d'un arc tendu par un jeune éphèbe dont les muscles accomplissent cet effort avec aisance et sans qu'il paraisse



MARIVAUX

lui en coûter la moindre dépense de forces. Taine, qui n'est pas un poète, disait au sujet de Mme de La Fayette: "Ses personnages semblent glisser au milieu d'un air limpide et lumineux". Ce jugement de Taine évoque également l'atmosphère élégante du "*Promenoir de deux amants*" de ce poète délicat qu'est Tristan l'Hermite.

Marivaux ferait également partie de ce groupe, Marivaux qui se livre à une subtile analyse du cœur dans un style tout de grâce enjouée, d'esprit et d'émotion contenue: "Allons, j'avais grand besoin que ce fût là Dorante!"

Pour ce qui est de Chénier, qu'il me suffise de rappeler ces vers:

"Fleurs, bocage sonore et mobiles
roseaux

Où murmure Zéphyre au murmure des eaux,

Parlez, le beau Mnazile est-il sous vos ombrages?"

Musset fait également partie de ce groupe, mais non le Musset poète, l'auteur très ennuyeux des "Nuits", mais cet auteur distingué, très aristocrate, qui a écrit les "Comédies et Proverbes"; et Flaubert aussi, dont la prose est sans doute la plus travaillée et la plus pure qui ait jamais été écrite. Parmi les modernes, je verrais, se rattachant à ce filon, un Valéry, un Gide, singulièrement celui de "La Porte étroite", ou un Giraudoux.

Le second filon est celui que j'appelle le filon juridique, — solide, rhétorique, un peu compassé, romain, alors que le premier serait athénien. Ce sont les Français qui ont inventé l'expression: "un contrat en bonne et due forme." Les Français aiment à construire des cadres logiques dans lesquels la réalité doit s'insérer. Cela s'exprime dans leur goût de la rhétorique, leur amour de la dissertation littéraire.

Au XVI^e siècle, Calvin est le premier des auteurs figurant dans le courant juridique. Au XVII^e siècle, se présentent à notre pensée les noms de Corneille, de Bossuet et du grand Arnauld. Au XVIII^e siècle, ce courant est représenté par un Bayle et un Montesquieu, non pas celui des "Lettres persanes", qui devrait plutôt être classé dans le premier filon et également dans le quatrième, mais le Montesquieu de "L'Esprit des Lois." Au XIX^e siècle, il y a Vigny, qui écrit "Servitude et grandeur militaire", avec ce grand sérieux que vous savez, il y a Michelet, il y a Guizot, le Bossuet protestant.

En France, disent les Anglais, tout est pris à la blague. C'est un fait que dans ce pays l'on se vante que tout finit par des chansons. On n'y prend pas toujours les choses très au sérieux. On y préfère avoir un petit sourire ironique, et je crois bien qu'un impératif catégorique tout à fait gratuit a peu de chances d'avoir du succès et de s'imposer en France. Et cela, parce qu'une vaste culture souvent peut conduire à un certain scepticisme. Ces remarques nous amènent à déterminer un troisième filon, celui que j'appellerai le filon sceptique, ironique et cultivé.

Tous les auteurs français participent plus ou moins à cette veine du génie littéraire de la France, et cela en vertu de ce que nous relevions au début, à savoir que la littérature française prend souvent pour objet une matière déjà traitée par d'autres littératures.

Quels sont les types les plus représentatifs de ce filon particulier? Ce sont, au XVI^e siècle: Montaigne; au XVII^e

j'avoue ne voir aucun auteur se rattachant à ce courant; car ce siècle est croyant, solide, éloquent, ou brillant, et ne s'adonne guère à l'ironie et au scepticisme. Au XVIII^e siècle on voit réapparaître des écrivains qui se rattachent à ce groupe. C'est un Voltaire, c'est un Chamfort; et c'est, plus près de nous, un Anatole France qui est le représentant le plus typique de ce filon.

Mais cette culture dont nous parlons, se double, chez nombre d'écrivains, d'un esprit d'analyse très poussé, très aigu, et d'un souci d'étude morale et sociale. Ces auteurs sont ceux que je grouperais dans un quatrième filon, le plus caractéristique peut-être, le filon analyste, moraliste et social à la fois. Il est très naturel que dans une littérature que nous avons dit être avant tout psychologique et sociologique, tous les écrivains se rattachent, dans une certaine mesure, à cette veine.

Ce sont La Rochefoucauld, la Bruyère, Vauvenargues, et au XIX^e un Benjamin Constant, (ce Vaudois qui a traversé le Jura), Stendhal, Fromentin, et de nos jours, Alain et Julien Benda.

Enfin, cinquième et dernier filon, celui qu'il ne faut pas oublier lorsqu'on parle de la France: le filon gaulois, truculent, plein de santé et de gaieté, une gaieté qui contient également un arrière-fond de tristesse, d'amertume, mais d'une tristesse qui est tonique. Pensez aux Fabliaux, à ce grand écrivain qu'est Rabelais, et plus près de nous, à un Léon Bloy et à Céline. Rappelons qu'il existe une forme vulgaire de cette veine, qui est une déviation de la gauloiserie vers la laideur, vers la bassesse. C'est le naturalisme de Zola et du Huysmans d'"A vau l'eau".

Tous ces écrivains, à quelque filon qu'ils appartiennent, ont cependant en commun un trait caractéristique, celui que nous avons déterminé tout au long de notre causerie: le souci de peindre l'homme.

Or cet homme, c'est vous, c'est chacun de nous, c'est moi-même. Et c'est pourquoi, je pense que si l'on veut résumer le caractère le plus saillant de la littérature française et dire pourquoi elle est si attachante, on ne saurait mieux faire que de lui appliquer cette phrase de Pascal:

"Quand un discours naturel peint une passion ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, laquelle on ne savait pas qu'elle y fût, en sorte qu'on est porté à aimer celui qui nous le fait sentir; car il ne nous a pas fait montre de son bien, mais du nôtre; et ainsi ce bienfait nous le rend aimable, outre que cette communauté d'intelligence que nous avons avec lui incline nécessairement le cœur à l'aimer."

En France, cet Avril

Causerie de

Mme Magdelaine Bloch-Maillard

Licenciée ès-Lettres, diplômée de Philosophie, Professeur au Lycée Franco-Egyptien
à Héliopolis

Faite au Caire, aux "Amitiés Françaises", le 3 Mai 1945

Dans la causerie qui va suivre, donnée aux "Amitiés Françaises", Mme Bloch-Maillard a adopté la manière des conteurs d'autrefois: leurs auditeurs ne lisaient pas, et pour cause; — ceux de Mme Bloch-Maillard ne peuvent pas lire non plus, les journaux et les livres de France n'arrivant pas encore. Nos lecteurs apprécieront l'énorme effort de documentation que nécessite un pareil travail, destiné à leur montrer comment la France cicatrise ses plaies, et reprend sa place dans le monde.

Mesdames,
Messieurs

Lorsque, le mois dernier, j'avais lu les journaux et les revues du mois de Mars qui nous parvenaient de France, j'avais été frappée par la place primordiale que tenaient les questions de ravitaillement dans la presse: grands tableaux récapitulatifs des maigres rations du mois, suggestions et conseils pour un meilleur approvisionnement, plaintes et mécontentements, articles et études pour expliquer pourquoi on manquait de tel ou tel produit, statistiques décourageantes mettant sous les yeux la pauvreté de la vie économique. On manquait de tout, on ne parlait que de cela, les autres questions de reconstruction ou de politique semblaient passer au second plan. A côté de ces soucis matériels, et comme par réaction, les journaux reflétaient un bouillonnement intense de vie intellectuelle dans tous les domaines; théâtre, cinéma, expositions, livres nouveaux, conférences, concerts, la saison de Paris avait battu son plein comme aux plus beaux jours d'avant guerre.

Les préoccupations des journaux du mois d'Avril paraissent tout autres: le problème de la reconstruction a pris le



Mme. MAGDELAINE BLOCH-MAILLARD

pas sur les autres. Avec le printemps, la France semble renaître; les villes relèvent leurs murs détruits, les ports reprennent leur trafic, les usines retrouvent leur activité, les chemins de fer circulent sur des voies nouvelles. Il y a bien à faire, il faut surmonter des difficultés sans nombre, tout est loin d'être remis en état, mais l'avenir semble un peu moins noir qu'au trimestre dernier. D'autre part, la vie politique reprend son rôle de premier plan à travers les élections. La saison théâtrale touche à sa fin, il n'y a pas

de créations sensationnelles au mois d'avril, mais les pièces à succès de cet hiver continuent leur brillante carrière.

Parmi la variété des questions de politique intérieure qui se sont posées au mois d'avril, j'en détacherai trois qui me paraissent avoir de l'importance: Les élections municipales et cantonales qui défrayent la presse depuis le début du mois, les nationalisations qui font verser beaucoup d'encre, et la politique coloniale de la France qui montre que notre pays n'oublie pas les résolutions qui ont été prises à la conférence de Brazzaville l'an dernier.



Les Françaises aux urnes

La campagne électorale s'est ouverte officiellement le 15 Avril. Pour la première fois depuis de longues années, la démocratie renaît de ses cendres, et les Français ont dû exprimer leur opinion le 29 Avril. Cette consultation des citoyens devait soulever bien des problèmes. Certains la trouvaient prématurée, les prisonniers rentraient et la confusion politique était extrême; d'autres au contraire pensaient qu'on avait déjà trop différé. Sous le titre : "Citoyens aux urnes", la "Bataille" du 12 Avril étudie quelques aspects de la question. Le général de Gaulle n'a pas caché son désir de voir les citoyens à même de se prononcer sur le plan municipal et cantonal. La thèse du chef du gouvernement est d'ailleurs très forte. Plus on dit que la confusion règne dans le pays et plus il importe d'y porter remède d'urgence. Le seul moyen de sortir de cet état anarchique, c'est de voter. Le scrutin établira la légalité républicaine, faute de quoi l'arbitraire est roi. De ce scrutin le gouvernement souhaite que la politique soit le plus possible bannie. Les consignes données aux préfets sont des consignes de neutralité absolue, n'intervenir que pour assurer la loyauté, la liberté des opérations électorales. Il y a malheureusement loin de la coupe aux lèvres. Les forces qui se préparent à s'affronter après des années d'inhibition électorale sont des forces politiques. Victoire, échec, même sur le plan muni-

cipal et cantonal, comporteront des conséquences politiques. Ils donneront des indications précieuses pour le regroupement et le rajeunissement des partis, pour un élargissement éventuel de l'Assemblée Consultative, peut-être même pour une refonte du Gouvernement. Nos alliés eux-mêmes attachent un sens aux résultats de cette consultation.

Le "Monde" du 25 Avril nous apprend que les femmes appelées, pour la première fois, aux urnes, se montrent parfois timides dans les campagnes: elles se sont fait inscrire, mais n'interviennent pas dans la lutte active, soit que les hommes les invitent à demeurer à l'écart, soit qu'elles soient retenues par une fausse honte, la crainte de se tromper ou celle d'attirer les périls sur leur foyer. Elles ajoutent une inconnue au mystère qui entoure encore les décisions que prendra le monde paysan, résolu du moins à manifester sa méfiance à l'égard de tout excès. Dans les villes, particulièrement à Paris, les femmes donnent l'exemple du sérieux, s'arrêtent chaque jour devant les panneaux pour consulter les affiches réduites au minimum en raison de la crise de papier, suivent les réunions du soir dans les préaux des écoles, s'informent sur le passé, les opinions, les attaches des candidats, et savent exactement quelle France elles veulent contribuer à faire. C'est aussi dans les villes et non dans

les campagnes que des femmes font acte de candidature: institutrices ou agrégées de l'Université, avocates, médecins ou employées, elles invoquent leur expérience des oeuvres sociales; elles entendent, si elles sont élues, se consacrer surtout, comme les déléguées à l'Assemblée Nationale, à servir l'enfance, les déshérités, l'avenir de la race. Elles aussi, à l'exemple de leurs concurrents masculins, invoquent leurs titres de "Résistance"

Les électeurs se plaignent que la situation soit confuse à cause des modes de scrutin différents: en province et dans la banlieue parisienne, le scrutin uninominal à deux tours, à Paris le complexe système du scrutin de liste à un tour avec représentation proportionnelle et panachage. Les Parisiens d'abord ont paru déroutés. Ils ont ensuite compris que le mode de vote maintenu dans les départements incitera l'électeur à tenir compte, dans une large mesure, de considérations locales ou personnelles, tandis que Paris pourra donner à la consultation une valeur politique nette: le système de la proportionnelle incite à voter pour des idées plutôt que pour des hommes en lutte les uns contre les autres, et cependant elle permet aussi, grâce au panachage, de désigner les personnes que l'on désire voir venir aux affaires.

Cependant, des complications se posent aux électeurs: dans certaines communes de France, les mouvements de résistance et les partis ont contracté des alliances, tandis que dans d'autres ils présentent des listes distinctes, et par conséquent s'affrontent. Il arrive non seulement que les socialistes s'associent tantôt avec les communistes, tantôt avec le mouvement républicain populaire MRP qui, on le sait, représente les idées des démocrates chrétiens, mais encore qu'ils paraissent, aux yeux de certains, désunis; en effet, d'anciens membres épurés de la S.F.I.O. ont récemment constitué, au nom de la tendance de l'ancien secrétaire général de ce parti M. Paul Faure, "le vieux parti socialiste".

Le "Figaro" du 23 avril publie le programme général des réalisations immédiates demandées par les candidats socialistes:

- 1) châtement de la trahison, épuration;
- 2) nationalisation du crédit et des industries clefs;
- 3) lutte contre l'inflation, prélèvement sur le capital;
- 4) participation des groupements coopératifs et syndicaux au système de collecte pour le ravitaillement, avec suppression, en cette matière, de l'autonomie du département;
- 5) en politique extérieure: rétablissement du prestige de la France, partici-

pation de notre pays à l'occupation de l'Allemagne et à l'organisation de la sécurité internationale.

Quant au parti communiste, il pose, au cours de sa campagne électorale, le problème de la nationalisation des monopoles de fait, réforme précisée par un manifeste commun du Parti Communiste et du Parti Socialiste et auquel se sont ralliés la C.G.T., le M.L.N. (mouvement de libération nationale) et le Front National. En résumé, il insiste sur l'application du programme du Comité National de Résistance, le C.N.R., qui, lui, paraît réalisable dans l'immédiat.

Les Français et les Françaises ont donc voté dimanche dernier. Naturellement, aucun journal de France n'est arrivé en Egypte depuis, c'est pourquoi je ne pourrai vous donner que les rapides indications apportées par les dépêches de l'A.F.P. sur les résultats qui ne sont d'ailleurs pas définitifs, le vote ayant lieu une seconde fois, dimanche prochain, dans les circonscriptions où ont eu lieu des ballottages.

A Paris, les Communistes arrivent en tête avec 27 sièges sur 90. Jusqu'ici, les Socialistes, avec 359 sièges, et les Communistes, avec 332, ont triomphé aux dépens de tous les autres partis. Il semble que le pays ait voulu exprimer sa confiance aux partis et aux hommes qui, dans la Résistance, ont mené la lutte la plus énergique contre les Allemands et contre le régime de Vichy.



Tout le monde, ou presque, réclame des nationalisations. Le gouvernement vient de les mettre à l'étude. On ignore ses intentions exactes, dit "Noir et Blanc" dans son No. 7, car les indications fournies à ce sujet manquent de précisions. Il semble pourtant que ces mesures se proposent un double but. Il s'agirait, d'une part, de nationaliser certains secteurs économiques arrivés, en quelque sorte, au terme de leur développement et qui constituent de véritables monopoles privés, dont la détention par une oligarchie confère à cette dernière une puissance dangereuse pour la souveraineté de l'Etat: sources d'énergie, moyens de communications. La nationalisation serait, dans ce cas, accompagnée d'un transfert de propriété, et les entreprises étatisées seraient transformées sans doute en services publics, sinon en droit, du moins en fait. D'autre part, l'Etat entend prendre une part active à la création et à l'extension de certaines autres industries dont le développement favoriserait la reconstruction. Ce serait, en premier lieu, la métallurgie. L'épargne privée n'étant pas en état de fournir les immenses capitaux que nécessiteraient ces investissements, c'est à l'Etat qu'incomberait le devoir de financer ces

industries placées alors sous son contrôle.

Des réalisations ont déjà été faites et des études de projets sont en cours. "Combat" du 7 Avril nous apprend que le secrétaire général du Ministère de la Production industrielle a annoncé, au cours d'une conférence de presse, qu'une ordonnance était actuellement en préparation pour étendre le régime des nationalisations déjà appliqué aux houillères du Nord et du Pas-de-Calais, aux mines des bassins de la Loire, du Gard, du Tarn, de l'Aveyron et des Bouches du Rhône.

D'autre part, le Ministre de l'Air, Charles Tillon, dans son discours de clôture du congrès de l'Aviation, a annoncé la nationalisation de la société Gnome et Rhône "qui, malgré l'importance de ses moyens, n'est pas en mesure de fournir à notre aviation les moteurs de grande classe dont elle a besoin", a-t-il dit.

Il ne s'agit pas, en l'occurrence, d'une décision arbitraire prise par l'Etat à l'endroit d'un secteur important de l'industrie privée, explique le "Figaro" du 12 Avril, mais d'un geste de conscience patriotique qui s'imposait en égard à l'attitude antinationale des anciens directeurs de cette entreprise. Après la débâcle de 1940, les dirigeants de ces usines axèrent tous leurs moyens vers la satisfaction des besoins ennemis, et Gnome et Rhône devint le "Konzern

Gnome et Rhône", fournisseur pour ainsi dire exclusif de la Luftwaffe et passant directement des commandes de la "Bayerische Motoren Werke" à plusieurs usines sous-traitantes de Paris et de province. Sous l'impulsion de leurs directeurs, ces usines allèrent jusqu'à fournir des monteurs-mécaniciens français pour l'instruction des cadres de la Luftwaffe. Au lendemain de la libération, des poursuites furent engagées contre le directeur qui se trouve actuellement à la prison de Fresnes.

Dans un long exposé qu'il intitule "L'expérience des Usines Renault", M. Lefaucheur, dans les "Cahiers français d'Information" No. 8, nous donne son opinion sur les premiers résultats obtenus après la nationalisation des usines Renault depuis le 16 janvier 45.

"L'atmosphère générale du travail s'est recréée très facilement et d'elle-même: les ouvriers avaient un désir très net de travailler le plus vite possible et le mieux possible. Ils en ont donné de nombreuses preuves, certaines tout à fait frappantes, en particulier cet hiver: au moment où il a fait très froid, nos ateliers n'étaient pas chauffés parce que toutes les canalisations de chauffage ont été détruites par les bombardements, il faisait donc extrêmement froid. On travaillait la nuit, parce que ce n'est que la nuit que nous avions suffisamment de courant électrique; eh bien, malgré cela, on a travaillé avec un rendement



Les usines Renault sortent leur nouvelle production

qui était très voisin de celui du jour, et un nombre d'absences normal. A l'heure actuelle, spontanément, le personnel vient de demander à travailler une demi-heure en plus par semaine, en affectant le produit de ce travail à une unité combattante, à soutenir des familles de prisonniers et de déportés politiques, et, pour des gens sous-alimentés, c'est tout de même un bel exemple".

Et je choisis, parmi les nombreux exemples donnés par M. Lefaucheur sur la production des usines Renault, celui qui me semble le plus caractéristique:

"La production des camions était nulle au début du mois d'octobre 44, elle a atteint 5 unités par jour le 16 octobre, 10 le 7 novembre, 15 le 16 novembre, 25 le 7 décembre, 30 le 16 décembre, 40 le 1er février, et 43 le 1er mars; et là nous nous sommes arrêtés parce que nous sommes au programme, c'est-à-dire à la cadence qui nous a été imposée par le Ministre".



C'est au mois d'avril encore, que la France vient d'entreprendre une réforme considérable, et d'avenir illimité, dans son domaine colonial, en annonçant l'extension de la citoyenneté française à tous les établissements français d'Océanie, la création d'un conseil représentatif de Madagascar, le nouveau statut d'Indochine. La France libérée, rendue à la démocratie, évoluant de plus en plus dans cette démocratie, se devait à elle-même de concéder le maximum de liberté et de droits aux peuples qui se juxtaposaient dans ses possessions et qui pouvaient concourir au travail et à la prospérité collective. Nous sommes loin désormais du vieux colonialisme fondé sur l'idée de domination et de suprématie, où des nations, qui méritaient mieux, étaient traitées en vassales et où certaines activités, même sur le plan de production, leur étaient interdites. Fidèle aux décisions qui avaient été prises l'an dernier à la conférence de Brazzaville sur les problèmes coloniaux, la France admet le principe de l'industrialisation des richesses du sol et du sous-sol, non seulement pour satisfaire aux besoins locaux de la colonie, mais en vue de l'exportation éventuelle du surplus. La France est prête à courir le risque de la concurrence des colonies à la Métropole, sachant que la lutte est pour elle un élément de succès.

Ainsi, non seulement l'Indochine jouira d'une autonomie économique complète, mais ses ressortissants, sans discrimination de races, de religions, ou d'origine, et à égalité de mérite, auront accès à tous les postes, non seulement en Indochine, mais dans toute l'Union française.

La France devance les temps, dit Paul Louis dans les "Cahiers de l'Information". C'est un grand geste de sagesse et de prévoyance et à la fois de justice et d'émancipation qui vient de s'esquisser.



Le 2 Avril 1945 restera une date historique pour notre pays. Au cours d'une importante cérémonie militaire qui se déroula place de la Concorde, le général de Gaulle a remis leurs drapeaux aux régiments dissous ou nouvellement formés. Un défilé permit ensuite, au Paris des grands jours, d'acclamer l'armée française renaissante. L'après-midi, au cours d'une grandiose cérémonie, la Ville de Paris reçut, des mains du général, la Croix de la Libération avec la citation suivante:

"Capitale fidèle à elle-même et à la France, a manifesté sous l'occupation et l'oppression ennemies et en dépit des voix d'abandon et de trahison, sa résolution inébranlable de combattre et de vaincre. Par son courage en présence de l'envahisseur et par l'énergie indomptable avec laquelle elle a supporté les plus cruelles épreuves, a mérité de rester l'exemple pour la nation tout entière. Le 19 août 44, conjuguant ses efforts avec ceux des armées alliées et françaises, s'est dressée pour chasser l'ennemi par une série de glorieux combats commencés au cœur de la Cité et rapidement étendus en tous les points de la ville. Malgré les lourdes pertes subies par les forces françaises de l'Intérieur levées dans son sein, s'est libérée par son propre effort; puis, unie à l'avant-garde de l'armée française venue à son secours, a, le 25 Août, réduit l'Allemand dans ses derniers retranchements et l'a fait capituler".

La France ne se contente pas de se replier sur elle-même pour reprendre ses forces, elle donne tout ce qu'elle peut pour contribuer à l'effort de guerre allié: elle a des soldats sur tous les grands fronts, en Allemagne comme en Indochine, et cependant elle souffre toujours de ces fameuses poches de l'Atlantique où les Allemands restent accrochés comme un chancre.

Je ne m'étendrai pas sur les succès militaires français que vous pouvez lire dans tous les communiqués, je voudrais simplement rappeler, pour mémoire, que le 23 Avril le Général de Gaulle s'est rendu dans les régions de Royan et de la Pointe de Grave pour remettre la plaque de Grand Officier de la Légion d'Honneur au Général de Larminat, que l'escadrille "Normandie" a figuré parmi les unités citées dans l'ordre du jour du Maréchal Staline annonçant la prise de Koenigsberg, que c'est sa sixième citation depuis le commencement des opérations en Prusse Orientale, qu'aujourd'hui la 1ère armée française se trouve en Autriche avec les armées alliées.

Le "Canard Enchaîné", lui aussi, suit la marche des opérations, grâce à Soro, son correspondant de guerre. Voici ce qu'il a vu :

"En Allemagne, Avril. — Je le sais bien, allez! Il y a des malintentionnés qui prétendent que je suis les opérations dans un bistro de la rue des Petits-Carreaux. Ils auront bonne mine, ces gens-là, quand ils sauront que je suis entré dans Karlsruhe avec les premiers Français!..."

"Le Français est débrouillard, chacun sait ça. Tout chez lui s'effectue sous le signe joyeux de l'improvisation. Ainsi, pour traverser le Rhin, les Américains utilisent des ponts. Nous, on préfère passer sur des bacs. C'est moins rapide, mais c'est tellement plus pittoresque..."

"C'est comme pour l'établissement de l'une des têtes de pont. On pourrait croire, par exemple, que l'armée française a utilisé des bateaux à propulsion mécanique, hein?... Eh bien, pas du tout: on a franchi le Rhin, mais à la rame avec une seule barque, qui a fait de nombreuses navettes. C'est simple, mais encore fallait-il y penser... Maintenant, quand on me parlera des trucs à la go-dille!..."



Le déplacement de France en Allemagne de la zone des batailles a permis aux autorités militaires alliées de remettre au gouvernement français, conformément à sa demande, et à partir du 1er Mai, la responsabilité de l'approvisionnement de la France en produits nécessaires à son économie civile. Depuis le jour du débarquement, l'approvisionnement de la France en certains produits civils essentiels a été effectué par le commandement suprême interallié pour le compte des gouvernements des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne, le gouvernement français s'étant engagé à payer les produits importés. Les quantités et catégories des produits civils essentiels dont la France avait besoin étaient déterminées par les autorités militaires en coopération avec l'administration française. Dès que les chargements prévus pour Avril seront terminés, le gouvernement français assumera lui-même la responsabilité et déterminera les quantités et catégories des approvisionnements nécessaires pour maintenir et développer l'économie française. Le charbon et les produits pétroliers continueront seuls à être fournis par les sources militaires.

"Le 1er Mai, nous aurons à manger!" dit le "Canard Enchaîné", après avoir été interviewer M. Ramadier, Ministre de l'Approvisionnement, qui lui a déclaré: "La nouvelle ne nous prend pas désem-paré, et je suis heureux de cette date du 1er Mai, qui est un vrai symbole. Que les Français se rassurent, ils auront ce

jour-là des stocks de muguet pour garnir leur table. Avec un peu d'églantine dans les verres." Malgré cette poésie, espérons que les résultats seront un peu plus substantiels. En attendant, rappelons les conditions de la vie économique française au mois d'Avril.

Il semble que le ravitaillement ait été un peu meilleur que celui du mois précédent. Les rations, encore bien maigres, paraissent cependant avoir été "honorées", tout au moins à partir de la mi-Avril. Au début de chaque semaine, les journaux rappellent à leurs lecteurs ce qu'ils peuvent toucher: leurs 100 grammes de viande par semaine, ou leurs 250 grammes de pâtes par mois. Les menus ne sont pas encore très variés: les choux-fleurs et les endives semblent avoir été la base de l'alimentation du mois. On a aussi distribué des noix et des dattes aux enfants. Le lait et les oeufs sont toujours aussi rares, bien que les cantines scolaires aient bénéficié de quelques boîtes de lait en poudre, et... "depuis qu'il n'y a plus de sucre ni de chocolat, Pâques est devenu un fameux problème!" dit ironiquement Germaine Beaumont dans "La Bataille" du 5 Avril.

"Et pas le plus petit oeuf comestible à l'horizon, continue-t-elle.

"Mais si nos Pâques ne sont plus gustatives, elles procurent, grâce à l'ingéniosité du commerce parisien, des compensations visuelles. Comme je ne pouvais plus chez moi reposer mon regard sur un oeuf, attendu que le seul que je possédasse, mon oeuf à repriser les bas, je l'ai brûlé en Janvier pour me chauffer, je suis allée faire un tour de promenade. Ah! quelle ville que ce Paris! Quelles idées, quelle rouerie, quelle chique-naude à l'adversité. Une vitrine était pleine de poupées, habillées en jardinières, promenant dans des brouettes fleuries un oeuf qui me paraît ressembler fort à l'oeuf de plâtre dont on se sert pour faire couvrir les poules. Mais quoi, tout est dans la manière! Et puis, ailleurs, c'était des colliers d'oeufs de porcelaine, et des boutons de robe en forme d'oeufs tout mignons, groupés dans des nids de iulle, et puis aussi des oeufs de carton rose, ruchés et givrés, des oeufs unis et des oeufs peints, ouverts comme des noix pour bien montrer qu'ils ne contiennent rien de reprehensible, pas même un morceau de sucre, mais tout au plus de petits poussins de colon jaune, ou des clochettes ailées comme des chérubins. Toutes les fêtes restent des fêtes pour peu qu'on ait des souvenirs et des illusions!"

Mais, bientôt ces illusions deviendront peut-être des réalités, car la circulation des colis familiaux vient d'être de nouveau rétablie. Ces colis, qui ne doivent pas dépasser 30 kg., apporteront un peu de soulagement aux citoyens. Ils pourront contenir 2 kg. et demi d'abats ou de tripes, 25 kg. de fruits frais, 2 kg.

de châtaignes ou de fruits séchés, 25 kg. de pommes de terre ou de légumes frais, 5 kg. de conserve de fruits ou de légumes, 2 douzaines d'œufs, 5 kg. de poissons de mer ou crustacés. Cette mesure contribuera peut-être à lutter contre le marché noir qui continue à sévir. Cependant, les Français n'ont pas pu se réjouir comme il fallait de cette bonne nouvelle, car ils en ont appris en même temps une mauvaise: l'augmentation du prix du pain. M. Pléven a expliqué que le prix de revient théorique du pain est de 6 frs. 47 le kilog. contre un prix de vente de 4 frs. 90, ce qui grève le budget de 10 milliards. C'est pourquoi le Conseil des Ministres a décidé qu'à partir du 15 Avril le prix du pain serait de 7 frs. 40 pour le département de la Seine et de 6 frs. 50 à 7 frs. 60 dans les autres départements. Cette mesure a mécontenté la majorité de la population, pour qui le pain constitue la nourriture essentielle, étant donnée la pénurie actuelle des autres denrées. "L'Humanité" et le "Populaire" s'élèvent avec véhémence contre cette décision, et l'on peut lire en gros titre: "Les milliards, on peut en récupérer ailleurs que sur le pain".

Cependant, M. Pléven, parlant pour la première fois en tant que Ministre de l'Économie Nationale, a défini le 10 Avril son programme d'action immédiate. Il a dit: "A l'origine des faiblesses de notre situation économique et financière se trouvent quatre grandes pénuries: celles du charbon, de la viande, des corps gras et des transports maritimes. C'est pourquoi j'entends d'abord: Premièrement, engager des négociations avec le commandement allié au sujet des mines de la Sarre. Deuxièmement, assurer l'importation d'Argentine de viande congelée ou frigorifiée afin de constituer des réserves pour l'hiver prochain. Troisièmement, faire amener des stocks de matières grasses qui sont accumulés dans nos colonies. Quatrièmement, envoyer une mission française en Suède afin d'obtenir des navires pour assurer nos transports maritimes."

Déjà les ressources coloniales ont approvisionné la Métropole. "L'Aurore" du 2 Avril nous apprend que, depuis la libération, 13.693 tonnes de produits divers ont été débarquées dans les ports français: café de la côte d'Afrique, sisal, peaux, tourteaux, gomme arabique. D'un autre côté, on charge actuellement 13.000 tonnes de produits de la côte d'Afrique, 5.700 de Madagascar, 17.200 des Antilles. Aux dernières nouvelles on signale que Madagascar a réservé pour la Métropole 31.000 tonnes de café, 12.000 tonnes de manioc, 20.000 tonnes de riz, 60 tonnes de vanille. La Réunion a stocké 17.000 tonnes de sucre et une grosse quantité de rhum.

D'autre part, d'après la loi Prêt et Bail, du pétrole, du charbon, des films, du nitrate d'ammonium, du noir animal pour la fabrication du caoutchouc syn-

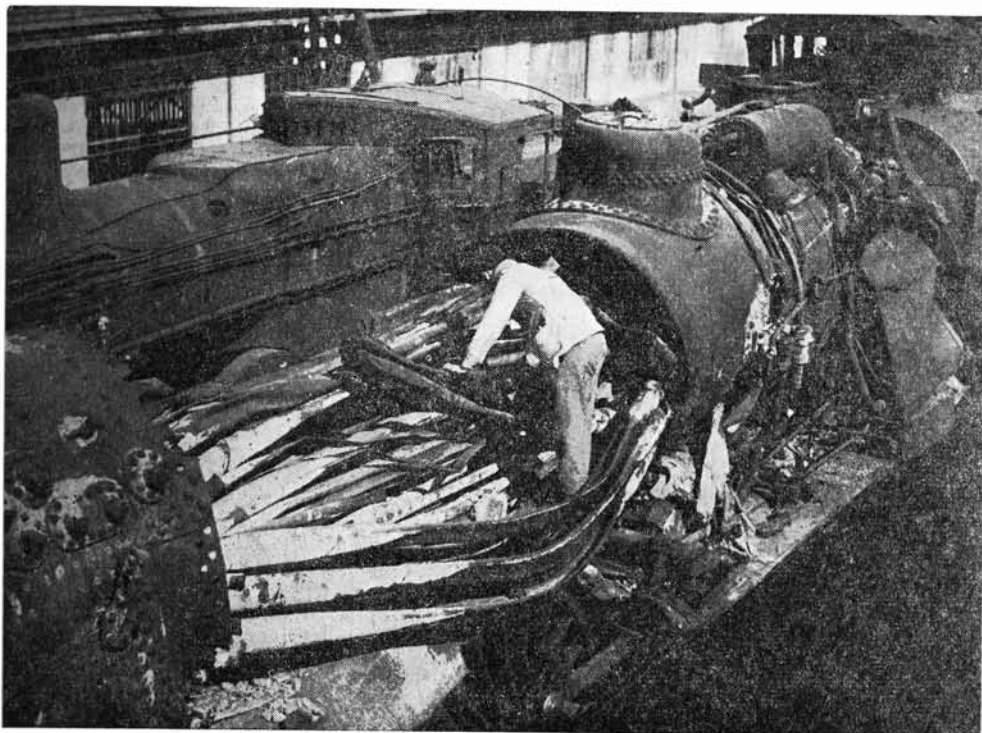
thétique attendent, dans les entrepôts d'Amérique, de pouvoir être transportés vers la France.

Mais, le "Monde" du 16 Avril montre que l'exécution de notre plan d'importation ne va pas sans difficultés et sans retard. Il n'est encore arrivé dans nos ports qu'un faible pourcentage des produits attendus pour le premier semestre de l'année en cours: 8% des produits pour l'agriculture, 20% de textile, 10% de papier journal, 13% de minerai et de métaux, 8% de produits sidérurgiques, 6% de pneumatiques. La principale difficulté réside dans la faible capacité actuelle de nos ports. Aussi tous les efforts de reconstruction se portent-ils vers nos ports et nos moyens de communication.

"Ambiance" du 3 Avril donne un aperçu des travaux qui sont en cours dans le port de Bordeaux, le port le moins détruit de France, mais le plus encombré du monde, dit-il. Avant de fuir vers Royan et la Pointe de Grave, les Allemands ont coulé dans le chenal 18 navires de 7 à 8000 tonnes, bourrés de minerais et remplis de vase. Les travaux de renflouement sont extrêmement difficiles, car les scaphandriers, mal équipés et trop peu nombreux, sont obligés de travailler dans le noir, en tâtonnant. La violence des courants est telle qu'ils ne peuvent plonger qu'une heure et demie par jour. Mais, ce n'est pas tout, dans le port même, la Kriegsmarine a coulé de nombreux bâtiments: avisos et briseurs de blocus, tout près des quais, pour les rendre inabordables. 5.000 mètres de quai sur 10.000 sont ainsi pratiquement neutralisés. Pourtant, le port le plus encombré du monde est intact. Rien n'a sauté, à part la base sous-marine. L'écluse sous béton construite par les Allemands n'a même pas été détruite, un matériel énorme a été ainsi miraculeusement épargné; en parfait état, il ne demande qu'à servir. Bordeaux, revenu à l'activité, ce sont des millions de tonnes de marchandises qui pourront être débarquées en France à un tarif de manutention normal, du fait que l'équipement du port n'a pas besoin d'être remplacé.

Les "Cahiers Français d'Information" No. 6 consacrent une longue étude au port de Marseille qui renaît. Les Allemands, avant d'évacuer le port, et sous la pression de la 1ère armée française, décidèrent de rendre Marseille à jamais inutilisable pour la France. Le long des quais, ils établirent, tous les 25 mètres, des fourneaux de mines, chargés de 500 à 1000 kg. de mélinite; en même temps ils sabordaient les engins flottants et les navires qui se trouvaient dans le port, après les avoir remplis de terre et de graviers. Si les dommages ont été grands ils n'ont pas été irréparables, et dès maintenant, avec l'aide alliée, Marseille voit chaque jour croître son trafic.

Les "Cahiers Français d'Information"



Les Chemins de Fer français réparent leurs locomotives.

No. 5 nous renseigne sur les travaux effectués dans le port de Brest: le grand port a vu les ruines s'accumuler et transformer en paysage lunaire le centre de la ville et les quais. Il s'agit de reconstruire la cité détruite. M. Germain, ingénieur architecte, a pensé que Brest, placée à la pointe de cette "fin de terre" française et européenne, occupe sur le vieux continent une situation unique dont il faut tirer profit, et que le port de guerre breton pourrait fort bien devenir un grand port transatlantique. En dehors du port proprement dit, la construction d'un aéroport est prévue. D'immenses hangars et ateliers de réparation entoureraient un bassin d'évolution large. Les hydravions amèneraient en grande rade. Un groupe de hangars à flot pourraient recevoir 41 appareils de 70 tonnes. Ces immenses travaux feront de Brest le premier port de France.

Mais, l'effort le plus gigantesque qui a été fait dans le rééquipement du pays, c'est certainement la remise en état du réseau de la S. N. C. F. (Société Nationale des Chemins de Fer). On sait à quel point il avait souffert des bombardements aériens et des événements de guerre qui ont accompagné la libération du territoire. Les "Cahiers Français d'Information" No. 7 mentionnent que les destructions avaient touché 115 grandes gares, 3.120 km. de voies, 1.000 ponts ou viaducs,

27 tunnels. En fait, presque toutes les grandes lignes du réseau étaient interrompues en nombreux points. Depuis la libération, une double tâche a été entreprise: rétablir la circulation sur l'ensemble du réseau, reconstruire les installations détruites. La pénurie des matières, d'outillage et de main-d'oeuvre n'a permis que d'amorcer la seconde partie de ce programme. En revanche, la majeure partie du réseau a pu être déjà rendue à la circulation, grâce à des aménagements provisoires; et presque toutes les grandes artères encore interrompues seront rétablies d'ici la fin de l'année: la ligne Paris-Belfort sera rétablie en décembre 45, Paris-Creil au mois d'août, Paris-Rouen en Juin (elle avait été littéralement hachée), Paris-Toulouse est remise en service ce mois-ci, Paris-Lyon par Dijon au mois de Juin, Lyon-Genève le 15 mai. Pour donner une idée de l'atmosphère dans laquelle s'accomplit le travail de reconstruction, je voudrais citer l'exemple d'une centaine de jeunes Parisiens volontaires qui, groupés dans les équipes de jeunes du Service Civique, travaillent depuis le 1er Janvier à Marseille pour remettre en état la grande gare St. Charles. Pour certains d'entre eux, c'est bien la première fois qu'ils manient pelles et pioches, mais le travail s'exécute dans une camaraderie et un enthousiasme uniques. Plusieurs équipes dépassent même, journalière-

ment, les normes fixées par les chefs de travaux.

Le réseau navigable français, lui aussi, avait été pratiquement interrompu sur l'ensemble de ses voies importantes, soit sur une longueur de 4.600 km. La situation était grave et la tâche difficile; sans grands moyens il fallait rétablir le plus rapidement possible la navigation. Grâce aux services des Ponts et Chaussées, le 10 Octobre 44 la région de St. Quentin était à nouveau reliée au bassin minier, le 14 novembre sa liaison avec Paris était faite, la navigation reprenait sur le Rhône le 12 Octobre, Paris était relié à la Loire le 2 décembre, au début d'avril 3.200 km. avaient été remis en service. La circulation a été pour ainsi dire complètement rétablie ce mois-ci, à l'exception des régions de Nancy, où les destructions ont été particulièrement importantes. Parallèlement aux travaux de remise en état, la flotte subsistante a été regroupée. L'obstacle principal réside dans la pénurie des moyens de traction, automoteurs et remorqueurs. Néanmoins, grâce aux efforts accomplis, grâce aussi à l'appoint fourni sur la Basse-Seine par des remorqueurs canadiens, la navigation fluviale va pouvoir contribuer largement à la reprise des transports.

A l'heure actuelle, tous les canaux français sont remis en état, mais il faut faire un gros effort pour développer le réseau fluvial et surtout le moderniser. Pas une seule voie d'eau, à l'exception de la Seine, ne peut transporter des péniches de plus de 300 tonnes, alors que les canaux allemands, hollandais et russes laissent passage à des bateaux de 1.500 tonnes. Pour l'instant, le seul programme envisagé sérieusement concerne le canal du Rhône au Rhin. La Suisse réclame la création du canal de Genève à Marseille, elle-même prendrait la charge des travaux du Lac de Genève au Rhin. Pour la France, les frais s'élèveraient à une dizaine de milliards... soit 20 jours d'occupation! Un abandon de ce projet amènerait la Suisse à se tourner de nouveau vers l'Italie et à adopter Gènes au lieu de Marseille. La France, qui possède pour longtemps encore une faible monnaie d'échange, accroîtrait considérablement sa richesse commerciale en favorisant le trafic international à travers son territoire.



Ainsi, on ne se contente pas seulement de rebâtir, on veut améliorer ce qui était. Ce souci de mieux faire prouve la vitalité avec laquelle la France se redresse et n'abdique pas son rôle de grande Puissance. Rétablir les moyens de communication, c'est bien, mais il faut aussi songer à remettre debout les villes en cendres.

"Le Populaire" du 12 avril a fait une enquête en Normandie et écrit:

"Ils sont admirables ces Normands! Avec quelle volonté farouche, ils s'accrochent à leurs ruines parmi lesquelles ils sont revenus, dès que la mort eut terminé son oeuvre. Partout ils déblaient, construisent: 1800 immeubles sinistrés, 1000 autres réquisitionnés par la troupe, cela crée une crise aiguë du logement à Cherbourg. Pourtant, 2.900 habitants s'y entassent sans un mot d'amertume. C'est qu'en dépit de toutes les destructions, l'arsenal a rouvert ses portes, et le port connaît une activité sans pareille. Il est vrai que les Américains y ont effectué des réparations considérables. Cherbourg peut donc dès maintenant travailler à plein rendement pour l'économie française. A Mortain aussi, on s'est mis au labeur avec ardeur; sur l'immense Place de l'Hôtel de Ville, on nivelle, on entasse les moellons, tandis que, dans l'aile du collège sauvée de l'incendie allumé par les Allemands, un épiciers, un bijoutier et un buraliste ont trouvé refuge. Plus rude est la tâche de St. Lô. Pendant des jours et des jours, il a fallu, avec une poignée de terrassiers, canaliser le Torteron et la Dollé qui avaient transformé en un immense cloaque la plus grande partie de la ville, que près de 4000 habitants avaient regagnée. Ici, c'est une moitié de rez-de-chaussée miraculeusement épargnée, recouverte de quelques tôles ondulées, qui abrite une famille de six personnes; là un mur écroulé tant bien que mal, des poutres et du carton constituent une tannière où s'abritent deux vieillards. Quelle foi anime tous ces malheureux! des mois et des mois seront nécessaires pour le déblaiement, car la main-d'oeuvre est rare. On ose si peu compter sur les prisonniers allemands! Cependant, on parle déjà d'urbanisme. A Coutance, on en profite pour condamner à tout jamais les îlots insalubres, rejondre par deux voies spacieuses St. Nicolas et St. Pierre à Notre-Dame du Puits, joyau incomparable de l'art gothique épargné par la providence.

A Caen, l'Association pour la Nouvelle Université a tenu une réunion, sous la présidence de M. Jean Bayet, directeur général de l'enseignement. M. Le Bras, professeur à la Faculté de Droit de Paris, traça un large plan de la reconstruction de l'université caennaise. Déjà, un nouveau recteur a rassemblé les anciens maîtres, un foyer d'étudiants a été créé, une collecte de livres organisée. L'Association fait appel à tous les amis de l'Université de Caen, tant en France, qu'à l'étranger, pour l'aider... et je ne pense pas commettre d'indiscrétion en vous disant que le Comité des "Amitiés Françaises" du Caire a l'intention d'organiser prochainement une manifestation au profit de l'Université de Caen.

Evreux, promue au rang de "ville-témoin" à la suite des bombardements

et des destructions qu'elle a subis, prépare dès à présent sa reconstruction, les frais s'élèveront à deux milliards et demi. Déjà, 26 immeubles ont été reconstruits.

Il faut aussi avoir vu dans les campagnes avec quelle opiniâtreté les paysans se remettent au labeur. Beaucoup ont tout perdu par le feu, le fer et le pillage, ce troisième fléau. Toutefois, ils restent là, accrochés à cette terre, leur terre!



Dans sa reconstruction, la France n'oublie pas l'effort de guerre. Le Ministre de l'Air Charles Tillon a salué, au Congrès de l'Aviation qui s'est tenu au début d'Avril, la renaissance de notre industrie aéronautique. Depuis la Libération, 250 appareils sont sortis des usines en l'espace des trois derniers mois avec un effectif cependant considérablement réduit. Le Ministre a déclaré: *"Une société nationale de recherches et d'études va être constituée, nous aurons des usines de prototypes. Nous sommes dès maintenant capables de fabriquer des hydravions de 500 tonnes. Prochainement, nous pourrions créer une grande industrie de l'aluminium pouvant occuper 200.000 ouvriers"*.

"L'Humanité" du 7 Avril donne un compte-rendu des débats du Congrès: les techniciens font la description des futurs appareils; intervenant à leur tour, les combattants font part de leurs expériences pratiques. Une question importante est celle des moteurs à turbines. Sur une demande de précision de Charles Tillon, un constructeur indique que notre pays est en mesure de produire des moteurs supérieurs à ceux de tous les autres pays étrangers. Deux de ces avions français sont actuellement en construction, ils seront prêts d'ici trois mois et affectés au service postal.

Et le "Figaro" du 10 Avril ajoute: "Quelques 600 rapports ont été présentés, le bilan des séances de travail se traduit par de nombreux vœux, qui ne manqueront pas d'orienter l'aviation française dans des directions bien déterminées. Pour l'aviation militaire: chasseurs bombardiers blindés, bombardiers stratosphériques, adaptation de la télévision à l'aviation de guerre, extension de la photographie en couleurs et en relief aux opérations de reconnaissance. Pour l'aviation civile: le problème de l'appareil transatlantique, l'application de l'aviation à l'agriculture qui a déjà fait ses preuves en U.R.S.S. et aux Etats-Unis, voilures tournantes et hélicoptères. Le rapporteur général du Congrès a terminé sur une note optimiste en déclarant que notre retard technique bien que certain n'était pas aussi grand qu'on pouvait le craindre. Il appartient donc là, comme dans tant d'autres domaines, aux Français de travailler!"

Tandis que la France met toute son ardeur à retrouver ses forces vitales, ses enfants, exilés dans les geôles nazies depuis cinq ans, reviennent la joie au coeur, mais souvent dans un état physique bien lamentable! Le rythme des retours des prisonniers et des déportés s'accélère chaque jour depuis le début d'Avril. On s'y préparait déjà depuis longtemps.

A-t-on pris des mesures nécessaires pour les accueillir? demande "Action" du 30 Mars. Ce retour pose des problèmes précis d'ordre matériel et moral. Le gouvernement a pour cela désigné un Ministère des Prisonniers et des Déportés, doté d'un vaste budget et d'importants services. D'autre part, un Comité du Mouvement National des Prisonniers et Déportés a pris en charge la défense des intérêts de ses camarades. D'abord il faut créer des centres d'accueil frontaliers à Evian, Annemasse, Mulhouse, Strasbourg, Metz, Hirson; ensuite, penser aux conditions d'hébergement, de nourriture, de transport, aux stocks de vêtements; enfin, organiser un service sanitaire suffisant." Et "Action" poursuit: "Mais nous voulons insister sur l'aspect moral et politique de la question. N'oublions pas que la grande masse des prisonniers de guerre a été soumise, pendant ces cinq années, à de constantes pressions. N'oublions pas que la propagande pétainiste a bénéficié de tous les appuis, de tous les encouragements officiels. Certes, nous ne doutons pas que tous nos captifs aient réagi vigoureusement à cette démagogie, à cet ignoble chantage, et nous avons à cet égard des témoignages précis, mais leur expérience a été différente de la nôtre et il serait vain de se dissimuler qu'il y a nécessairement un écart entre la France de la Libération et la France des Barbelés. Sur des hommes épuisés d'attente et presque malades d'espoir, le premier contact aura une influence peut-être décisive".

Cet appel semble avoir été entendu. Les grands cinémas "Rex" et "Gaumont" à Paris ont été réquisitionnés pour servir de centres d'accueil, et "Combat" du 7 Avril nous apprend qu'en vingt jours la gare d'Orsay a été complètement transformée par M. Pison, architecte chargé des travaux d'aménagement, aidé par d'anciens prisonniers. Sous une voûte de drapeaux, la nef est ornée de bas-reliefs. Un bar et un restaurant décorés de peintures murales s'ouvrent aux rapatriés. Et le "Figaro" du 15 Avril nous relate la réception de 8.000 prisonniers rapatriés par avion. "La plupart sont muets d'émotion. Moins de trois heures auparavant ils étaient encore en terre étrangère! Dans sa capote délavée, aux manches trop longues, un grand gaillard, aux cheveux grisonnants, regarde autour de lui d'un air abasourdi: "Ce matin, monsieur, j'étais encore prisonnier, à 3h.30 au réveil, le boche qui

gardait notre kommando m'a donné un coup de botte, à 10h. les Américains étaient là, vers midi on m'a fait monter en avion. Je n'y comprends rien!"

Cependant, au centre d'accueil de l'aéroport, les libérés se restaurent. Puis, on les transporte en camion, et le long des rues les femmes leur tendent des gerbes de lilas; un commerçant, profitant de l'arrêt d'un camion, distribue des bouteilles de vin. Au "Gaumont Palace", ils assistent à la projection de films, entendent des chansonniers. Ainsi s'écoulent plus vite les attentes des premières formalités, vérification des papiers, douches, visites médicales. La Croix-Rouge a délégué un personnel nombreux, l'autorité militaire aussi. Si les formalités sont réduites au minimum, elles sont pourtant nécessaires. On a arrêté, ces derniers temps, d'authentiques Allemands qui avaient revêtu l'uniforme de nos soldats pour venir se livrer en France, on ne sait à quelles besognes! Lavés, rasés, restaurés, les prisonniers habitant Paris peuvent aussitôt rentrer chez eux. Les provinciaux sont mis en route par le premier train.

M. Fresnay, Ministre des Prisonniers, a déclaré que 8.000 prisonniers ou déportés arrivent chaque jour par avion et 5.000 par voie ferrée; si notre matériel ferroviaire pris par les Allemands nous est restitué, le rapatriement sera terminé en moins de cent jours. D'au-

tre part, le gouvernement a jugé opportun de soumettre les rapatriés, dès leur retour au foyer, à un contrôle médical, afin de les reclasser dans la collectivité en fonction de leur état physique, dit le "Populaire" du 14 avril. Le premier examen sera pratiqué dès leur rapatriement, six mois après un second suivra afin de déceler les affections susceptibles de se manifester après une période de latence. En général, d'ailleurs, l'état de santé des prisonniers est assez bon, mais il n'en est pas de même de celui des déportés!

Le 15 Avril, le général de Gaulle est allé en personne à la gare de Lyon accueillir 300 femmes rapatriées du camp de Ravensbruck, le camp de la mort. Vous avez lu, ces derniers temps, dans la presse, les horreurs qu'on découvre chaque jour dans les camps nazis de Maideneck, Auschwitz, Buchenwald, et qui soulèvent d'indignation le monde entier, et vous pouvez comprendre l'émotion qui étreignait la foule venant attendre celles qui avaient vécu la hantise de la mort et dont la mémoire est encore obsédée de terrifiantes images d'épouvante. Le spectacle est bouleversant, dit le "Figaro" du 16 avril. De vieilles femmes aux cheveux blancs sont soutenues par des infirmières, on est frappé surtout par la pâleur dramatique des visages. "Rosine!" crie un capitaine de la division Leclerc, et c'est



A Paris, dans un salon de l'hôtel Lutetia, centre d'accueil des déportés, quelques rapatriés se restaurent.

Claude Dauphin qui étreint joyeusement sa femme Rosine Déréan, tandis que Jaboune ne peut retenir ses larmes tant son émotion est intense. Les bras chargés des fleurs qu'on lui a jetées au passage, chacune retrouve un parent, un ami qui l'attend. La joie s'éveille enfin dans les yeux pleins de larmes!

Si quelques mois de captivité paraissent être une épreuve à la mesure des forces humaines, en est-il de même de longues années? se demande Denis Marion dans les "Lettres Françaises", sous le titre: "Le chant du prisonnier". Que devient l'individu lorsqu'il est contraint de se plier à des conditions d'existence pour lesquelles il n'est pas fait et lorsqu'il voit sans cesse reculer la fin de son supplice jusqu'à désespérer qu'elle arrive jamais? Plusieurs témoignages ont déjà jeté quelques lueurs là-dessus. Deux livres viennent de paraître: "La psychologie du prisonnier" de Jean Cazeneuve, et le tome II des "Poètes Prisonniers". La révélation que nous attendons de ceux qui ont été séparés de nous est double: en quoi la captivité a-t-elle changé ceux qui l'ont subie? et comment, en dépit de ce changement, ces hommes sont-ils restés eux-mêmes, de telle sorte que, lorsqu'ils reviendront, nul n'hésitera à les reconnaître? La contradiction apparente que révèlent ces deux questions est bien faite pour exciter un philosophe, et Jean Cazeneuve n'a pas manqué de s'y attacher. En captivité, le philosophe continue à philosopher, et le poète à rimer. On sera tenté de croire qu'ils appartiennent, de ce fait, à une minorité privilégiée. Bienheureux artistes qui ne peuvent jamais être privés de la possibilité d'exercer leur activité, pas même en leur retirant plumes et papier, comme le prouvent les admirables sonnets écrits au secret par Jean Cassou, et c'est l'avis de Jean Cazeneuve qui pense cependant que la condition du prisonnier pèse à ce point sur ceux qui la subissent, elle est à un tel point inhérente, qu'il n'est pas possible de s'en évader par les procédés usuels; tout ramène inexorablement le malheureux à son supplice: le philosophe est incapable de choisir un autre sujet que la psychologie du prisonnier, et les poètes ne chantent que leur espoir et leur nostalgie. Et Denis Marion conclut: "Ces réflexions ne visent que le cas des prisonniers de guerre dont le régime était le plus supportable; quand nous pourrions prendre connaissance des témoignages des déportés et des prisonniers politiques, nous nous trouverions en face d'une expérience autrement cruelle!"



Si les prisonniers racontent leur long exil, ceux qui sont restés en France veulent faire connaître l'épopée de la Résistance. En avril, a paru un volume

de luxe à tirage limité sur la libération de Paris: "Jours de Gloire", sous le haut patronage de M. Capitan, Ministre de l'Éducation Nationale, textes de Colette, Paul Valéry, Paul Eluard, André Billy, Alexandre Arnould, Charles Vildrac, Jean Jacques Bernard, et des illustrations en taille-douce et eaux-fortes originales de Picasso, Daragues, Dignimont et Touchagues.

Et bien que la situation du livre soit dramatique par suite de la pénurie de papier, "Les Nouvelles Littéraires", qui ont reparu depuis le début d'avril, publient une page entière, le "Monde des Livres", consacrée aux ouvrages qui viennent de paraître: "Carnet de retour avec la Division Leclerc" par Pierre Bourdan; "Mallarmé plus intime" par Henri Mondor; "Un autre George Sand" par Maurice Toesca; "La Matriochka" par Charles Plisnier; "Carte d'identité" par Roland Dorgelès; "Urbanisation et désurbanisation" par Decugis et Le Breton. Je voudrais aussi signaler un remarquable volume publié par les éditions "Du Chêne" sous le titre: "Images du Cinéma Français" qui "vient à propos nous rappeler le passé de notre génie créateur en ce domaine, et nous montrer par là quel destin lui est encore réservé", écrit Gabriel Audisio dans "Action". Le livre est l'œuvre de Madame Nicole Védres: elle y a rassemblé, avec un goût précieux, d'innombrables documents qui proviennent de la cinémathèque française et qui font revivre cinquante ans de découvertes, de miracles. Un avant-propos de Paul Eluard, qui est un poème de l'intelligence, ouvre la porte à ce film des films.

D'ailleurs, "le cinéma a vécu une étrange aventure pendant quatre ans" constate Stéfani dans la revue "Art et Style": "une seule liberté lui demeurerait: l'évasion, et cette liberté unique a été la marque uniforme d'une servitude qui lui imposait d'ignorer l'actualité et la guerre. Dans leur isolement, cédant à la nostalgie facile d'une époque sans histoire où Chiffon, petite fille perverse, rêvait à ses amours insatisfaites, nos cinéastes ont voulu revivre des étapes dépassées. Ils ont voulu retourner à ce temps muet, où le monde des films rejoignait celui des rêves. Mais bien avant la libération, notre cinéma commençait à perdre ce visage adorable et inquiétant de monstre surgi hors du temps et de la guerre. "Goupi les mains rouges", "Les anges du péché", ont redécouvert les voies d'un classicisme qui parachève l'évolution cinématographique de cinquante années. Marcel Carné, après avoir réalisé le seul rêve sans doute capable de survivre à l'époque qui l'a conçu: "Les visiteurs du soir", revient à l'univers réel, où le cours des songes lui-même obéit à la logique irréfutable de la vie. Le paradis qu'il évoque est haut per-

ché et peuplé d'êtres bien vivants dont tous les regards sont braqués sur la scène, où tout là-bas le "mime Debu-reau" s'est mué en Pierrot. "Les enfants du paradis" constitue l'effort le plus gigantesque de ces quatre années: le film dure plus de trois heures, presque autant que "Gone with the wind." C'est tout un Paris aboli que nous découvrons dans cette fresque admirable. Un Paris dont le théâtre était roi et que le cinéma, bon prince, a magnifié." Ce film "Les Enfants du Paradis" semble avoir un succès retentissant dans la presse parisienne. Gabriel Audisio, dans "Action", après un article élogieux, conclut: "tant de goût, d'inventions, d'idées, un style si pur aussi bien dans la technique que dans le langage, bref une si constante maîtrise de tous les moyens d'expression, voilà ce qui fait une de ces rares oeuvres dont on pense qu'elle pourrait servir d'ambassadrice à notre pays"

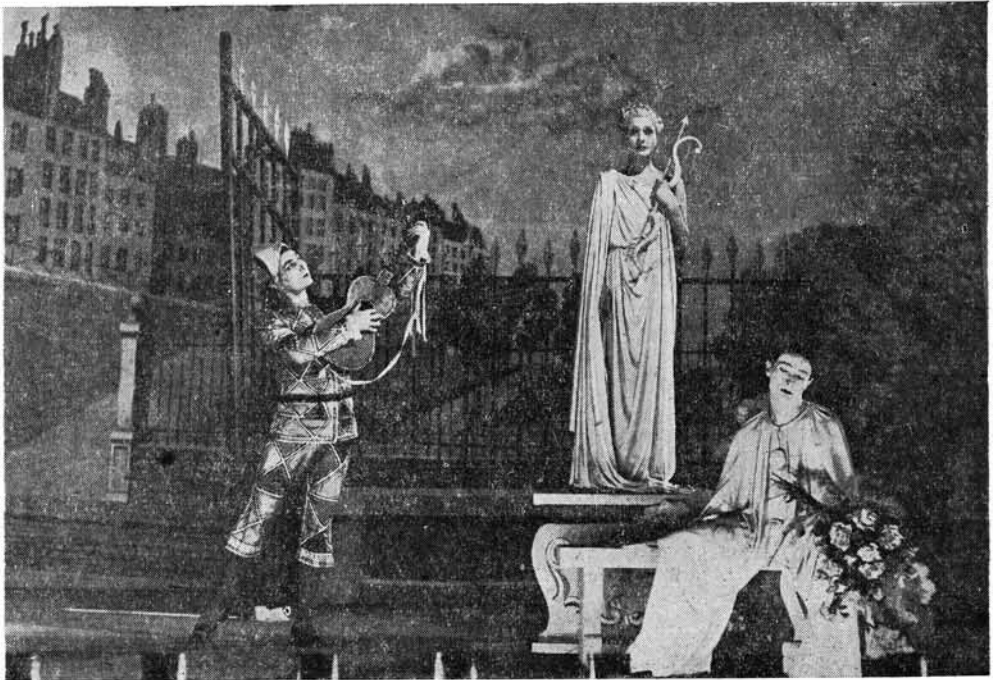


Au théâtre, la critique rend hommage à Charles Morgan, auteur du célèbre "Sparkenbroke" pour sa pièce "Le fleuve étincelant" donnée au théâtre Pigalle par une troupe de choix. Pierre Loewel, dans les "Lettres Françaises" du 14 avril, dit le plaisir, la délectation, le sentiment de plénitude intellectuelle que la représentation lui a fait éprouver, et "Carrefour" en cite un long extrait. Dullin vient de créer au théâtre

Sarah Bernhardt "Le Roi Lear", et la Compagnie Guy Renard a essayé de redonner vie à "Ubu-Roi" d'Alfred Jarry, entreprise dangereuse, juge la presse. Pour les amateurs de langue verte, le Théâtre Antoine joue "Circonstances atténuantes"; l'hebdomadaire "Ambiance" nous expose ainsi son avis: "Ah! comment qu'ils causent, les potes Yves Mirande et Jean Boyer! Ils ont tiré une pièce de leur film, et si les gars de la "Haute" veulent prendre une bonne leçon d'argot, qu'ils cavalent au théâtre Antoine. Tout le milieu est là, coup de chasse et même de dieu, et aussi Marie qu'à d'ça. C'est une pure celle-là. Y a aussi la Sentence, un vrai cavé, et sa femme qu'a des diams. Mais j'vais pas vous raconter l'histoire, vous vous taperez sur les cuisses en l'écoutant, comme de bien entendu. Jean Tisser est crevant, sa même Suzanne Dantès est très chouette. J'ai gardé pour la fin Mauger, un bistro aussi bidonnant que nature, et Arlette Méry... alors elle, j'vous dis qu'ça: belle gosse, avec de grandes mirettes, elle guinche aussi bien qu'elle dégoise, c'est quelqu'un!"



Une création originale a été réalisée en musique et en chorégraphie avec les "Forains", ballet d'Henri Sauguet. L'initiative en revient au jeune danseur Roland Petit. "Mais comment séparer dans l'éloge les artisans de ce chef-d'oeuvre le plus ravissant et le plus



Une scène des "Enfants du Paradis"

poétique de l'art du ballet?" se demande Roland Manuel dans "Combat". Le librettiste Boris Kochno, le peintre Christian Bérard, le musicien Henri Sauguet ont réussi un équilibre et une perfection qui fait le charme de la soirée. Hâves et déguenillés, de pauvres baladins font halte au carrefour, où s'assemblent de rares curieux. Ils plantent leur baraque et reparassent dans leurs brillants costumes: clowns, acrobates, soeurs siamoises, ballerines, illusionnistes transfigurés par le talent. La musique d'Henri Sauguet marie la nostalgie à la vivacité.

Dans le domaine musical pur, l'oeuvre récente d'Olivier Messiaen "Vingt regards sur l'enfant Jésus" a fait couler beaucoup d'encre comme vous avez pu en lire des comptes-rendus dans "La Presse de France" et dans "La Marseillaise". Je préférerais vous donner quelques extraits d'un article de Georges Auric, paru dans "Les Lettres Françaises", et qu'il a consacré à Francis Poulenc: "Je relis avec émotion cette dédicace: " Pablo Picasso, dont j'admire l'oeuvre et la vie, inscrite par Francis Poulenc en tête de "Figure humaine", la cantate qu'il composait pendant l'été 1943 sur des poèmes d'Eluard. Comment ne me souviendrais-je pas aussitôt du jour où je l'entendis pour la première fois? Au-dessous de nous passaient des voitures allemandes, et, au coin de la rue, des inspecteurs de police vérifiaient les cartes d'identité. Nous nous répétions, avec l'angoisse ou la colère que vous imaginez, les dernières nouvelles de nos amis traqués, arrêtés, torturés ou déportés. Ecrite pour double chœur mixte a cappella, c'était vraiment une entreprise assez ingrate que d'essayer d'en réduire au piano les lignes souvent complexes. Pourtant, dès le début de sa cantate, la maîtrise d'une oeuvre, dont la force et la grandeur dépassaient manifestement tout ce qu'avait composé notre ami, s'imposait irrésistiblement à moi. J'y retrouvais, avec l'émotion que vous devinez, quelques-uns des plus admirables poèmes réunis par Paul Eluard, dans ces petits volumes dont nous n'oublions jamais ce qu'ils furent pour nous, pendant ces quatre années. La musique de Poulenc leur donnait un prolongement insoupçonné, chaque mot prenant aussitôt un éclat une résonance, un accent irrésistible. Les huit parties de "Figure humaine", grâce à une progression subtilement ménagée, nous conduisent au cri bouleversant que connaissent aujourd'hui tous les familiers du poète: "Je suis né pour te connaître, pour te nommer, Liberté!" Et Georges Auric conclut: "la B.B.C. a donné au début d'avril une exécution de "Figure humaine"; espérons qu'une nouvelle audition permettra à notre public d'écouter, comme elles le méritent, ces belles, ces poignantes pages!"

En un temps où tout manque, les expositions de peinture ne font pas défaut depuis un mois, écrit Bernard Dorival dans "Carrefour" du 15 avril: "Naissance de la tragédie", à la galerie Raspail, Francis Tailleur à la Galerie de France, Nicolas de Stael chez Jeanne Bücher, Joan Miro à la Galerie Vendôme, Antoine Lohste chez Guiot, quinze peintres français contemporains à l'Institut Tessin, et, pour tout couronner, le Salon des Indépendants avec ses 3.000 toiles. Dans la dernière semaine d'avril, la galerie Norvins expose quelques toiles de peintres modernes sur "Montmartre, berceau de cubisme". A ce propos, Georges de Cannes écrit: "Centre de la vie de bohème, rendez-vous des grisettes de Murger, terme des joyeux monômes que formaient les hydropathes d'Emile Goudeau et les Hirsules de Charles Cros, Montmartre a inspiré peintres, poètes et musiciens.

"Toulouse Lautrec, c'est l'esprit montmartrois au même titre qu'Utrillo ou que Suzanne Valadon. Le mérite de cette exposition est de montrer dans quelle mesure les formes du Sacré-Coeur, masses et volumes, ou du Moulin de la Galette, fantôme aérien, ont pu influencer les premiers cubistes. Les diverses tendances ont été groupées par une rigoureuse discipline. Ainsi la République libre de Montmartre, patrie de Forain et de Poulbot, continue son existence calme, en marge des mille soubresauts de la politique internationale".

Descendons de la butte Montmartre, et regardons un peu les rues de Paris. La mode de printemps est maintenant sortie chez les grands couturiers et se promène sur les boulevards. Daniel Agnel, dans "La Bataille", nous en présente deux visages différents:

"Voici d'abord "Bécassine" ou "Simplicie", fraîchement débarquée à Paris. L'oeil rond, les cheveux plats, un chapeau ou une ébauche, tout bêtement planté en arrière et orné d'un long couteau ou d'un ruban suivez-moi jeune homme, des fins bas en fil blanc, elle se dandine, le ventre un peu en avant, les mains enfouies dans les poches, faisant voler sa jupe courte et très large sous laquelle on aperçoit des bloomers en même tissu. Son corsage a un sage petit col blanc, des manches ballons serrées au-dessus du coude, ses formes à peine dessinées sont perdues dans les fronces et l'ampleur. Sa garde-robe comporte une vareuse d'écolière, une pèlerine d'uniforme d'orphelinat, de grandes collerettes blanches, des petites robes rayon de fillettes, des jupes paysannes dans des tissus naïfs de couleurs tendres. C'est une gamine charmante!...

"Vient ensuite la grande, la très grande dame, reine ou aventurière. Les cheveux relevés, coiffés en hauteur, un immense canotier plat, une toque à

fleurs ennuagée de voiles ou un bibi chiffonné incliné sur l'oeil, elle porte une superbe redingote aux manches volumineuses. Sa robe épouse étroitement les lignes harmonieuses de son corps, et fait avantageusement valoir son buste. Elle porte avec élégance des jupes étroites, exigeant cette démarche à tout petits pas dans des escarpins à hauts talons pointus, les drapés savants,



“Bécassine ou Simplicie”, au théâtre de la mode

les effets de pouf, les décolletés audacieux, les toilettes froufrouantes, les riches broderies de perles, d'or et de paillettes, les robes d'intérieur spectaculaires, c'est un personnage de film ou de roman d'avant guerre, égaré dans notre époque.”

C'est en pensant sans doute à la première silhouette que le “Téméraire”, dans “Les Lettres Françaises”, dit ironiquement dans ses “Quatre vérités”: “Si la mode continue à devenir de plus en plus jeune, on finira par acheter les créations des grands couturiers avec des points “layettes”.”



Et pour terminer par une question brûlante d'actualité, prenons l'avis du “Canard enchaîné” sur la paix:

“Une paix prématurée serait une catastrophe pour tout le monde: La nouvelle non encore confirmée et jusqu'à présent spécialement réservée au “Canard enchaîné” et aux habitants d'Antibes, que la paix était signée, ne doit pas nous tourner les esprits. Certes, la paix est une belle chose. Mais encore, il faut savoir ce qu'elle cache. Nous l'attendions depuis près de six ans. Sommes-nous cependant bien prêts à la recevoir? La paix, et toute l'histoire est là pour le prouver, est une chose fragile. Tellement fragile qu'il faut y regarder à deux fois avant de l'accepter. Il y a déjà suffisamment de casse comme ça, sans qu'on risque, aussi, de casser la paix. C'est pourquoi, puisque nous avons déjà tant attendu, il est permis de se demander si nous n'aurions pas avantage à attendre encore un peu. On a toujours avantage à réfléchir. Et on se méfie d'une paix éclair.”

“*Ses répercussions: Le chômage:* Les chroniqueurs militaires de la presse quotidienne, brusquement réduits au chômage, ont adressé au Ministre de l'Information une vive protestation parce qu'on ne leur avait pas accordé le mois de préavis réglementaire. De leur côté, les censeurs réclament une indemnité de congédiement ou une affectation à la censure d'Extrême-Orient (Anast-Asie).”

“*Gala F.F.I.:* Un gala aura lieu dimanche au vel d'Hiv. Le produit de la recette sera entièrement consacré à la fourniture de vêtements militaires aux F.F.I. du front de l'Atlantique, qui étant encore habillés en civil ne peuvent pas être démobilisés.”

“*Un beau geste:* Maurice Chevalier,, dont le dévouement est inlassable, ira chanter samedi prochain, à la salle Wagram, au profit des marchands de canon nécessiteux.”

“*Les Retardataires:* la déclaration de guerre du Guatemala à l'Axis vient d'arriver à Berlin. Elle a été retournée aussitôt à l'expéditeur.”

“*Ravitaillement:* MM. les organisateurs du marché noir font savoir que leur association n'a pas à tenir compte de l'ordre de cesser le feu, et qu'en conséquence ils continueront à pratiquer les coups de fusil.”

Magdelaine BLOCH-MAILLARD.

Lexique biographique des membres de la "Commission des Sciences et Arts" et de ceux du premier "Institut d'Égypte"

par **Jean-Edouard Goby**

INTRODUCTION

Lorsqu'en mai 1798, Bonaparte quitta la France pour l'Égypte, il était accompagné d'un corps nombreux de mathématiciens, d'astronomes, de naturalistes, de chimistes, d'ingénieurs, de techniciens, de littérateurs, d'orientalistes et d'artistes réunis en un organisme appelé "Commission des Sciences et Arts". L'arrêté du Directoire en date du 12 avril 1798 définissait les buts de la Commission qui étaient de couper l'Isthme de Suez et d'améliorer par tous les moyens possibles le sort des habitants de l'Égypte. L'on pouvait considérer aussi la Commission comme l'état-major scientifique et technique de l'Expédition, comme une sorte de réserve générale dans laquelle le général en chef pourrait puiser pour assurer le fonctionnement de services et d'administrations au fur et à mesure des besoins.

Il ne faut pas confondre la Commission des Sciences et Arts avec "l'Institut d'Égypte", réplique réduite de l'Institut national, que Bonaparte fonda au Caire en août 1798. Sans doute, la plupart des membres de cette savante société appartenaient déjà à la Commission des Sciences et Arts mais certains généraux, officiers ou administrateurs n'en faisaient point partie. L'Institut devait s'occuper de science pure et travailler à "répandre les lumières".

L'objet de la présente étude est de donner quelques indications biographiques sur les membres de la Commission des Sciences et Arts, sur ceux de l'Institut d'Égypte et sur divers personnages ayant collaboré avec les uns ou les autres à l'exclusion toutefois des militaires n'ayant pris aucune part aux travaux ou recherches scientifiques et techniques. Il a, du reste, semblé opportun, après avoir précisé quelles avaient été les principales sources bibliographiques utilisées, de soumettre au lecteur, avec les commentaires appropriés, deux tableaux d'ensemble rendant compte de la composition des deux compagnies,

puis de résumer quelles furent leurs activités.

Sources bibliographiques

L'on trouve dans d'assez nombreux ouvrages des listes plus ou moins complètes de la Commission des Sciences et Arts et de l'Institut d'Égypte. Au nombre de ces ouvrages, il convient de citer la courte "Relation de l'Expédition d'Égypte" de l'architecte Charles Norry qui s'embarqua pour la France dès la fin de 1798, "l'Histoire de l'Expédition française en Égypte" due à la plume de l'ingénieur des Ponts-et-Chaussées P. Martin, les *Annuaire de l'an VIII* et de *l'an IX* publiés au Caire.

Ultérieurement, des listes plus complètes ont été données par Reybaud dans "l'Histoire scientifique et militaire de l'Expédition", puis par Marc de Villiers du Terrage, et par Guémard.

Il serait quelque peu fastidieux de citer tous les travaux de détail que nous avons utilisés; une mention spéciale doit pourtant être faite de la précieuse étude de Paul Pallary sur les ingénieurs géographes, parue en 1936 dans la *Géographie*, de la *Biographie universelle* des frères Michaud, et enfin du beau livre de M. Henri Munier dont nous avons parlé précédemment. (Cf. "Revue des Conférences Françaises en Orient", No. d'Avril 1945).

Les noms des personnages dont nous avons entrepris d'évoquer le souvenir n'ont pas toujours été orthographiés de la même manière: tout d'abord, avant la Révolution, l'orthographe des noms propres n'était pas fixée de façon invariable; par suite, un même individu né avant 1789 se faisait appeler tout aussi bien Renaud que Renault, Dupuis que Dupuy; d'autre part, les fautes d'impression si difficiles à éviter lorsqu'il s'agit de libeller correctement des noms propres inconnus des imprimeurs et plus ou moins bien écrits sur des manuscrits

dont les auteurs ont disparu, ont encore embrouillé les choses.

Chaque fois que nous l'avons pu, nous avons adopté, en cas de doute, l'orthographe admise par le biographe attitré du personnage. Dans les autres cas, nous avons choisi l'orthographe la plus répandue.

Composition de la Commission des Sciences et Arts

A l'époque de l'Expédition, l'on prit l'habitude de désigner les membres de la Commission des Sciences et Arts sous le nom générique de "savants". Sans doute les deux membres les plus illustres de la compagnie, Monge et Berthollet, avaient incontestablement droit à ce qualificatif. Mais en fait, les ingénieurs et techniciens étaient beaucoup plus nombreux au sein de la Commission que les savants proprement dits, si l'on entend par "savant" celui qui cultive surtout les sciences pures et qui y excelle. Par suite, si l'on avait voulu à tout prix qualifier par un seul vocable les membres de la Commission, l'on aurait dû parler des "ingénieurs" de l'Expédition plutôt que des savants. Il est regrettable que l'on ait continué les premiers errements, surtout lorsque l'on fut en mesure de constater les parts respectives des ingénieurs et des autres membres de la Commission des Sciences et Arts dans la préparation de la "*Description de l'Égypte*".

Quoiqu'il en soit, nous avons cru intéressant de classer les membres de la Commission en six groupes: savants et auxiliaires; officiers; ingénieurs et techniciens; corps médical; littérateurs, orientalistes et artistes; imprimeurs. Nous avons considéré comme "savants" les mathématiciens, les astronomes, le chimiste Berthollet, les naturalistes et les auxiliaires de ces derniers. Le groupe des "officiers" comprend les membres de la Commission classés au départ comme "géomètres" en leur qualité d'élèves ou d'anciens élèves de l'École polytechnique, puis versés dans le génie militaire en Égypte. Les "ingénieurs et techniciens" comprennent les ingénieurs des Mines, les architectes, les ingénieurs des Ponts-et-Chaussées, les ingénieurs mécaniciens et leurs collaborateurs de la maîtrise artisanale, les ingénieurs du génie maritime, les aéroliers militaires; l'on remarquera au sujet de ces derniers que, sur les listes de l'époque, les mécaniciens civils étaient aussi considérés comme aéroliers. Dans le groupe médical, l'on rencontre quelques médecins, chirurgiens et pharmaciens dont certains furent au cours de la campagne rattachés très étroitement aux services de l'Armée. Dans le cinquième groupe, nous avons rangé les hommes de lettres, les

interprètes et orientalistes, les économistes et enfin les artistes: dessinateurs, peintres, sculpteurs, musiciens. Enfin, Bonaparte avait emmené avec lui une trentaine d'imprimeurs français et italiens, ces derniers ayant appartenu à l'Imprimerie romaine de la Propagande. Ces imprimeurs sont classés, à l'exception de leur directeur Marcel considéré comme orientaliste, dans le sixième groupe.

Nous ne nous dissimulons pas les critiques que l'on peut présenter à cette classification, et nous y répondrons d'avance en faisant observer que, au cours de la campagne, plusieurs des membres de la Commission eurent des activités fort diverses. C'est ainsi que le futur membre de l'Académie française Parseval-Grandmaison exerça les fonctions de directeur de la douane de Suez. Son collègue Lerouge, qui devait mourir de la peste, se livra à des recherches de chimie. Sur certaines listes, l'ancien polytechnicien Duchanoy, plus tard ingénieur des Ponts-et-Chaussées, figure comme zoologiste. Berthollet, avant de devenir un chimiste réputé, avait fait des études de médecine; les travaux auxquels il se livra en Égypte permettraient de le considérer comme ingénieur-conseil.

Enfin, c'est à dessein que nous avons remplacé par leurs équivalents modernes certains qualificatifs usités à la fin du XVIII^{ème} siècle tels que "antiquaires", "artistes mécaniciens", etc.

Liste nominative des membres de la Commission des Sciences et Arts.

Nous avons indiqué dans une première colonne les noms des membres; dans une seconde, leur âge en 1798, au début de l'Expédition; dans une troisième, s'ils avaient appartenu à l'Institut d'Égypte; dans une quatrième, s'ils étaient partis avant la fin de la Campagne, c'est-à-dire avant le mois de juillet 1801; dans une cinquième, s'ils étaient morts ou avaient été tués en Égypte ou bien pendant la campagne de Syrie. Dans une dernière colonne enfin, nous avons mentionné s'ils avaient coopéré directement à la *Description de l'Égypte* soit en y donnant un ou plusieurs mémoires, soit en dessinant des planches, soit en fournissant des matériaux pour la carte, soit en prenant part à la mise au point de la rédaction. Pour chacun des six groupes énumérés plus haut, nous avons calculé l'âge moyen des membres du groupe dont nous connaissons la date de naissance et avons donné les totaux des membres de l'Institut, des partis, des morts, des coopérateurs de la Description.

Certes, nous n'avons pas la prétention de présenter un travail définitif, mais seulement une étude conforme aux do-

cuments que nous avons eus entre les mains. Il est possible, en particulier, que les totaux des colonnes 4 et 5 présentent seulement des minimums.

LISTE NOMINATIVE

NOMS	Age en 1798	Institut d'Egypte	Partis	Morts	Coopérateurs Description
1er GROUPE: 17 SAVANTS ET AUXILIAIRES:					
4 Mathématiciens:					
	ans				
Corancez	28	oui	—	—	oui
Costaz	31	oui	oui	—	oui
Fourier	30	oui	—	—	oui
Monge	52	oui	oui	—	oui
4 Astronomes:					
Beauchamp	36	oui	oui	—	—
Méchain Fils	20	—	oui	—	—
Nouet	58	oui	—	—	oui
Quesnot	?	oui	oui	—	—
1 Chimiste:					
Berthollet	50	oui	oui	—	oui
1 Géologue:					
Dolomieu	48	oui	oui	—	—
7 Naturalistes:					
Coquebert	18	—	—	oui	oui
Geoffroy Saint-Hilaire	26	oui	—	—	oui
Gérard env.	20	—	oui	—	—
Marie	?	—	—	—	—
Nectoux	?	—	—	—	—
Raffeneau-Deille (Alire)	20	oui	—	—	oui
Savigny	21	oui	—	—	oui
Totaux et moyennes	33	12	8	1	10
2ème GROUPE: 7 OFFICIERS DU GENIE:					
Bringuier	21	—	—	oui	—
Charbaud env.	20	—	—	oui	—
Fuseau env.	20	—	—	oui	—
Moret	18	—	—	—	—
Piquet	21	—	—	oui	—
Say au plus	30	oui	—	oui	oui
Vincent L. F.	18	—	—	—	oui
Totaux et moyennes	21	1	0	5	2
3ème. GROUPE: 79 INGENIEURS ET TECHNICIENS:					
4 Ingénieurs des Mines:					
Collet-Descotils	25	oui	oui	—	oui
Cordier	21	—	oui	—	oui
Dupuy (Victor)	21	oui	—	—	—
de Rozière	23	—	—	—	oui
4 Architectes:					
Balzac env.	50	—	—	—	oui
Lépère J. B.	38	oui	—	—	oui
Norry	42	oui	—	—	oui
Protain	34	oui	—	—	oui
26 Ingénieurs des Ponts-et-Chaussées:					
Alibert	23	—	—	—	oui
Arnollet	22	—	—	—	—
Bernard	22	—	—	—	oui
Bodard	33	—	—	oui	—
Caristie	23	—	—	—	oui
Chabrol	25	—	—	—	oui
Du Bois-Aymé	19	—	—	—	oui
Duchanoy	17	—	—	—	oui
Duval	30	—	—	oui	—
Favier	22	—	—	—	oui
Faye	35	—	oui	—	oui
Fèvre	23	—	—	—	oui
Girard	33	oui	—	—	oui
Jollois	22	—	—	—	oui
Lancret	24	oui	—	—	oui
Le Père (Gratien)	29	oui	—	—	oui
Le Père J. M.	35	oui	—	—	oui
Martin	27	—	—	—	oui
Mollne	18	—	—	—	—
Potier P.N.	20	—	—	—	oui
Raffeneau-Deille (Adrien)	25	—	—	—	oui

NOMS	Age en 1798 ans	Institut d'Égypte	Partis	Morts	Coopérateurs Description
Regnault	22	—	—	—	oui
Saint-Genis	26	—	—	—	oui
26 Ingénieurs des Ponts-et-Chaussées (suite):					
Thévenot	26	—	—	oui	—
Viard	15	—	—	—	oui
de Villiers du Terrage	18	—	—	—	oui
19 Ingénieurs géographes:					
Bertre	22	—	—	—	oui
Bourgeois	?	—	oui	—	—
Coraboeuf	21	—	—	—	oui
Dulion	?	—	—	oui	—
Faurie	?	—	—	oui	—
Jacotin	33	oui	—	—	oui
Jomard E. F.	21	—	—	—	oui
Jomard J. B.	18	—	—	—	—
Laroche	20	—	—	—	oui
Lathuile	?	—	—	—	oui
Lecesne	26	—	—	—	oui
Leduc	?	—	oui	oui	—
Levesque	?	—	—	—	—
Monet	?	—	oui	—	—
Pinaut	?	—	—	oui	—
Pottier V.	?	—	oui	—	oui
Schouani	?	—	—	—	oui
Simonel	?	—	—	—	oui
Testevuide	62	—	—	oui	oui
4 Ingénieurs mécaniciens:					
Cecile	?	—	—	—	oui
Conté	33	oui	—	—	oui
Hérault	?	—	—	oui	—
Lenoir	22	—	—	—	oui
10 Maîtrise artisanale:					
Adnès Père	?	—	—	—	—
Adnès Fils	?	—	—	—	—
Aimé	?	—	—	—	—
Cassard	?	—	—	—	—
Cirot	?	—	—	oui	—
Colin	?	—	—	oui	—
Couvreur	?	—	—	—	—
Hassenfratz	?	—	—	—	—
Hochu	?	—	—	—	—
Lemaitre	?	—	—	—	—
3 Ingénieurs des poudres:					
Champy Père	?	oui	—	—	—
Champy Nicolas	21	—	—	oui	—
Le Brun	?	—	—	—	—
6 Ingénieurs du Génie maritime:					
Bonjean	?	—	—	—	—
Boucher	20	—	—	—	—
Chaumont	?	—	—	—	—
Ferraud	?	—	—	—	—
Greslé	22	—	—	—	—
Vincent J. B.	19	—	—	—	—
3 Aéroliers Officiers:					
Coutelle	50	—	—	—	oui
Ihomond	28	—	—	—	—
Plazanet	25	—	—	—	—
Totaux et moyennes	29	12	7	12	43
4ème GROUPE: 12 CORPS MEDICAL:					
9 Médecins et chirurgiens:					
Bessières	21	—	oui	—	—
Bidou	?	—	—	—	—
Daburon	?	—	—	—	—
Devesvres	?	—	—	oui	—
Dubois A.	42	oui	oui	—	—
Dubois I. env.	20	—	oui	—	—
Labatte	32	—	—	—	oui
Lacipière	21	—	—	—	oui
Pouqueville	28	—	oui	—	—
3 Pharmaciens:					
Boudet	50	oui	—	—	oui

NOMS	Age en 1798	Institut d'Egypte	Partis	Morts	Coopérateurs Description
Roguin	ans ?	—	oui	—	—
Rouyer	?	—	—	—	oui
Totaux et moyennes	29	2	5	1	4
5ème GROUPE: 29 MEMBRES:					
2 Archéologues:					
Pourlier	?	—	oui	—	—
Ripault	23	oui	oui	—	—
7 Dessinateurs et peintres:					
Caquet	?	—	—	oui	—
Denon	51	oui	oui	—	—
Dutertre	45	oui	—	—	oui
Joly	?	—	—	oui	—
Péré	?	—	—	oui	—
Redouté	32	oui	—	—	oui
Rigo	?	oui	oui	—	—
2 Musiciens:					
Rigel	26	oui	—	—	—
Villoteau	26	—	—	—	oui
1 Sculpteur:					
Castex	?	—	—	—	oui
1 Graveur:					
Fouquet	?	—	—	—	—
2 Ecrivains:					
Lerouge	?	—	—	oui	—
Parseval	39	oui	oui	—	—
3 Economistes:					
Gloutier	?	oui	—	oui	—
Tallien	32	oui	oui	—	—
Saint-Simon	?	—	—	oui	—
11 Interprètes et orientalistes:					
Belletête	20	—	—	—	oui
Bracévich	?	—	—	—	—
Delaporte	21	—	—	—	oui
Fatallah	?	—	—	—	—
Jaubert	19	—	oui	—	oui
L'Homaca	?	—	—	—	—
Magallon C.	57	—	—	—	—
Marcel	22	—	—	—	oui
Panhussen	?	—	—	oui	—
Raige env.	20	—	—	—	oui
Venture	56	oui	—	oui	—
Totaux ou moyennes	32	10	5	8	9

6ème GROUPE: 31 IMPRIMEURS:

5 *Protes et correcteurs*: Beaudouin, Besson, Galland, Laporte, Puntis.

18 *Typographes*:
 Barrier Dizerand Lafaurie Nivet
 Boulanger Dubois Laugier Poincelot
 Boyer Eberhart Lethioux
 Castera Gransart Marlet
 Cauzie Jardin Marquoy

8 *Imprimeurs de la "Propagande"*: Ansiglione, de Dominicis, Maccagni, Mesabki, Pellegrini, Renno, Roselli, Rugas.

Au moins six membres du groupe moururent en Egypte.

TABLEAU RECAPITULATIF

	Age moyen en 1798	Institut d'Egypte	Partis	Morts	Coopérateurs Description
175 membres:					
	ans				
17 Savants	33	12	8	1	10
7 Officiers du Génie	21	1	—	5	2
79 Ingénieurs et techniciens	29	12	7	12	43
12 Corps médical	29	2	5	1	4
29 du 5ème Groupe	32	10	7	8	9
31 Imprimeurs	?	—	—	6	—
Totaux et moyennes	30	37	27	33	68

Les revues françaises après la Libération

par **René Bertelé**

rédacteur en chef de "Confluences"

L'occupation a scindé en deux l'esprit littéraire et l'intellectualisme français: ceux d'avant-guerre, qui s'orientèrent suivant leurs tendances, au moment crucial, et ceux nés pendant la guerre et imprégnés d'un nouvel état d'esprit, d'un nouvel élan.

Parmi les revues, nombreuses sont celles qui ne reparaitront pas, nombreuses sont celles nées pendant la guerre, à orientation nouvelle. Une mise au point commence à se faire. Il s'agit de trier les valeurs anciennes, rejeter celles qui n'ont pas pu résister à l'épreuve, garder celles qui représentent encore quelque chose de fécond.

Paris, juin 1945.

Je regarde sur ces rayons de bibliothèque les tranches multicolores, déjà fanées, de cinquante ans de publications: elles résument à elles seules, dans ses tendances si diverses, toute l'activité intellectuelle contemporaine de la France. Il y a là le gros "Mercure de France", compact, mais érudit; l'officielle "Revue des Deux Mondes" dont la couverture saumonée habille avec gravité près d'un siècle d'académisme; la "Revue de Paris" du comte de Fels et de Marcel Thiébaud, substantielle, officielle, informée, où, chaque mois, un général ou un diplomate anonyme signait de trois étoiles une étude solide et brillante à la fois. Et aussi, la longue file blanche et rouge de "La Nouvelle Revue Française" de Jacques Rivière et de Jean Paulhan, qui a su grouper successivement, pendant trente ans, autour du prestigieux monogramme NRF, Marcel Proust, Paul Valéry, André Gide, Paul Claudel, Léon-Paul Fargue, Jean Schlumberger, Alain, Julien Benda, Jean Giraudoux, Paul Eluard, Henri Michaux, Jean-Paul Sartre — le plus pur, le plus aigu ou le plus exquis de l'intelligence et de la langue françaises, la dernière mode de l'esprit et souvent la plus audacieuse. Tant d'autres encore, qui ont correspondu à un moment et à une tendance non négligeables de la vie intellectuelle de la France; "Europe", de Romain Rolland, de Guehenno et de Cassou qui, né d'un grand rêve, celui d'une Europe unifiée, groupe pendant vingt ans à son sommaire des écrivains de tous

les pays du monde; "Commune" née du Front populaire, organe des Maisons de Culture, revue d'idéologie marxiste; la "Revue Universelle" de Bainville et de Massis, organe monarchiste de la pensée maurassienne; la "Revue hebdomadaire" de François Le Grix, sage et un peu effacée; "Esprit", d'Emmanuel Mounier, revue à tendances spiritualistes et sociales; "Les Etudes" et "La vie intellectuelle", revues catholiques, rédigées la première par les Jésuites, la seconde par les Dominicains... Revues de "gauche" ou de "droite"; revues strictement littéraires, poétiques, philosophiques, politiques, religieuses ou sociales, revues de spéculation pure ou revues "de combat", revues surréalistes, marxistes, thomistes ou phénoménologistes...

Qu'allaient-elles devenir toutes ces revues après juin 1940, sous l'oppression allemande, dans le climat le plus hostile à toute la pensée un peu libre et fière? Allaient-elles pactiser avec le vainqueur, allaient-elles lui opposer par leur disparition une fin de non-recevoir? La réponse qu'on peut faire, il faut le dire, implique par là même un jugement sur les tendances qu'elles représentaient, sur les écrivains qui y collaboraient aussi bien que sur ceux qui les lisaient. L'épreuve terrible de juin 1940 allait être pour ces revues comme pour tant d'autres activités françaises, un test, une pierre de touche, des plus significatifs.

La "Revue des deux mondes", organe académique de la pensée bourgeoise, devait continuer de paraître à Vichy. Ce fut quelque temps la revue de Pétain, de

ses amis, de ses "penseurs": Abel Bonnard, Henry Bordeaux et autres fort moins grands seigneurs, partisans plus ou moins honteux des accommodements avec le vainqueur. Devait continuer aussi "La Revue Universelle" sous la direction d'Henri Massis; elle ne faisait ainsi que suivre son inspirateur et son maître Maurras dans la voie d'une collaboration plus ou moins tacite. Mais faire le procès de la "Revue Universelle", ce serait faire celui de "l'Action Française", que la France de 1945 a déjà instruit et jugé. La "Revue de Paris", elle, pour son honneur, "se sabordait", selon l'expression consacrée, dès les premiers jours de l'occupation, faisant preuve de rigueur dans le patriotisme le plus élémentaire qui lui a conquis notre estime. Je ne parle pas d'"Esprit", d'"Europe" ou de "Commune"; il va sans dire que ces revues de "gauche", ou même, en ce qui concerne la troisième, d'obédience marxiste, ne pouvaient songer à paraître sous l'occupation. Que "La Revue des deux Mondes" et la "Revue Universelle" survivent à la défaite et à l'occupation, voilà qui était au fond dans l'ordre des choses et ne pouvait étonner outre mesure ceux qui savaient dès longtemps les sympathies "totalitaires" de leurs représentants. Leur équipe et leur public se démasquaient seulement.

Plus surprenante et plus douloureuse fut pour nous la continuation de la "Nouvelle Revue Française", de 40 à 43, parce que justement elle représentait peut-être le plus pur et le plus libre de l'esprit français. Mais, ici, il nous faut préciser. Pendant près de trois ans, nous avons pu revoir, çà et là, la célèbre couverture blanche et rouge à la devanture des librairies. Cette couverture était la même — mais pas les mêmes la plupart des noms qui y figuraient: aucun de ses fondateurs, aucun des quelques grands noms qui ont illustré notre littérature depuis trente ans, ni celui de son directeur Jean Paulhan, remplacé par le collaborateur Drieu la Rochelle, ni ceux de Valéry, de Gide, de Giraudoux, de Benda, de Claudel ou d'Eluard. La plupart avaient fui Paris ou la France. Ceux qui y étaient encore gardaient le silence — un silence dangereux d'ailleurs pour leur sécurité. La N.R.F. de Drieu n'était plus la N.R.F.... Elle devait d'ailleurs cesser de paraître au bout de trois ans, parce que, peu à peu, toute son équipe s'en était retirée, et qu'elle avait perdu plus de la moitié de ses abonnés. La tentative de mise au pas de l'intelligence française se terminait par un échec éclatant.

Tandis que les quelques revues collaborationnistes continuaient à Paris ou à Vichy une existence sans honneur, en zone libre, en plus des vieux "Cahiers du sud" créés et dirigés à Marseille depuis de longues années par Jean Ballard, deux revues nouvelles étaient nées:

elles représentaient la résistance de l'esprit à l'oppression: "Poésie 40" et bientôt "Confluences". C'est un peu le compagnonnage des poètes tel qu'il existait au Moyen-Age qu'avait voulu ressusciter déjà, en pleine guerre, Pierre Seghers, quand il créa sur le front la "Revue des poètes casqués" (P.C. 39). Grâce à cette plaquette bien mince encore qui circulait de cantonnement en cantonnement, la poésie continuait à vivre au milieu des blockhaus et des barbelés, apportant à chacun les vertus de sa présence. Après la défaite, Pierre Seghers continua à la faire paraître non plus dans un camion militaire, mais dans une vieille tour, dans le midi de la France, près d'Avignon. Autour de cette revue, se groupe pendant quatre ans toute la poésie militante: Pierre Emmanuel, Alain Borne, Loys Masson et beaucoup d'autres jeunes poètes pour lesquels un poème était surtout une protestation. "Poésie 45", qui continue à paraître aujourd'hui encore, représente bien ce besoin ressenti par beaucoup de jeunes en France, après la défaite, d'une littérature plus aérée, plus humaine, plus près d'un peuple aussi. Avec le groupe de "Poésie 45" la poésie française s'éloigne d'un esthétisme un peu étouffant, devient plus dynamique, plus efficace. Elle n'est plus seulement une oeuvre d'art mais un moyen d'action.

Presqu'au même moment, en zone libre, à Lyon, un groupe de jeunes gens, universitaires pour la plupart, créèrent une revue: "Confluences". Pendant trois ans, dirigée par René Tavernier, elle fut animée des mêmes soucis que "Poésie 40" et répondit aux mêmes besoins: affirmer la permanence de la vie spirituelle de la France menacée de mort, permettre à la conscience de la France de se manifester malgré le bâillon qui l'étouffait. Un poème, un article, un récit, où, le plus souvent sous les voiles de l'allusion, se lisait ce qu'on ne pouvait dire ouvertement: autant de victoires remportées sur la nuit. La plupart des écrivains opposés à la collaboration, d'Aragon à François Mauriac, d'Eluard à Duhamel, de Jean Paulhan à André Rousseaux, ont écrit dans "Poésie 40" et dans "Confluences". C'est dire l'importance et le mérite de ces deux revues qui, malgré les démêlés perpétuels avec la censure, souvent menacées par Vichy, souvent interdites, ont réussi cependant à opposer à l'entreprise d'asservissement systématique de l'esprit poursuivie par les nazis et par leurs serviteurs, l'action sourde mais efficace de la pensée libre.

Au-delà des frontières et pourtant si près de nous, à Alger, une autre revue, née elle aussi de l'esprit de résistance, allait jouer un rôle des plus importants: "Fontaine", créée et dirigée par Max Pol Fouchet. "Fontaine" a été véritablement pendant cinq ans sous le régime de Vi-

chy d'abord, puis dans l'Algérie libérée, comme le prolongement de la pensée française la plus libre et la plus authentique. Elle a surtout opéré un regroupement fort utile de tous les écrivains français dispersés par l'exil en Amérique, en Angleterre ou dans les colonies lointaines: d'André Gide à Jules Romains, de Jacques Maritain à André Breton, de Saint Jean Perse à Julien Green. Auprès d'elle, et après la libération de l'Afrique du nord, naquirent "L'Arche", dirigée par André Gide, "La Nef" de Robert Aron, "Renaissances".

Il faudrait parler aussi des revues qui ont réussi à paraître en France dans la clandestinité pour compléter et approfondir l'action des journaux clandestins, attestant la vitalité et la puissance de réaction de l'esprit français devant l'oppression allemande. Citons surtout: "L'éternelle revue", revue de poésie, fondée par Paul Eluard; les "Cahiers de libération" qui cherchèrent à grouper autour de Jean Cassou — et d'un autre écrivain dont il faut taire le nom puisqu'il est encore prisonnier en Allemagne — la plupart des collaborateurs de l'ancienne N.R.F. "Les Cahiers politiques", revues d'études politiques, économiques et sociales où se discutaient et l'élaboraient les plans de réforme à appliquer après la libération; la "France intérieure" de Georges Oudard, et surtout les fameux "Cahiers du témoignage chrétien" qui devaient devenir célèbres dans le monde entier.

Ainsi, sous la poussée des événements, un fossé s'est creusé entre l'esprit des revues qui paraissaient avant la guerre et celui des nouvelles, créés sous et contre l'occupation. Ces revues récentes ne sont-elles que le produit passager des circonstances? Vont-elles, la libération enfin venue, céder la place aux anciennes revues d'avant-guerre? Il ne le semble pas, et il serait faux de croire que la pensée française, si profondément bouleversée par la crise de ces cinq années, va retrouver intactes, ses positions d'avant le déluge.

Aujourd'hui, dans la France libérée, le panorama des revues est loin encore d'avoir trouvé son dessin définitif. Parmi les revues paraissant avant 1940, on annonce la repartition de celles qui n'ont pas démerité comme "La Revue de Paris", avec Marcel Thiébaud, ou "Europe" avec Jean Cassou. Les "Cahiers du sud" continuent à Mar-

seille leur honorable carrière, "Esprit" reparait depuis quelque temps. Les "Etudes" et la "Vie intellectuelle" sont tout près de reparaitre. "La pensée", expression du rationalisme moderne, inaugure une nouvelle série avec des savants comme Paul Langevin, Joliot-Curie, le Dr. Henri Wallon.

Des revues créées en Algérie avant ou après la libération de l'Afrique du Nord, "Renaissances" et "La Nef" paraissent déjà à Paris. "Fontaine" ne va pas tarder à les suivre. Les jeunes revues nées en zone sud, "Poésie 45" et "Confluences" ont, elles aussi, subi l'attraction de la capitale. Quant aux revues clandestines, "les Cahiers Politiques" et l'"Eternelle revue" sont déjà sorties, et l'on annonce la parution très prochaine des "Cahiers de la libération" sous la direction de l'ancien ministre d'Alger, Emmanuel d'Astier de la Vigerie, et du "Nouveau Monde" qui prendrait la suite des "Cahiers du témoignage chrétien". Signalons enfin, parmi tous les projets de créations nouvelles, celui de la "Revue internationale" préparée par un groupe de jeunes hommes pour faire connaître en France les expressions les plus intéressantes de l'opinion internationale, et celui d'une revue qui grouperait autour de J.-P. Sartre, Albert Camus et André Malraux, les noms les plus brillants de la génération littéraire qui atteint aujourd'hui à la maturité et aurait l'ambition de jouer le rôle que tenait avant 1940 la "Nouvelle Revue Française"; le titre n'en est pas encore fixé, mais il semble qu'après avoir envisagé celui de "La Condition humaine" on se soit plutôt maintenant arrêté à celui des "Temps nouveaux".

Nous savons, d'autre part, que "La Revue des deux Mondes", le "Mercure de France", la "Revue Universelle" et la "Nouvelle Revue française" ne reparaitront pas. Ainsi une mise au point commence à se faire. Il s'agit maintenant, en effet, pour les intellectuels français de choisir, parmi les valeurs d'avant guerre, celles qui représentent encore quelque chose de fécond, d'écarter celles qui n'ont pu résister à l'épreuve de la défaite. C'est ce tri et ce choix que vont refléter maintenant, de plus en plus nettement, les revues nées de la libération. Elles incarnent déjà le nouveau visage de la France.

René Bertelé.

La libération de la France et ses monuments détruits

par **René-Jean**

La France qui a beaucoup souffert est maintenant libre. Elle est ivre de liberté, mais cette joie ne laisse pas que d'être ternie au spectacle de tous ses monuments détruits, ses monuments qui étaient son passé, et qu'une main barbare a aveuglément et délibérément démolis.

Paris, Juin 1945.

Ivresse d'être libres, de pouvoir errer sans craindre une rencontre désagréable, de ne plus entendre parler de terrorisme, d'emprisonnements et de fusillades, ivresse d'exprimer sa pensée sans redouter qu'un écho attire sur soi ou les siens de redoutables sanctions, de pouvoir regarder son voisin dans les yeux, et lui sourire sans arrière-pensée, toutes ces ivresses, nous en jouissons, mais nous ne les avons pas conquises pour rien. Tout se paie ici-bas. Nous avons payé notre libération, et notre joie reste mélancolique.

Nous avons payé notre libération de nos angoisses, de nos souffrances et du sang de nos morts. Nous la payons chaque jour du sang de nos combattants, de la pâleur et de la maladie de nos enfants mal nourris. Le prix de la libération, il est inscrit aussi, et à jamais, sur notre sol, de l'ouest à l'est, et du sud au nord. Ce qui est notre trésor de famille, les archives de notre passé ont été atteints dans quelques-unes de leurs parties les plus précieuses, là où leur reconstitution est impossible.

Car ces archives, ce ne sont pas seulement les traités et les chartes dont les Allemands ont exigé et emporté bon nombre. Ceux-là, les commissions de récupération auront à les rechercher, à les pourchasser pour les remettre dans les dépôts qui, depuis des siècles, les conservaient. Mais, il y a aussi nos archives de pierre, témoins de notre civilisation dont beaucoup sont à présent réduites en poussière. Les monuments ne constituent-ils pas, ainsi que l'a écrit Ruskin, celui des livres de l'Histoire, le plus digne de confiance?

Ne disons rien des maisons écroulées. On les rebâtitira. Oublions les trésors de souvenirs familiaux, toute l'humble tendresse qu'elles conservaient. Leur disparition brutale est dans la logique de la guerre. Mais, il y a les lieux de prière et de méditation, l'église où, de généra-

tion en génération, la voix des cloches s'associait à la joie des naissances, participait à la tristesse des morts, s'unissait à la vie et aux préoccupations quotidiennes. Combien d'églises n'ont plus de cloches. Combien à présent sont démolies? Les dénombrer? A quoi bon. Sait-on que, dans notre seule province normande, trois cents au moins furent totalement ou partiellement détruites? Celles qui les remplaceront n'atteindront pas, avant plusieurs siècles, la résonance mystérieuse des vieilles pierres érigées par nos pères. On pourrait énumérer celles qui ne sont plus, ce serait alors une liste monotone, pareille à celles où les noms des victimes sont psalmodiés suivis des mots: "mort au champ d'honneur", qui, dans les cérémonies commémoratives, se succèdent comme les grains d'un chapelet funèbre.

Nous pleurons nos églises et nos cités détruites, celles de nos côtes et celles de l'intérieur, comme on pleure les morts tombés pour la Patrie. Entre toutes, au premier rang peut-être, nos pensées vont à Rouen, la ville des clochers, car Rouen n'a plus de clochers "montrant du doigt les cieux", Rouen n'a plus que des fragments d'églises. Il semble que Rouen, entre toutes, fut victime expiatoire. Autour de l'emplacement du bûcher de Jeanne qu'allumèrent jadis les Anglais, est tombée du ciel, depuis le 1er juin, une pluie de feu qui a tout consumé.

Toutes les églises de Rouen furent atteintes. L'Eglise Saint-Vincent est un chantier de gravats, Saint-Cuen comme Saint-Maclou montrent des pans de murs. La cathédrale est la grande blessée qui gardera éternellement les stigmates de sa dévastation. Six travées de sa nef sont effondrées, et la fameuse Tour Saint-Romain qui renfermait l'horloge et le bourdon est calcinée, comme sont calcinées la toiture et les charpentes depuis qu'elles reçurent les bombes incendiaires, comme est calcinée la tour

centrale qui mesurait 148 mètres de hauteur.

L'archevêché est détruit, détruit aussi le célèbre Palais de Justice, chef-d'oeuvre de l'art gothique et de la Renaissance, détruits nombre d'hôtels et de vieilles maisons: en gros, on peut dire que le vieux Rouen n'existe plus.

Une autre grande ville normande peut rivaliser avec Rouen sur ce triste terrain: Caen où la bataille se déroula avec furie. Caen, écroulée meurtrie, vaste champ de pierrailles et de poussière. Caen privée maintenant de l'hôtel de Than, de l'hôtel d'Escoville et de maintes demeures vénérables, a ses diverses églises, tout d'abord St.-Etienne-le-Vieux, l'église Saint-Jean et l'église Saint-Pierre, très endommagées, privées de toitures, effondrées.

Par une sorte d'heureux miracle, deux de ses monuments les plus justement célèbres sont à peu près épargnés: Saint-Etienne, l'église de l'Abbaye aux hommes que fonda, en 1064, Guillaume-le-Conquérant, et la Trinité, église de l'Abbaye aux Dames que fonda, deux années plus tôt, cette Reine Mathilde dont le nom est attaché à la célèbre broderie historiée, dite Tapisserie de Bayeux où est décrite la conquête de l'Angleterre par les Normands.

A Lisieux, à Falaise, à Coutances, à Saint-Lô, à Valognes, à Carentan, en combien d'autres lieux encore, jusqu'aux portes de Paris où l'école Saint-Cyr et le château de Vincennes riches d'histoire sont en ruines; puis, en Bretagne, la vieille cité des Corsaires, Saint-Malo, a été détruite, par simple vandalisme, comme à plaisir, par les Allemands qui la bombardèrent des îles avoisinantes; à Nantes, où de gros dégâts furent causés par l'aviation américaine; à Tours, à Blois, à Beaugency, à Orléans, qui, par deux fois, en 1940 d'abord, en 1944 ensuite, subirent des bombardements dévastateurs; à Gien, où la ville fut presque totalement détruite par l'aviation italienne en 1940, le coût de notre libération est inscrit dans les ruines.

La Lorraine et l'Alsace ont payé leur tribut. Entre autre villes, Toul, St.-Nicolas du Port, Colmar ont grandement souffert; les Allemands, avant de quitter Saint-Dié, ont dynamité la ville dont la cathédrale est très endommagée. A Strasbourg, si la cathédrale est intacte, le château célèbre des Rohan, par contre, est mutilé.

Les monuments du midi de la France eux aussi ont leurs dévastations. Sans doute, on a retrouvé intactes les célèbres cariatides de Pierre Puget sous les décombres de l'Hôtel de Ville de Toulon; à Arles, la célèbre église Saint Trophime a souffert et cinq travées des Arènes sont en ruines, mais la destruction irréparable est celle d'un site célèbre: le Vieux Port de Marseille dévasté, transformé par les Allemands en 1942. Le

Vieux Port était, dans l'histoire de la civilisation occidentale, un lieu sacré; c'est là que, six cents ans peut-être avant l'ère du Christ, vinrent aborder des vaisseaux phocéens, apportant le rayonnement de la Grèce à une terre barbare encore, auréolant la naissance de la ville d'une légende d'amour, parée de grâce ionienne. Or, le Vieux Port n'existe plus, et la beauté de Marseille a subi un irréparable affront.

Pourtant, rendons grâce aux dieux. Nos grandes cathédrales, qui sont comme des reines parmi les princesses leurs soeurs, ont été préservées. Les aviateurs ont su les épargner. La cathédrale de Reims n'a pas été touchée. Celle de Chartres, pour qui les craintes furent vives, car elle est au centre du champ d'aviation, n'a pas souffert, celle de Bourges, ville où des ateliers militaires sont nombreux, fut épargnée des bombes qui tombèrent tout proches. Le magnifique vaisseau de Beauvais est intact, intacte aussi la splendeur d'Amiens. Seulement, ces dernières érigent leur beauté sur un champ de ruines et de décombres; tout autour d'elles n'est que poussière. Et l'on sait que Notre-Dame-de-Paris n'a jamais été menacée.

Sans doute les églises sont privées de parure. La plupart ne livrent pas aux regards l'enseignement de leur Bible de pierre, les statues des portails n'appellent pas la piété des fidèles, car elles sont dissimulées, masquées par des sacs de sable accumulés, afin de les protéger. Mais ce sable bientôt sera enlevé, l'Ange de Reims sourira à nouveau, le Beau Dieu d'Amiens élèvera sa dextre pour bénir et les Vierges de Chartres réparaitront à la lumière comme repaieront les élus de Bourges. Tous les saints et toutes les saintes des cathédrales de France, la Paix revenue, apporteront leur image consolatrice aux hommes qui, plus que jamais, auront besoin d'être soutenus et guidés.

Puis, sortiront des refuges, où on les garde encore, les verrières historiées. Peu à peu remises à leur place, elles scintilleront aux lumières. Le soleil viendra, à travers elles, semer les dalles froides d'incomparables gammes, des féeries de couleur surgiront pour nos fils, en tout semblables à celles que connurent nos pères, et les légendes sacrées laisseront voir leurs récits naïfs dans l'armature des plombs qui les fragmentent.

Tout cela sans doute ne fera pas oublier ce qui est irrémédiablement perdu, toutes les grandes ruines qui s'échelonnent, comme des bornes indicatrices, sur la route de notre libération. Ce qui est détruit, comme ce qui reste, porte témoignage, aux yeux du monde entier, que la civilisation pour laquelle luttent les Alliés, est le fruit d'efforts séculaires où la part de la France fut plus considérable que celle d'aucun autre peuple.

RENE-JEAN.

La vie spirituelle en France

Vie académique et Universitaire :

● Depuis le 25 avril le service des émissions Radio-Monde de l'Institut International de Coopération Intellectuelle émet tous les mardis un programme consacré aux questions d'actualité — tant d'ordre économique, politique, artistique que social — destiné aux auditeurs de toute nationalité et de toute condition. Le but de cette émission est de favoriser au plus haut degré la compréhension entre les peuples.

● M. Bloch, professeur de physique à l'Ecole Normale Supérieure, est mort dans un camp de concentration allemand.

● Le Musée du "Vieux Marseille" a été pillé par les troupes allemandes qui l'ont occupé en Février 1944. La bibliothèque provençale a souffert.

● L'Académie de Médecine a élu, par 60 voix contre 65 votants le professeur Henri Mondor. L'éminent chirurgien, qui est aussi l'historien de Mallarmé et membre de l'Académie Mallarmé, est, entre autres études d'ordre chirurgical, l'auteur de "Diagnostics urgents", grand ouvrage devenu classique en France et à l'étranger.

● Marcel Prenant, professeur d'Anatomie comparée à la Sorbonne, vient d'être retrouvé dans un camp de concentration allemand. Atteint de typhus, il est maintenant hors de danger. L'un des fondateurs du "Front National pour la Libération du Territoire", et Chef d'Etat-Major des Francs-Tireurs et Partisans Français, il fut arrêté et torturé par la Gestapo, en Janvier 1944, puis envoyé en Allemagne.

● Le "Groupe Français d'Education Nouvelle", section française de la Ligue Internationale de même nom, dont le siège est à Londres, a repris ses activités suspendues depuis l'armistice. Son siège est resté au Musée Pédagogique, à Paris.

La publication de sa revue "Pour l'Ere Nouvelle" va reprendre incessamment.

Les Lettres

● Le président Edouard Herriot rapporte de ses longs mois d'exil de nom-

breuses notes et des fragments d'un essai philosophique.

● Les Académiciens Goncourt ont actuellement deux prix en retard, ceux de 1940 et de 1944.

Celui de 1940 sera réservé à un prisonnier ou déporté, et pour permettre à tous les candidats de courir leur chance, il ne serait pas décerné avant février 1946.

Celui de 1944 serait attribué en Juin ou Juillet.

Celui de 1945 sera normalement attribué en décembre.

● Le lundi 7 Mai, l'hebdomadaire "Les Lettres Françaises" a organisé une réception pour marquer le passage à Paris du poète T. S. Eliot, et souhaiter la bienvenue à Julien Cain, administrateur de la Bibliothèque Nationale, libéré du camp de Buchewald.

Des études sur la personne et l'œuvre de T.S. Eliot ont paru dans "Les Lettres Françaises" du 5 Mai, par Max-Pol Fouchet, et dans *Carrefour*, à la même date, par P. Chevrillon.

Enfin, sous la présidence de M. Paul Valéry, le poète T. S. Eliot a fait une conférence en français, le vendredi 11 Mai, sur le rôle du poète dans la société.

● M. André Gide, qui avait quitté Paris dès 1939, y est rentré venant d'Alger par avion. Il est en parfaite santé.

● Le poète Philippe Chabaneix vient de rouvrir sa "boutique de poésie" Le Balcon, rue Dauphine. Il a publié une brochure consacrée au souvenir de Garcia Lorca, et prépare la publication de "Musique des jours et des nuits", "Du livre des amours", "Suite magique".

● Le poète Léon Vérane a quitté Toulon. Il reprend chez Bernouard la publication de ses Facettes, revue des poètes "fantaisistes", et corrige les épreuves de ses prochaines plaquettes: "La Fête s'éloigne", "La Calanque au Soleil", "Fontaines de Provence". On annonce également, de lui, un "Toulon-sur-Mer" illustré par Decaris.

● Prix "Liberté". — Un prix de 200.000 francs, un prix de 100.000 francs, un prix de 50.000 francs seront attribués à l'œuvre de début de trois jeunes auteurs français ex-prisonniers ou déportés. Les candidats devront adresser leurs ouvrages aux éditions Calmann-Lévy, qui publieront les trois œuvres couronnées.

Aux éditions Stock: "Un recteur de l'île de Sein", roman de Henri Queffélec; "Staline contre Hitler", par André Pierre, historique du pacte et du conflit germano-russe; une réimpression d'un des derniers romans de Louis Bromfield: "Les nuits de Bombay".

Aux éditions Nagel: "Quelqu'un troubla la fête", par Léonide Soloviov (les aventures de Nassreddine, le Till Eulenspiegel du Proche-Orient).

Sous presse aux éditions Nagel: "La fabrique d'absolu" de Karel Capek, roman traduit du tchèque.

● Ont paru dernièrement :

Chez Plon: "Les Guetteurs", par Jean Muray. Le premier roman de l'auteur de la "Ballade des Tordus".

Chez Albin-Michel: "Adolescents aux yeux ternis", par Jean Hubert. Enquête sur la jeunesse délinquante.

Chez Hachette: "Chute et relèvement de la France sous Charles VI et Charles VII", par Joseph Calmette.

Chez Fayard: "Wellington", par Jacques Chastenot; "Louis XIII et Richelieu", par Jean Cam; "Murat", par J. Lucas-Lebreton.

Aux éditions Ocia: "Demain ou le socialisme de l'abondance", par J. Duboin.

● A paraître prochainement :

Chez Robert Laffont: "Le sacrifice du matin", par Guillaumin de Beunouville — qui retrace l'histoire de dix chefs de la Résistance depuis le 10 Mai 1940 jusqu'à la Libération.

Chez Grasset: Le tome II de la "Correspondance de Paul Cambon", qui embrasse la période 1898-1910.

Chez Corrèa: "L'Esprit de la Diplomatie" par Charles de Chambrun.

Aux éditions Domat: "Henri Bergson", allocution prononcée à l'Académie Française par Paul Valéry.

Aux éditions Bordas, une "Anthologie de la poésie américaine"; "Le Bal des voleurs", de Jean Anouilh.

Les Revues :

● La Revue de Paris, No. 1, rassemble les noms d'André Siegfried, J. Paul Boncour, Alexandre Arnoux, Raymond Vincent, Marcel Achard, Edouard Bourdet et Louise de Villemorin.

L'Arche No. 7. — Cette revue publiée à Alger sous le patronage d'André Gide paraît dorénavant à Paris. Au sommaire: "Lumière Noire", d'André Breton; "Ecrit en 1940", d'André Chamson; la suite de "Robert ou l'intérêt général", d'André Gide; et trois poèmes d'Henri Laurentie.

● La Direction Générale des Relations Culturelles vient de faire paraître "Pages Françaises". (No. 1, Avril 1945).

Il s'agit d'une publication mensuelle qui, à travers les revues et les hebdomadaires, essaiera de glaner, sans parti

pris, sans souci d'école, sans préoccupation politique, les articles significatifs dans le domaine des lettres, des sciences et des arts.

En principe, chaque numéro doit être un choix des articles du mois précédent. Si, dans ce premier numéro, beaucoup d'articles rendent un son funèbre et sont un hommage à de grands vivants qui n'existent plus que par leur œuvre, d'autres sont des panoramas, comme celui qui traite de la philosophie française depuis 1940.

Les Sciences

● L'association France-U.R.S.S. a créé parmi ses Commissions d'échanges culturels une Commission pharmaceutique dont M. le Professeur Sartory, Doyen de la Faculté de Strasbourg, a accepté la présidence, et M. le Professeur Fabre, de la Faculté de Paris, la vice-présidence. Cette commission a pour buts:

1°) de renseigner le corps médical et pharmaceutique français sur les progrès des sciences médico-pharmaceutiques en U.R.S.S.

2°) de faire parvenir à l'Union Soviétique tous les travaux parus en France pendant la longue période au cours de laquelle les échanges furent suspendus entre les deux pays.

● Malgré toutes les difficultés, l'Association française pour l'Avancement des Sciences n'a jamais cessé, pendant les hostilités, de maintenir le contact avec ses membres. Sa revue "Sciences" a pu continuer de paraître avec une périodicité réduite, et des conférences faites par de hautes personnalités universitaires ont été organisées chaque année.

Actuellement, l'A.F.A.S. s'efforce de reprendre son rôle de diffusion scientifique. Un grand congrès est en voie d'organisation; il sera le congrès de la Libération et de la Victoire. Il aura lieu à Paris dans la deuxième quinzaine d'Octobre, et les 22 sections qui en constituent l'armature seront présidées par des scientifiques de premier plan.

● Sur le plan scientifique l'organisation de la France d'outre-mer met en œuvre les activités des groupements suivants:

- L'Académie des Sciences coloniales et l'Académie de Marine;
- L'Office scientifique de la Recherche Coloniale;
- Les Instituts de Recherche Coloniaux: Institut Français du Caoutchouc (I.F.C.), Institut de Recherche pour les huiles de Palme et les Oléagineux (I.R.H.O.); Institut des Fruits et Agrumes Coloniaux (I.F.A.C.); Union Cotonnière (U.C.E.F.)
- Organismes divers: Institut Pasteur, Société de Géographie,

Aux éditions Stock: "Un recteur de l'île de Sein", roman de Henri Queffélec; "Staline contre Hitler", par André Pierre, historique du pacte et du conflit germano-russe; une réimpression d'un des derniers romans de Louis Bromfield: "Les nuits de Bombay".

Aux éditions Nagel: "Quelqu'un troubla la fête", par Léonide Soloviov (les aventures de Nassreddine, le Till Eulenspiegel du Proche-Orient).

Sous presse aux éditions Nagel: "La fabrique d'absolu" de Karel Capek, roman traduit du tchèque.

● Ont paru dernièrement :

Chez Plon: "Les Guetteurs", par Jean Muray. Le premier roman de l'auteur de la "Ballade des Tordus".

Chez Albin-Michel: "Adolescents aux yeux ternis", par Jean Hubert. Enquête sur la jeunesse délinquante.

Chez Hachette: "Chute et relèvement de la France sous Charles VI et Charles VII", par Joseph Calmette.

Chez Fayard: "Wellington", par Jacques Chastenet; "Louis XIII et Richelieu", par Jean Cam; "Murat", par J. Lucas-Lebreton.

Aux éditions Ocia: "Demain ou le socialisme de l'abondance", par J. Duboin.

● A paraître prochainement :

Chez Robert Laffont: "Le sacrifice du matin", par Guillaumin de Beunouville — qui retrace l'histoire de dix chefs de la Résistance depuis le 10 Mai 1940 jusqu'à la Libération.

Chez Grasset: Le tome II de la "Correspondance de Paul Cambon", qui embrasse la période 1898-1910.

Chez Corrèa: "L'Esprit de la Diplomatie" par Charles de Chambrun.

Aux éditions Domat: "Henri Bergson", allocution prononcée à l'Académie Française par Paul Valéry.

Aux éditions Bordas, une "Anthologie de la poésie américaine"; "Le Bal des voleurs", de Jean Anouilh.

Les Revues :

● La Revue de Paris, No. 1, rassemble les noms d'André Siegfried, J. Paul Boncour, Alexandre Arnoux, Raymond Vincent, Marcel Achard, Edouard Bourdet et Louise de Villemorin.

L'Arche No. 7. — Cette revue publiée à Alger sous le patronage d'André Gide paraît dorénavant à Paris. Au sommaire: "Lumière Noire", d'André Breton; "Ecrit en 1940", d'André Chamson; la suite de "Robert ou l'intérêt général", d'André Gide; et trois poèmes d'Henri Laurentie.

● La Direction Générale des Relations Culturelles vient de faire paraître "Pages Françaises". (No. 1, Avril 1945).

Il s'agit d'une publication mensuelle qui, à travers les revues et les hebdomadaires, essaiera de glaner, sans parti

pris, sans souci d'école, sans préoccupation politique, les articles significatifs dans le domaine des lettres, des sciences et des arts.

En principe, chaque numéro doit être un choix des articles du mois précédent. Si, dans ce premier numéro, beaucoup d'articles rendent un son funèbre et sont un hommage à de grands vivants qui n'existent plus que par leur œuvre, d'autres sont des panoramas, comme celui qui traite de la philosophie française depuis 1940.

Les Sciences

● L'association France-U.R.S.S. a créé parmi ses Commissions d'échanges culturels une Commission pharmaceutique dont M. le Professeur Sartory, Doyen de la Faculté de Strasbourg, a accepté la présidence, et M. le Professeur Fabre, de la Faculté de Paris, la vice-présidence. Cette commission a pour buts:

1°) de renseigner le corps médical et pharmaceutique français sur les progrès des sciences médico-pharmaceutiques en U.R.S.S.

2°) de faire parvenir à l'Union Soviétique tous les travaux parus en France pendant la longue période au cours de laquelle les échanges furent suspendus entre les deux pays.

● Malgré toutes les difficultés, l'Association française pour l'Avancement des Sciences n'a jamais cessé, pendant les hostilités, de maintenir le contact avec ses membres. Sa revue "Sciences" a pu continuer de paraître avec une périodicité réduite, et des conférences faites par de hautes personnalités universitaires ont été organisées chaque année.

Actuellement, l'A.F.A.S. s'efforce de reprendre son rôle de diffusion scientifique. Un grand congrès est en voie d'organisation; il sera le congrès de la Libération et de la Victoire. Il aura lieu à Paris dans la deuxième quinzaine d'Octobre, et les 22 sections qui en constituent l'armature seront présidées par des scientifiques de premier plan.

● Sur le plan scientifique l'organisation de la France d'outre-mer met en œuvre les activités des groupements suivants:

- L'Académie des Sciences coloniales et l'Académie de Marine;
- L'Office scientifique de la Recherche Coloniale;
- Les Instituts de Recherche Coloniaux: Institut Français du Caoutchouc (I.F.C.), Institut de Recherche pour les huiles de Palme et les Oléagineux (I.R.H.O.); Institut des Fruits et Agrumes Coloniaux (I.F.A.C.); Union Cotonnière (U.C.E.F.)
- Organismes divers: Institut Pasteur, Société de Géographie,

Instituts coloniaux de province, Universités (Afrique du Nord, Indochine), musées, associations.

— Ecole Française d'Extrême-Orient, Institut d'Afrique Noire.

Cours et Conférences :

● A l'Académie de Médecine, le 24 Avril, à propos du 2400ème anniversaire de la naissance d'Hippocrate, Mr. Lhermitte a prononcé l'éloge du célèbre médecin.

● Le Comité National de l'Enfance a organisé le 2 Mai une journée d'études consacrée à l'état sanitaire actuel des mères et des enfants particulièrement dans les régions sinistrées.

● Au Muséum national d'histoire naturelle M. le professeur Achille Urbain a commencé le 4 Mai un cours sur la Psychologie des animaux sauvages. Le professeur R. Jeannel parlera de l'évolution et de la distribution géographique des insectes en une série de leçons dont la première a eu lieu le 12 Mai.

● A la Clinique Thérapeutique Médicale Saint Antoine M. Gosset a fait le 12 Mai une conférence sur le traitement et la prévention des accidents post-opératoires.

● Au cours d'une réunion au Musée d'hygiène de la Ville de Paris le 13 Mai, M. Daude-Bancel a traité la question des sépultures et de l'hygiène.

● Les effets des bombardements aériens sur les constructions ont fait l'objet, le 9 Mai, d'une communication de M. Rey à l'Institut Technique du bâtiment à Paris.

● A l'Institut de Paléontologie humaine à Paris, M. Piveteau, professeur à la Faculté des sciences, a traité, le 12 Mai, des étapes de l'intelligence et des données de la Préhistoire.

● Au Palais de la Découverte à Paris, le 12 Mai, M. Armand de Gramont, membre de l'Institut, a fait une conférence sur les applications récentes de l'optique à la maphologie des pièces mécaniques.

● Le 12 Mai, à l'Institut d'histoire des sciences de l'Université de Paris au Centre d'études de la Logique symbolique des exposés suivis de discussion ont été faits sur l'épistémologie du transfini, par M. Gustave Choquet; sur la logique intuitionniste et la conception de Brouwer, par Mme Paulette Destouches-Février; sur le calcul des problèmes de la logique intuitionniste, par M. Ky-Fan.

● A l'Association des grandes conférences françaises, Salle Pleyel, à Paris, dans la série "Connaissance du monde", Mr. René Jeannel, professeur au Muséum National d'histoire naturelle, a fait le 14 Mai une conférence intitulée: "le secret dévoilé des cavernes".

● M. Trefouel, directeur de l'Institut Pasteur, a fait une conférence, le 17 Mai, sur la vie et l'œuvre de Metchnikov, au Centre Culturel et Economique de France-U.R.S.S.

● M. Paul Couderc, astronome à l'Observatoire de Paris, a fait le 17 Mai une conférence sur l'astronomie et l'évolution de la raison, devant les membres et les invités de l'"Union rationaliste" réunis à la Sorbonne, dans l'Amphithéâtre Richelieu.

● A l'Institut Henri Poincaré, de la Faculté des Sciences de l'Université de Paris, M. Louis de Broglie a organisé une série de conférences sur l'optique électronique et le microscope électronique. Elle fut poursuivie jusqu'à la mi-juin.

● Dans le premier numéro de l'hebdomadaire de la pensée française: "Les Etoiles", on trouve un article de Frédéric Joliot-Curie, prix Nobel de Physique, intitulé: "Les intellectuels français devant la victoire". Dans le même numéro Jean Cabrerets se demande si l'avion-fusée pourra "parcourir Paris-New-York en deux heures", et les docteurs Créange et Boissette exposent que la Pénicilline pourrait être dépassée par la "Gramicidine" extraite de la terre d'un jardin.

Revue et périodiques :

● Dans l'Université libre du 20 Avril, M. Guichard, professeur honoraire à la Sorbonne et Vice-Président de l'Office National industriel de l'Azote, publie une étude sur l'Etat industriel, la formation des ingénieurs-chimistes et la recherche scientifique appliquée.

● Dans le numéro d'Avril des Archives de médecine sociale on peut lire des mémoires de R. Debré sur la Médecine Sociale d'aujourd'hui, de P. Bezançon et A. Cavaillon sur l'Orientation actuelle de la lutte antituberculeuse, et de L. Derobert sur les éléments actuels du problème de l'alcoolisme.

● Les "Nouvelles Littéraires, Artistiques et Scientifiques" du 3 Mai ont publié un article de Louis de Broglie, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de l'Institut de France, sur Lavoisier, créateur de la Chimie Moderne. Dans le même numéro on trouve des souvenirs de André George sur l'illustre physicien français Jean Perrin, et une analyse du livre de Maurice Caullery sur les étapes de la biologie, et de celui de Jean Rostand sur l'homme et la biologie humaine, par Marcel Boll.

● Dans la Revue de Paris (Mai 1945) M. Henri Moureu, directeur du laboratoire municipal de Paris, sous le titre: "Les dernières armes d'un peuple traqué", donne une description des V1 et des V2 de la guerre.

● MM. H. Simonnet et G. Porchez ont publié dans la "Presse médicale" du 5 Mai une étude intitulée: "Au delà de la Pénicilline, la lutte pour la vie chez les microbes et ses possibilités d'utilisation pratique."

● Sous le titre: "Edouard Leroy succède à Henri Bergson" M. Gerard Caillet publie, dans *Opéra* du 9 Mai, une étude sur le philosophe-mathématicien qui vient d'être élu à l'Académie française.

● M. Albert Ranc, dans *Gavroche* du 10 Mai, a écrit un article sur Paul Langevin et l'histoire des sciences.

● *L'annuaire astronomique et météorologique Camille Flammarion*, publié par l'observatoire de Juvisy près de Paris, vient de faire paraître pour 1945 sa 81ème année. Il contient l'exposé de l'ensemble de tous les phénomènes célestes observables pendant l'année, avec une revue astronomique et météorologique, des notices scientifiques, des tableaux et des documents. (Ernest Flammarion, éditeur, Paris).

● Le tome deuxième de "De la Mécanique ondulatoire à la théorie du rayonnement" de Louis de Broglie, prix Nobel, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences de l'Institut de France, va paraître incessamment (Librairie scientifique Hermann, éditeur, Paris).

● On annonce pour Octobre la publi-

cation d'un *Traité de Pathologie infantile*, en 2 volumes, de Debré et Lesné, professeurs à la Faculté de Médecine de Paris, et Rohmer, professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg (Doin, éditeur, Paris).

● Pour la collection "Sciences d'aujourd'hui" dirigée par André George, Mr. Pierre Vendryès, l'auteur de "Vie et Probabilité", prépare un nouvel essai intitulé "*L'acquisition de la Science*." D'autre part, dans la même collection Mr. André Leroi-Gourhan donnera bientôt le deuxième tome de son ouvrage général "Evolution et technique" dont le titre sera "*Milieu et Technique*" (Albin Michel, éditeur, Paris).

Les Arts

Les Beaux-Arts:

● Un groupement d'experts spécialisés, recruté parmi les experts accrédités auprès de la compagnie des commissaires-priseurs à Paris est en train de se constituer. Son but est de maintenir la France au premier rang du marché mondial des œuvres d'art, en exerçant une surveillance agissante sur les ventes, afin d'éviter les incidents trop nombreux qui se commettent lors des estimations.

● René Lalique, le maître verrier,

*Avant d'acheter ou de vendre un
immeuble ou un terrain, adressez-vous*

à **ANGLO-BELGIAN Co.**
OF EGYPT Ltd.

26 A, Rue Chérif Pacha
LE CAIRE.

qui vous trouvera ce que vous cherchez
ou vous obtiendra le maximum.

F A X

ÉCOLES

LANGUES VIVANTES
COMMERCE - COMPTABILITÉ
STÉNO - DACTYLO

LE CAIRE - 1, Avenue Fouad 1er
ALEXANDRIE - 30, Bld. Zaghloul
HELIOPOLIS - 10, Bld. Abbas
PORT-SAID - 14, Rue Eugénie
TANTA - Midan El - Saa

vient de mourir. Un des novateurs les plus doués de l'art décoratif français, il fut un des premiers à comprendre quel enrichissement l'emploi du verre pouvoit apporter à l'architecture. En exposant l'ensemble de ses œuvres en 1933, le Pavillon de Marsan avait consacré définitivement la renommée de cet artiste.

- Une centaine de galeries, à Paris et en province, offrent actuellement au public de France des expositions d'art.

- Les peintres traditionalistes groupés dans la "Société des Artistes français" et la "Société Nationale des Beaux-Arts" se partagent le Salon Officiel organisé au Palais de Tokio.

La Société des Beaux-Arts s'est incorporée la Société des Urbanistes.

Les sculpteurs sont, cette année, beaucoup moins nombreux que d'habitude.

Une rétrospective Forain a été organisée dans la Palais de Tokio.

- Au Musée Galliera figure actuellement l'exposition "Londres vue par les artistes français", rassemblant des Claude Monnet, Géricault, Delacroix, Gavarni, Corot, Alfred de Dreux, Toulouse-Lautrec, Constantin Guys, et de nombreuses toiles de peinture contemporaine au nombre desquelles se trouvent Dufy, Braque, Pissaro, Bous-singault, etc...

- Les "Cahiers d'Art" viennent de paraître, sous la direction de Christian Zervos, après quatre ans de silence. Consacré à la peinture, la sculpture, la poésie et la musique contemporaines, leur nouveau numéro comporte une couverture en couleurs de Picasso.

Le Théâtre :

- Au théâtre Hébertot, on donne "Judith", pièce en trois actes de Ch. Peyret-Chappuis qui a rénové le thème biblique en présentant Holopherne; sous les dehors d'un général moderne, dans sa tente de campagne équipée avec tous les perfectionnements du XXème siècle et où Judith (Valentine Tessier) lui révèle dès le premier acte son intention de le tuer.

- L'Odéon va créer la nouvelle pièce de St. Georges de Bouhélier, le "Chant de la liberté", dont le sujet est emprunté à la légende de Guillaume Tell.

- Le théâtre des Bouffes du Nord change de nom et de genre. Il s'appelle le Théâtre des Carrefours et présente, depuis le 25 Mai, la première pièce soviétique en France: "L'Invasion" de Léonide Leonov, prix Staline 1943, dans les décors et la mise en scène de Douking. Le spectacle a été présenté par Jean-Richard Bloch.

- Le Théâtre du Châtelet prépare une reprise de l'"Aiglon", avec un élève du Conservatoire, Cressoy, dans le rôle du



Duc de Reichstadt. Décors et costumes de Douking.

Le Cinéma :

● En mai 1944, le Comité de Libération du Cinéma Français, sous la présidence de Pierre Blanchar, avait décidé, sur l'initiative de Jean-Paul Le Chanois, de réaliser un film sur la Résistance française et le maquis.

Ce film s'intitulera "Le Vercors", et ses principales scènes ont été tournées dans le massif du Vercors, en Dauphiné, dès Juin 1944.

On tourne en ce moment les quelques scènes nécessaires aux raccords indispensables des vues prises pendant la période historique. *Le Vercors* sera le seul film sur le Maquis et la Résistance française qui ait été tourné pendant l'occupation.

● Aux Etats-Unis on a classé les acteurs de cinéma en fonction de la faveur du public.

Jean-Pierre Aumont se trouve être le 12ème dans la faveur des spectateurs américains. Ce qui n'est pas si mal quand on remarque que, par exemple, Tyrone Power qui, peu avant la guerre, était le "prince du cinéma", n'arrive maintenant qu'en 16ème position.

● On est si satisfait des "Malheurs de Sophie" (dont les prises de vues viennent d'être terminées) et aussi de l'interprétation de Madeleine Rousset que la jeune artiste vient d'être engagée pour "l'Enfant au poney", dont Pierre Laroche a écrit le scénario. Ce film présentera la particularité d'être tourné entièrement en extérieurs.

● Edwige Feuillère est engagée pour une production Ariane-O.C.A.: "Tant que je vivrai", qui sera réalisée prochainement par Jacques de Baroncelli, d'après un scénario de Compeaux.

● On vient de commencer, aux studios Pathé, de Joinville, la réalisation du film "Les Clandestins". Principaux interprètes: Suzy Carrier, Georges Rollin, Constant Rémy, Samson Fainsilber et Guillaume de Sax.

● En septembre prochain, sera présenté à Paris le premier film français entièrement réalisé en Algérie. Il portera le titre de "Ali, Fils du Sud". Auprès de Reda Caire dans le rôle d'Ali, Leila Fouad en sera la révélation féminine musulmane. Production de J.A. Creuzy, dialogues de Ch. Moumy, musique de H. Martinez et de Mohamed Kadri.

● Dernièrement a eu lieu à la Cinéma-thèque une réception à l'occasion de la sortie aux éditions du Chêne d'un bel album de Nicole Vedrès: "Images du cinéma français". Cet ouvrage, qu'orne un curieux avant-propos d'Éluard, est riche d'intéressantes confrontations photographiques. A travers les époques et



Fabrication Suisse

Variété de Modèles

Imbattable

Agent Exclusif:

EDOUARD PARTIKIAN

4, Rue Sabbagh - Héliopolis

Téléph. 63949

LES SIROPS
DEMERDACHE
conservent intactes
toutes les
VITAMINES
DES
FRUITS FRAIS

Téléph. { Gros : 40680 & 55146 Le Caire
 { Détail : 57610 Le Caire
 24893 Alexandrie



Les AMIS du LIVRE
BIBLIOTHÈQUE
CIRCULANTE
ROMANS - NOUVELLES
ETUDES

d'auteurs français et étrangers en langue
française

aux "AMIS de la CULTURE
FRANÇAISE EN EGYPTÉ"
1, Rond-point Soliman Pacha
(Deuxième étage) - Le CAIRE

les styles, il prouve l'unité profonde du cinéma de France.

● C'est Claude Dauphin qui a été choisi pour incarner Cyrano de Bergerac dans le film qui sera réalisé vers la fin de Juillet.

● Tino Rossi sera la vedette du "Guardian" que mettra en scène Jacques de Baroncelli.

● Jules Berry, Bernard Blier, Sophie Desmarets, Alexandre Regnault, Maffre, Gosset seront les principaux interprètes de "M. Grégoire s'évade", film tragico-comique que commencera Daniel Norman au mois de Juillet.

● Depuis la Libération il a été présenté en France 54 nouveaux films répartis de la façon suivante:

Français	13
Américains	29
Anglais	5
Russes	7

Voici les titres des nouveaux films sortis en exclusivité:

Coup de Tête, Farandole, l'Enfant de l'Amour, Graine au vent, Carmen, la Vie de Bohème, Florence est folle, la Fiancée des ténèbres, la Belle Aventure, le Merle Blanc, les Enfants du Paradis, le Père Goriot, le Cavalier Noir.

● Julien Duvivier, qui se trouvait aux Etats-Unis en Juin 1940 et qui y demeura, revient en Europe après cinq années d'absence. Avant de reprendre sa place dans la production française, il devra réaliser à Londres un film pour Alexandre Korda.

● Un des premiers grands films français, conçu et réalisé depuis la Libération, "L'extravagante Mission", est terminé et passera très prochainement sur les écrans français.

● Destiné surtout aux cinéastes amateurs, un petit livre de 180 pages, "Le Savoir Filmer", vient de paraître. L'auteur de ce formulaire de l'art cinématographique est le Dr. Robert Bataille, Président du Ciné-Club des Flandres, qui le composa durant sa captivité en Allemagne.

Livres d'Art:

● Au Mercure de France: "Grands écrivains critiques d'art", par François de Hérain.

● Chez Flourey: le 2ème vol. de "La Peinture française au XIXe siècle", par Raymond Escholier, de qui le même éditeur a déjà fait paraître: "Delacroix, peintre, graveur, écrivain" (3 vol.)

● Chez Plon, un album consacré à l'"Atelier de Courbet", par René Huyghe, Germain Bazin et Hélène Jean Adhémar, dans la collection "Monographies des peintures du Musée du Louvre".

● Aux éditions du Seuil: "La sculpture en France depuis Rodin", par Léon Gischia et Nicole Vendrès.

- A l'Édition du Languedoc, Toulouse: "Aspects de Maillol", par Pierre Cauc et Jean Giron; reproductions.
- Chez Jacques Hautmont: "L'illustration du livre français au XVème siècle" par Pierre Gusman.
- Aux éditions d'Art et d'Histoire: "La grande mosquée de Taza", par Henri Terrasse (96 pl. hors-texte).
- Aux éditions Chantal: "La guerre en chemise noire" ou "Les légions de Mussolini au Combat". Dessins de Jean Sennep et préface de Jean Oberlé.

La France à l'Étranger

● On annonce que l'"Alliance française" de Belgique, qui a pour but la propagation de la culture et de la pensée françaises, vient de se constituer à Bruxelles.

● Le 23 Avril dernier, s'est ouverte à la National Gallery l'exposition "Cinquante ans" du livre illustré français.

Lord Keynes présidait la séance d'inauguration ayant à sa droite M. Massigli, à sa gauche le Professeur Ifor Evans, du British Council. Tous trois ont, en anglais, exalté l'amitié littéraire et artistique de l'Angleterre et de la France.

Le Chancelier de l'Échiquier et Lady Anderson étaient au premier rang des invités. M. Varin représentait la direction générale des Relations Culturelles.

Un public nombreux n'a cessé, depuis l'inauguration, de visiter les quatre salles, consacrées à l'exposition qui, de Toulouse-Lautrec à Picasso et à Rouault, soulignent avec éclat la diversité des artistes de France et le goût, l'activité aussi des bibliophiles.

● Le 30 Mai, une tournée officielle de comédiens français conduits par M. Jean Marchat est partie pour l'Amérique du Sud. Le répertoire comprend: "Hyménée" de Gogol, "Antigone" de Jean Anouilh, "Histoire de Rire" d'Armand Salacrou, "Sylvie et le Fantôme" d'Alfred Adam, "Feue la mère de Madame" de Georges Feydeau, "Les précieuses ridicules", "Le Misanthrope" de Molière, "La Parisienne" d'Henri Becque, "L'Otage" de Paul Claudel.

● L'Association Culturelle Franco-Guatémaliennne s'est constituée sous l'initiative du Ministre de France au Guatemala, du Docteur Guzman, doyen de la Faculté de médecine, du recteur de l'Université, de l'ancien Ministre des Affaires Étrangères, et du Ministre de l'Instruction Publique, Manuel Galich.

● A la Havane (Cuba), un cycle de conférences sur: "La grandeur et la gloire de la Littérature Française" vient d'être organisé sous les auspices du "Cercle des Amis de la Culture Française" (dirigé par M. de la Torre, professeur de Français à l'Université de la Havane), avec le concours de M.

B LOUSES ■ ROBES
ECHARPES et FOULARDS
SACS ■ CHAUSSURES
COLIFICHETS
PARFUMS de FRANCE

24, RUE KASR-EL-NIL
LE CAIRE

Tél. 45120

R.C.C. 40931

Maintenant,

plus que jamais...

VOUS APPRENDREZ VITE ET BIEN

L'ANGLAIS — LE RUSSE
L'ALLEMAND

LE GREC — L'ITALIEN
L'ARABE

LA STENO-DACTYLOGRAPHIE
LA COMPTABILITE
LE COMMERCE

ÉCOLE
NEL

27, rue Kasr-el-Nil
LE CAIRE
Tél. 55167

Maximilien Lentschner sur les thèmes suivants: 1) "Les Réformes Littéraires de la Renaissance, Ronsard et la création de formes stables", 2) "Classicisme français et antiquité classique, "Humanisation du grandiose, Racine", 3) "Voltaire", 4) "L'âme française du Romantisme", 5) "Naturalisme et réalisme français régénérateurs de l'humanité".

● M. Edouard Herriot a reçu de l'Université de Téhéran le titre de Docteur Honoris Causa.

● Le professeur Massignon de passage en Iran a également reçu le titre de Docteur "Honoris-causa". Il a été reçu par le Shah et a été nommé membre de l'académie.

● Mme Durry a fait, au milieu du mois de Mai, une conférence à l'Institut Français de Madrid qu'elle a répétée à l'Institut de Barcelone. Le sujet était le séjour de Chateaubriand en Espagne, la rencontre à Grenade avec Mme de Noailles, et la rédaction du "Dernier des Abencerages".

M. Marcel Durry, à Madrid et à Barcelone, exposa, devant un cercle plus restreint de spécialistes qui témoignèrent le plus vif intérêt à ces questions, les tendances, les méthodes, les résultats des études latines en France pendant ces dernières années.

● Le 7 Mai fut inaugurée à Barcelone une exposition organisée par l'Institut Français, dans les salons de la Virreina prêtés par la Municipalité. Plusieurs centaines de gravures de Daumier, Gavarni, Hellen, Toulouse-Lautrec, Steilen, Vuillard, Bonnard, etc., représentaient la vie à Paris au siècle dernier et au début du siècle actuel. En plus des envois de France, une participation particulièrement importante des collectionneurs catalans rehaussaient l'exposition. Un grand nombre de gravures de modes, une magnifique collection de robes avaient été prêtés par des Barcelonais.

● Sous les auspices de l'Institut Français de Bucarest, M. Titeica, Professeur à la Faculté de Sciences de Jassy, a fait une conférence sur "La contribution française aux problèmes de la radioactivité", et M. Stoilov, recteur de l'Université de Bucarest, en a fait une sur "Les Mathématiques et la Vie".

● La "Société des Amis de la France" de Bucarest s'est reconstituée et a élu président le Docteur Ionesco-Mihaesti, Directeur de l'Institut de Sériologie, et Vice-Président le Professeur Stoilov, Recteur de l'Université de Bucarest, et M. Victor Slavesco, ancien Ministre. Le Secrétaire Général est le Professeur Basile Monteanu, professeur de littérature française à l'Université de Bucarest. La section de littérature est présidée par l'écrivain Mihail Sadoveanu, et celle de musique par Georges Enesco.

● Au cours d'un déjeuner donné en

l'honneur de l'ambassadeur de France, lord Bessborough a annoncé que l'Institut Français de Londres était remis sous le contrôle de l'administration académique française.

● La Foire Internationale qui se tiendra du 10 au 25 juin à Barcelone comportera une importante participation de la France: L'exposition de textile, d'ameublement, d'électricité, de livres français, de décors et de costumes de théâtre. Une place sera faite à quelques-uns des meilleurs décorateurs du cinéma.

● La romancière française Simone de Beauvoir a donné au Portugal sous les auspices de l'Institut Français une série de conférences sur "La vie et les lettres en France, de l'occupation à la libération" et "Un nouvel humanisme français".

● Les 2, 3, 4 et 5 Juin, la troupe de la Comédie Française a représenté à Berne et à Zurich "Les Mal Aimés", de M. François Mauriac, les "Fausses Confidences" et l'"Epreuve" de Marivaux, avec Pierre Dux, Maurice Escande, Debucourt, Julien Bertheau, Louis Seiger, Jacques Charron, Mmes Madeleine Renaud, Catherine Fontenay, Mony Dalmes, Renée Faure et Mireille Perrey.

● La Direction Générale des Relations culturelles avec l'Etranger organise à Madrid, à l'Institut Français, une exposition de livres d'art et de manuels scolaires français publiés de 1935 à 1945, avec une section rétrospective.

Vient de paraître

aux "Editions Schindler"
du Caire

"Vices et Vertus"

par Valentine Kolomojtzef,
Nouvelles illustrées par Y. Sved.

NUMÉROS ÉGARÉS

Malgré toute notre vigilance au moment de l'expédition, il arrive que des numéros s'égarerent. Nos lecteurs voudront bien nous signaler tout retard qui leur semblerait exagéré dans la réception de leur exemplaire.

LES ADRESSES DE NOS ABONNÉS

Nos abonnés voudront bien nous signaler, aux fins de rectification, toute modification éventuelle dans leur adresse.



Grands Magasins

Cicurel
S.A.E.

Les Magasins les plus élégants d'Égypte

R. C. C. 26426



Immeuble de
la Compagnie,
21, rue Fouad
Le Caire

Sécurité
d'abord !



Assurez-vous

à

“LA GENEVOISE”

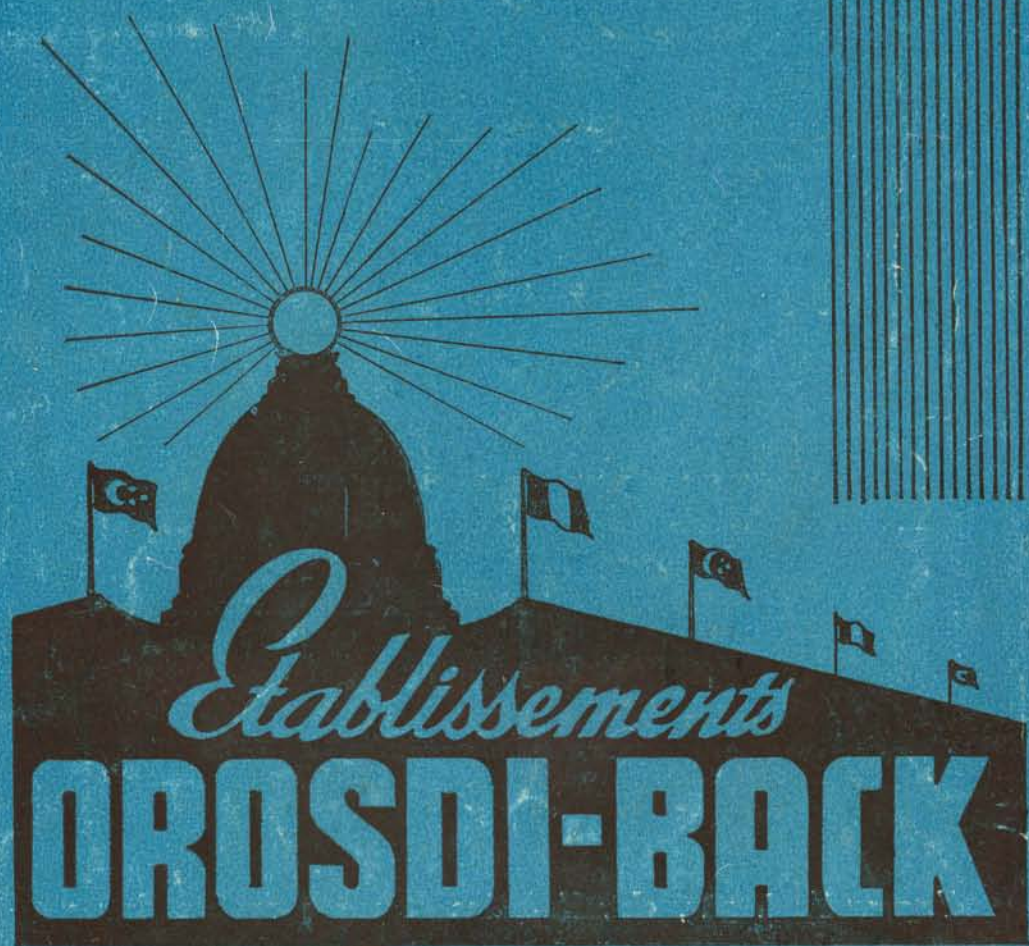
COMPAGNIE SUISSE D'ASSURANCES-VIE

Capital et Réserves: 230 millions de Francs-Suisses

Direction pour l'Orient: Dr. GEORGES VAUCHER, 21, rue Fouad, Le Caire.

Agents d'Alexandrie: A.G. BERKETTI & Co., 30, rue Chérif pacha.

LES PLUS
GRANDS
MAGASINS
DU
MOYEN ORIENT



LE CAIRE - PORT SAID